

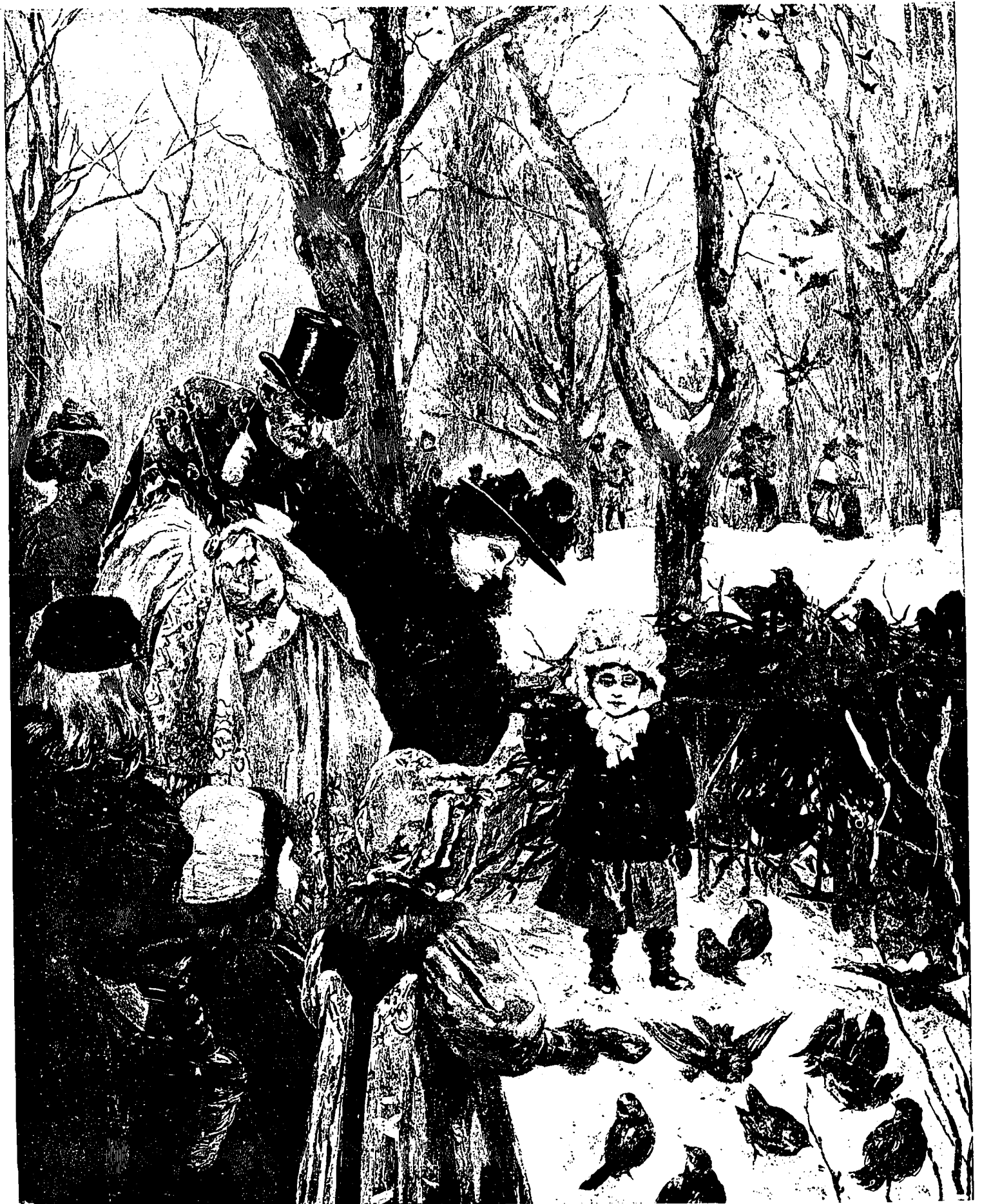
5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

Le Samedi

Vol. XI. No 38
Montreal, 17 Fevrier 1900

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numero, 5c



L'HIVER DANS LE PARC.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonces — 10c la ligne, mesure agate.

No 516 RUE CHAIG, MONTRÉAL.

POIRIER, BESSETTE & C^{ie},
Éditeurs-Propriétaires.

MONTRÉAL, 17 FÉVRIER 1900

LA POLITIQUE



—Vous êtes pâle et avez l'air tourmenté. Pourquoi donc, sans indiscretion ?
—Entre nous, ne savez-vous pas que le Parlement est en session ?

CAUSERIE

(Pour le SAMEDI)

Mon jeune ami — l'auteur du *Serment d'une Indienne* — m'envoie une autre de ses vaillantes compositions. Toujours pour les raisons données dans le numéro du 27 janvier dernier, je la publie avec plaisir.

LA CROIX DU SOUVENIR

A. M. N. Côté.

Dans le cimetière tout n'était que silence.
Les feuilles s'agitaient avec un léger bruit,
Et les oiseaux chantaient que de tristes romances.
Seule la voix du vent troublait ces lieux sans vie
Qui n'avaient pour décors que des petites croix.
Elles se ressemblaient : toutes peintes en blanc,
Et des noms peints en noir ornaient leurs bras
étroits.
Parmi tous les tombeaux, je me baissais d'un pas lent
Parfois je me baissais vers une croix cachée,
Et priais pour celui dont le nom se lisait.
Soudain je tressaillis : penché, pour remarquer
Un nom que les herbes à ma vue dérobaient.
Je venais de lire celui d'un tendre ami
Dont depuis si longtemps je m'étais séparé.
Hélas ! dans cette tombe il dormait aujourd'hui !

Un pieux souvenir traversa ma pensée ;
Mes mains échappèrent les fleurs qu'elles tenaient,
Des sanglots gonflèrent mon cœur qui déborda,
Et je pleurai longtemps, mais en secret c'était,
Auprès de cet ami n'étant plus d'ici-bas.
Puis reprenant les fleurs qui s'étaient détachées,
Au pied de cette croix les plantai dans la terre ;
Puis élevant vers Dieu mon âme déchirée,
Je me mis à genoux et fis une prière
A celui dont la croix m'avait fait souvenir.

Quelques mois écoulés, j'allais au cimetière.
J'observai que des fleurs allaient bientôt fleurir
Près d'une belle croix enfoncée dans la terre,
C'était la croix chérie, la croix du souvenir.

ABDILÉRIC.

* * *

Presque dans la même note, mais de sujet différent, un autre jeune — mais de France celui-là — a écrit :

Tu me dis qu'il n'est plus de bonheur. Cherche bien.
Nous rirons, voilà tout, pour le plaisir, sans causes ;
Nous parlerons d'amour et de mille autres choses,
Et nul n'interrompra notre cher entretien.

Nous serons fous, gardant notre cœur plébéen,
Si fous qu'on nous fera croire aux métépsychoses.

Les feuilles d'or des bois nous paraîtront des roses,
Les pastoures des champs auront pour nous du "chien".

Un baiser ! Allons, bon ! c'est le vent qui l'emporte !
Serrons-nous ! C'est en vain, la bise est la plus forte !
Assis, je ne sens plus se frôler nos genoux.

Que d'or ! que d'or ! que d'or ! Quels jolis reflets d'ambre !
C'est égal, désormais, mon brave et vieux Novembre,
Quand nous nous aimerons, nous resterons chez nous.

Il est de mode de dire que les comparaisons sont oiseuses ; aussi n'ai-je cité ces vers que pour donner à Abdildéric une idée de ce à quoi il pourra atteindre (en continuant à travailler et à remettre sur le métier.

MISTIGRIS.

SA POPULARITÉ

Bouleau.—Ainsi mon ami Taupin demeure dans votre ville ?
Rouleau.—Oui, depuis quelques années ; c'est un des hommes les plus populaires de la ville. Il ne manque pas d'amis.
Bouleau (tristement).—Alors il fait encore la noce.

L'ORIGINAL

—Voici quelque chose de bien original à propos de l'invention de Philidor.
—Qu'y a-t-il de si original ?
—On ne dit pas que cette découverte va révolutionner le monde industriel.

ENDEUILLÉE

Le boucher.—Que vais-je vous envoyer ce matin, madame ?
Madame.—Envoyez-moi un gigot de mouton et assurez-vous qu'il provient d'un mouton noir.
Le boucher.—D'un mouton noir ?
Madame.—Oui, nous sommes en deuil, vous savez.

RÉCIPROCITÉ NÉCESSAIRE

—Supposez-vous que la femme veuille jamais apprendre à aiguiser un crayon ?
—Non, jusqu'à ce que l'homme apprenne à refuser de l'aiguiser pour elle.

LA RAISON

Lui.—Est-ce que le mari de votre sœur vient tous les dimanches ?
Elle.—Non, c'est trop loin.
Lui.—Trop loin ! Mais l'un des charmes de cette villa, c'est son accessibilité.
Elle.—Oui, mais ma sœur est veuve.

EN MOINS DE TEMPS

—Que fait Taupin de la grosse fortune dont il a hérité. Il l'a toute dissipée en un an, je suppose ?
—Oh ! non. Sa femme l'en a empêché.
—Elle a bien fait.
—Oui, elle l'a dissipée en six mois, elle.

A PROPOS DE DUEL

—Moi, dit Cabassol, j'ai failli avoir une affaire avec un saltimbanque dont la spécialité était de faire le serpent. Je lui ai même envoyé des témoins . . .
—Et alors ?
—Ils ont trouvé visage de boa !

QUESTION DE FRACTION

—Les maris ont leurs "meilleures moitiés" ?
—Oui.
—Et les célibataires ?
—Les meilleurs quart... iers.

VOLAPUKERIE

Lu sur la carte d'un restaurant où la cuisine est meilleure que l'orthographe !
Filets de saule.
Tartre à la confiture !

QUESTION NATURELLE

Henri.—Papa ?
Papa.—Bien, mon fils ?
Henri.—Dormir du sommeil des justes, cela signifie dormir dans l'église, n'est-ce pas ?

HONNÉTÉTÉ RÉCOM-PENSÉE

Madame.—Il y a un poisson dans ce lait.
Le laitier.—Gardez-le, madame, pour votre probité.

CONSULTATION



— Nos eaux sont thermo-sulfuro-sodico-arsenicales . . .
—Oh ! mon Dieu, est-ce qu'il va falloir avaler tout cela à la fois ?

CUISINIÈRE FIN DE SIÈCLE



La nouvelle cuisinière (à qui la matrone montre sa chambre).—C'est ça, ma chambre ? Mais, où vais-je loger ma bibliothèque !

MOSAÏQUE

On a constaté à maintes reprises, dit la *Revue pour tous*, que les balles de petit calibre ne produisent pour ainsi dire que des trous d'aiguille à travers les corps atteints et ne font pas à l'ennemi des blessures suffisamment sérieuses pour le mettre hors de combat, à tel point que l'on a vu des hommes percés d'ouïtre par ces projectiles, fonder quand même sur les lignes de l'adversaire et parvenir jusqu'aux baïonnettes.

Les Anglais, un moment déconcertés par ces résultats inattendus des nouvelles armes à petit calibre, cherchèrent le moyen de remédier à leur inconvénient et ils ne tardèrent pas à le trouver. Ils en trouvèrent même plusieurs.

Le premier consiste à fondre en croix la pointe ogivale des projectiles ; lorsque ceux-ci touchaient le moindre obstacle, l'ogive s'ouvrait, développant quatre pans qui déchiquetaient les chairs, et les blessures qui s'ensuivaient, en raison de leur étendue et de leur irrégularité, provoquaient des hémorragies abondantes qui mettaient l'homme blessé hors de combat.

Un deuxième moyen laissait intact la calotte de l'ogive. On pratiquait quatre coupures dans le sens de la longueur et à égale distance les unes des autres, dans l'enveloppe de nickel-acier, mais seulement dans la partie cylindrique de la balle ; elles partaient du point où l'ogive se confond avec le corps cylindrique et fendaient l'enveloppe jusqu'au plomb sous-jacent. Aussitôt que le projectile frappait le but, les rubans de nickel-acier, ainsi découpés d'avance, s'écartaient de l'axe, en vertu des lois de l'inertie, et, s'étalant en éventail, produisaient des blessures sérieuses.

Une troisième balle fut imaginée, dans laquelle l'enveloppe en cuivre-nickel allait en diminuant d'épaisseur depuis le culot et s'arrêtait à la base de l'ogive, laissant celle-ci presque entièrement à découvert. En frappant contre un obstacle dur, tel qu'un os, le plomb laissé à nu se déformait, se champignonnait, s'étalait et produisait des délabrements étendus, tuant instantanément, ou mettant le blessé hors de combat dans des conditions fâcheuses au point de vue des suites de la blessure. Même lorsque la balle ne rencontrait pas d'os dans son trajet, le choc contre la peau produisait une déformation du plomb assez considérable pour faire sauter la chemise en de nombreux fragments. Le plomb lui-même éclatait parfois en morceaux, qui se dispersaient dans l'organisme.

Mais ces balles, auxquelles on donne le nom de balles indiennes ou "dum-dum", présentaient des inconvénients. Lorsque la partie non enveloppée offrait une certaine longueur, elle se tassait par moitié au moment où la balle recevait la subite pression du gaz. Le plomb de la partie non recouverte se comprimait dans les rayures, et les emplombait fortement si l'on tirait à forte vitesse. Après quelques coups la précision devenait médiocre et il était difficile de désemplober l'arme sans risquer de la détériorer. En outre, l'ogive non enveloppée se séparait quelquefois du reste de la balle ou bien elle se déformait plus ou moins complètement, et le tir perdait toute précision.

On fabrique aussi des balles dont la chemise en métal dur était complète, mais que l'on fendait à la scie dans sa partie ogivale et cela dans le but de favoriser l'épanouissement de la pointe lorsqu'elle frappait le but.

Mais cet effet ne se produisait que lorsque la balle rencontrait un os sur son trajet dans le corps ; lorsqu'elle ne traversait que des chairs ou des parties molles, le plomb ne se déformait pas et elle agissait comme un

projectile ordinaire de petit calibre. On se souvient des protestations dont la presse de divers pays se fit l'écho au sujet de l'emploi de ces balles dum-dum par les soldats de l'armée anglaise.

Les Anglais firent si peu de cas de l'indignation soulevée par l'usage de leur balle indienne qu'ils la perfectionnèrent encore et en créèrent une nouvelle dont l'effet se montre souvent plus meurtrier que ceux des précédentes. Ils en ont fait usage dans leur campagne du Soudan. Les journaux anglais de l'époque ont décrit les ravages terribles qu'elle opérât dans le corps humain.

La nouvelle balle est dite à pointe creuse ; elle est tout à fait de même forme et de même calibre que les projectiles ordinaires pleins du fusil Lee en usage dans l'armée anglaise, mais elle se distingue de ces derniers en ce qu'elle offre à sa pointe une petite cavité ouverte, tapissée intérieurement par la chemise en alliage à base de nickel du projectile.

Quand les tirs sont exécutés à des distances inférieures à 600 mètres pour les os et à 400 mètres pour les tissus, la chemise de nickel éclate près de la pointe et le plomb s'étale en champignon au-devant en provoquant de vastes déchirures. Les blessures diffèrent de gravité suivant les parties du corps qui sont atteintes. Quand la balle frappe des parties molles, les plaies, quoiqu'considérables, sont cependant moins terribles que celles produites par les balles dum-dum. Par contre, les os subissent des lésions plus graves. Enfin, quant ce sont des organes cavitaires renfermant des liquides qui viennent à être frappés, les projectiles à pointe creuse déterminent des ravages vraiment épouvantables : sous l'influence de la pression excessive et brusque que la rencontre d'un liquide fait subir à l'air contenu dans la cavité de la pointe, la balle éclate en mille morceaux.

En résumé, la nouvelle balle anglaise ne présente pas de différences notables, quant à ses effets, avec la balle ordinaire lorsqu'elle est tirée à une grande distance ; mais quand le tir a lieu à une distance restreinte, inférieure à 500 ou 600 mètres, elle produit son maximum d'effets meurtriers.

Dans les guerres européennes, les batailles entre armées régulières se livrent généralement à d'assez grandes distances, et là, les effets meurtriers de la balle seraient moins à redouter. Toutefois, les combats d'escarmouches à des distances inférieures à 600 mètres sont fréquents. Or, bien que la matière contenue dans la cavité de la nouvelle balle à pointe creuse ne soit pas, à proprement parler, une matière explosive, puisque c'est tout simplement de l'air, il n'est cependant pas possible de soutenir que ce projectile ne soit pas explosif. Il est donc prohibé dans les guerres entre Européens par la convention internationale de Saint-Petersbourg.

Aussi les Anglais se sont-ils interdit de s'en servir contre les Boërs.

OMNIBUS.

LES FOURRURES



CEUX QUI EN ONT ET LES AUTRES...

MAUVAIS DÉBUT



M. XXX (qui vient d'ouvrir un bureau).—L'entends des pas... Ce doit être mon riche client.

LE CHAMEAU D'OR

En Crimée, le 2^e zouaves faisait brigade avec deux régiments de ligne fameux : le 95^e et le 97^e.

Entre nous régnait une fraternité touchante ; jamais nous n'eûmes la plus petite querelle avec les fantassins qui portaient ces numéros-là.

L'union fait la force.

Aussi cette brigade fit-elle merveille au Mamelon-Vert et à Traktir.

Plusieurs mois avant cette bataille, par un beau soir de printemps, nous étions rangés en cercle autour d'un grand feu ; quelques uns de nos amis du 97^e étaient avec nous.

On causait.

Notre compagnie, capitaine Lesur, avait perdu un chameau qu'elle nourrissait depuis le commencement du siège et que nous avions trouvé errant après la bataille de l'Alma ; il s'était évadé ; nous ne l'avions plus revu. Pourtant on avait espoir de le rattraper.

—A-t-on retrouvé le chameau ? demanda un des zouaves.

Non ! répondit un autre. C'est comme le *chameau d'or* du sergent Thiriat, dont on parle toujours et qu'on ne voit jamais.

Ce sergent était un vieux troupière d'Afrique ; il avait eu maintes aventures qu'il nous contait.

Mais il nous en avait dit une si merveilleuse que nous l'avions appelée la légende du *Chameau d'or*, refusant d'y croire.

—Sacréblen ! fit le sergent à cette allusion, il est bien fâcheux que je n'aie pas le temps de courir les camps ; je vous amènerais des vieux soldats de mon temps qui ont vu le *chameau d'or*. Mais on est si souvent de tranchée qu'il est impossible de se promener dans les bivouacs. Comment diable pouvez-vous prendre pour un *blagueur* un troupière comme moi ? Je ne suis ni vantard, ni menteur ; vous le savez bien.

Le vieux sous-officier parlait avec l'accent de la vérité ; mais son histoire était si invraisemblable !

Il nous avait raconté qu'en son temps, presque au début de la conquête, les colonnes françaises avaient été suivies par un chameau sans cavalier, harnaché et carapaçonné avec un luxe inouï ; que l'on avait cherché à atteindre cet animal sans y réussir, et que, pendant deux ans au moins il avait rôdé à distance de nos régiments en marche ; qu'ensuite il ne s'était plus montré.

—Voyons, dit un zouave qui avait remarqué le ton de sincérité du sergent, voulez-vous que nous ajoutions foi à votre histoire ? Jurez-nous, sur votre croix, que vous avez vu le *chameau d'or*, de vos yeux vu.

Le vieux sous-officier montra une visible répugnance à faire ce serment.

—C'est stupide, murmurait-il, de mettre en jeu l'honneur d'un homme et d'un pays, pour une bêtise comme ça ; mais je suis trop vexé de vous voir incrédules. Tenez, je jure !

—Décidément, c'est vrai, murmura-t-on.

On ne pouvait plus douter et l'on demanda :

—Vous n'avez jamais su ce que c'était que ce chameau ?

Jamais ! fit le sergent.

Notre curiosité était vivement excitée par la certitude que le sergent ne mentait pas et par le mystère qui entourait le *chameau d'or*.

Comme nous en devisions, une voix demanda derrière nous :

—Place au feu !

On s'écarta. C'était un caporal du 97^e, vétéran à trois brisques, qui venait passer sa soirée aux zouaves.

—Il paraît qu'on parle du *chameau d'or*, dit-il en nous regardant à la ronde ; est-ce qu'il y a parmi vous des hommes qui l'ont vu ?

—Moi ! fit le sergent.

—Ah ! dit le caporal en frisant sa moustache ; vous étiez en Algérie de mon temps ?

—Vous l'avez donc entrevu aussi, vous caporal ? demanda-t-on.

—J'en ai mangé, répondit sérieusement le vétéran.

—Ah, par exemple ! exclama-t-on.

—Il n'y pas de par exemple. J'en ai mangé. Je puis le prouver ; mon capitaine d'alors est colonel aujourd'hui ; on peut le questionner, il ne me démentira pas.

—Mais alors, il faut nous conter ça.

—Volontiers. Donnez-moi un sac que je m'assoie dessus ; je ne sais pas m'accroupir à la turque, comme vous autres ; passez-moi du café, parce que ça rajeunira mes idées et ouvrez les oreilles. Ceux que j'embêterai pourront fermer l'œil et ronfler.

Allumez les pipes, faites silence.

Cric, crac, je commence.

Le vieux caporal huma son café, frisa ses moustaches et nous regarda tous en souriant de la curiosité que nous témoignions ; nos yeux étaient sur lui.

—Voilà, fit-il : "C'était au commencement de la conquête ; le troupière français n'était pas fendant comme aujourd'hui, quoique aussi brave ; mais on n'avait pas encore appris à tanner le cuir aux Arabes ; tandis que maintenant on sait le métier sur le bout du doigt ; c'est nous qui avons payé les frais d'apprentissage. Passons et repassons, c'est fini ; ceux que les chacals ont mangés après les avoir déterrés, ne sont pas ici pour réclamer ; n'en parlons plus. Tout s'use, même les plus crânes troupières ; quand la cruche se casse en allant à l'eau, il n'y a rien à dire ; si nos mères nous avaient faits de fer, nous serions cuirassiers de naissance. Quoique le destin tue l'homme, la balle n'est pas bonne à rencontrer ; mieux vaut..."

—Mais le *chameau d'or*, caporal ? demanda-t-on.

—Nous y voilà : au début je dis des proverbes pour gagner du temps, afin de me souvenir. Maintenant ça y est !

Pour lors, nous avons poussé une pointe aux environs d'Oran. Il y a là près de la ville, à une étape, à peu près, un grand lac salé qui vous a quinze lieues de long et autant de large. Quand les conscrits voient ça, ils se figurent que c'est le Sahara ; il est de fait que ça y ressemble en petit, comme qui dirait une mare à l'Océan.

Dans ce lac il y a, l'hiver, un pied d'eau ; l'été le soleil pompe le liquide, comme le gosier d'un ivrogne pompe le bon vin ; alors, la sebka (comme dit le bédouin) ressemble à une grande plaine de sable.

On peut la traverser en tous sens, et c'est ce que nous avons fait. Nous voulions arriver à un ruisseau qui s'appelle le Rio-Salado (rivière salée) : si on lui a donné ce nom là, vous pensez bien que ce n'est pas parce que

son eau est sucrée : la gazelle en boit ; c'est une bête qui aime le sel. Moi, j'ai souvent regretté de ne pas être comme elle, vu que j'ai souvent tiré la langue le long de ce damné ruisseau.

Il faut vous dire que depuis deux ans on parlait du *chameau d'or*.

Personne, chez nous, ne l'avait encore rencontré, on racontait sur ce Mahari (car tout le monde s'accordait à dire que c'était un chameau coureur du Sahara), on racontait des histoires qui faisaient pour aux conscrits. On disait que la nuit il se montrait aux sentinelles et qu'il leur jouait mille mauvais tours ; c'était lui qui les fascinait, les occupait en



II

—Vous n'auriez pas besoin d'un bon petit balai ?



III

—Vous ne refusez pas d'acheter deux billets pour notre concert ?

MAUVAIS DÉBUT — (Suite et fin)



IV

—Une petite aumône pour un malheureux qui revient du Yukon...

passant et repassant ; puis, les Arabes en profitaient pour surprendre l'homme et lui couper la tête. Et c'était dans la sebka d'Oran que la satanée bête se montrait d'ordinaire.

Nous marchions.

On regardait de tous ses yeux.

Rien ne parut d'abord.

Mais voilà que vers dix heures du matin un point noir se dessina à l'horizon, grandit en avançant sur nous, et peu à peu on reconnut un Mahari, qui s'arrêta à un kilomètre environ, planté devant la colonne.

Cet animal était en effet bizarre, je vous assure ; on distinguait ses harnais encore dorés, reluisant par place au soleil : c'était bien lui, le *chameau d'or*.

Il s'était fait un grand silence.

La colonne s'était arrêtée à contempler le Mahari ; lui, immobile, et comme cloué au sol, nous fixait.

Plus d'un se sentait mal à l'aise ; nous étions pourtant beaucoup ; mais le nombre ne fait rien dans les choses surnaturelles.

Le colonel qui commandait la colonne et qui voulait nous prouver que ce Mahari n'était pas un être fantastique, lança des cavaliers contre lui ; il resta impassible jusqu'au moment où on allait le joindre ; puis, soudain, il fila avec une rapidité telle que jamais nous n'avions rien vu de pareil.

Les cavaliers revinrent et la colonne se remit en marche.

Mais chacun se disait :

—Il faudra ouvrir l'œil cette nuit, car le *chameau d'or* viendra *charmer*

les factionnaires, et les Arabes seront là pour scier les cous.

Pendant toute la journée, le maudit animal fut en vue.

Il allait et venait, tantôt en flanc, tantôt en queue, tantôt en tête ; arrivant dans un nuage de sable, se postant pour nous tenir sous ses yeux que l'on sentait braqués sur soi, puis repartant enveloppé dans un nuage de poussière.

Ces allures extraordinaires d'une bête en liberté nous avaient tous frappés ; peu d'homme s'écartèrent du camp quand on y fut arrivé.

Je me trouvais de garde cette nuit-là ; on me plaça à l'avant-garde, en sentinelle perdue, comme cela se pratique toujours en Europe, comme ça s'est fait trop longtemps en Afrique où les Arabes ont coupé la tête à tant de factionnaires.

Vous savez la consigne : "Défense de tirer sans tuer." C'est une mesure prise pour empêcher le conscrit de donner l'alarme inutilement, et de décharger son fusil sur des pierres. Quinze jours de prison à qui fait feu sans présenter un cadavre au chef de poste.

Je veillais ; mais je pensais au *chameau d'or* et je frissonnais un peu en y songeant. Connaissant les Bédouins, pour ne pas être en vue, je m'étais creusé un trou dans le sable et je m'y étais installé.

Ça m'avait un peu raffermi le cœur ; je me trouvais abrité et point en vue.

J'espérais que le Mahari ne viendrait pas.

Mais vers onze heures du soir j'aperçus le *chameau d'or* à une cinquantaine de pas de moi.

Le damné Mahari était là ; la lune l'éclairait en plein et un objet que ses rayons frappent semble agrandi d'une façon extraordinaire.

La s...ée bête me paraissait démesurée.

Puis, en arrière, son ombre couvrait un espace immense et sombre, qui formait une grande tache sinistre sur le lac lumineux : car le sable reflète les clartés du ciel comme un miroir.

Jamais de ma vie je n'ai eu plus peur.

Des Bédouins, des Russes, l'ennemi enfin, ça ne fait pas trembler ; on sait qu'on est devant des hommes.

Mais lorsque, loin de son camp, dans le silence de la nuit, apparaît un être bizarre, inexplicable, on se sent frissonner ; jusqu'alors on n'a cru à rien : on s'est moqué des fantômes.

Et un fantôme est là !

Car à n'en pas douter le *Chameau d'or* était quelque chose de surnaturel.

Tout ce que l'on en avait raconté me revint à l'esprit : les sentinelles égorgées ; les vedettes disparues ; les mauvais sorts jetés sur les colonnes ; et tant d'autres histoires lugubres qui couraient les bivacs.

Je me sentis tout à coup si tremblant, si glacé que j'étais incapable de tenir mon fusil ; je flageollais dans mon trou et je serais certainement tombé, si j'avais été debout.

Était-ce la terreur ?

Était-ce un charme ?

(A suivre)

LE CASUS BELLI

Alice.—George et Josephine ne sont pas en bons termes.

Lucie.—Est-ce qu'il a deviné son âge ?

Alice.—Non, mais il a donné à entendre qu'elle était assez vieille pour que son âge puisse être deviné.

CAS UNIQUE

Elle.—Te souviens-tu, George, le soir que tu m'as demandé d'être ta femme, j'ai incliné la tête et je n'ai rien dit ?

Lui.—Si je m'en souviens ? Mais je ne l'oublierai jamais. C'est la dernière fois que je t'ai vue agir ainsi.

SIMPLE RÉFLEXION

L'économie très souvent fait son testament en faveur de l'extravagance.

LA MEILLEURE PREUVE

Le docteur.—Votre mari paraît faible, nerveux, un peu surmené, mais il n'y a aucun signe de folie chez lui.

Madame.—Je suis pourtant sûre qu'il est en danger de perdre la raison. Il y a eu de la folie dans sa famille, vous savez.

Le docteur.—Vraiment ?

Madame.—Oui. Deux de ses sœurs ont eu l'avantage d'épouser des hommes riches, et elles en ont épousé de pauvres.

TROP ABSORBÉES

Quelques personnes sont si occupées à maintenir leur dignité qu'elles ne semblent pas être capables de faire autre chose.

LE BÉBÉ

Première petite fille.—Tante Alice et tante Clara sont venues, hier, et elles m'ont apporté une belle poupée.

Seconde petite fille.—Des tantes,

pouvais ! Tout le monde peut en avoir des tantes. Nous, ce sont des anges, des vrais anges qui visitent notre maison.

Première petite fille.—Les as-tu vues ?

Seconde petite fille.—Non, mais j'ai vu le bébé qu'ils ont apporté.

PAS DE JUGEMENT TÊMÉRAIRE

Ne pensez pas quand votre femme devient tout à coup plus affectueuse qu'à l'ordinaire avec vous qu'elle a toujours besoin d'une nouvelle robe. Ce pourrait bien être seulement un chapeau.



VI

...Oh ! Jérusalem... Mon client !

DOUCE PERSPECTIVE



Le roi Cannibale.—J'ai remarqué que mon ministre vous plaisait, noble étranger, aussi vous l'ai je fait préparer à la sauce blanche... Ne me remerciez pas de cette attention, j'ai plaisir à vous la faire... car vous me plaisez beaucoup !

CHRONIQUE

(Pour le SAMEDI)

Dans plusieurs revues d'ensemble sur les faits saillants de 1899, on a rappelé la mort de quelques archimillionnaires et l'un des chroniqueurs, M. Félix Duquesnel, s'est demandé si, au point de vue de l'intérêt général, celui du plus grand nombre, ces colossales fortunes qui réunissent tant de millions en des mains peu nombreuses présentaient de l'inconvénient, s'il valait mieux qu'il y eût diffusion, que les millions, au lieu de se concentrer, fussent répandus, par quantité moindre, sur un plus grand nombre de têtes, etc., etc.

Les économistes sont partagés, dit M. Duquesnel, et le problème ne semble pas facile à résoudre.

Il en est qui sont partisans de la diffusion par ce fait qu'une pareille somme répartie à l'infini donnerait au plus grand nombre une aisance plus grande.

Mais il en est d'autres, aussi, qui objectent, non sans raison, qu'une somme, si énorme fût-elle, partagée à l'infini, ne donnerait, en réalité, que des dividendes peu appréciables à chacun, alors que centralisée en peu de mains, elle devient, presque fatalement, un levier puissant pour des choses utiles et d'intérêt général, parfois aussi un instrument de progrès et de charité.

Il est des faits récents qui semblent venir à l'appui du second système, et paraissent prouver qu'au point de vue de l'intérêt social, les colossales fortunes ont plus d'avantage que d'inconvénient.

N'avons nous pas vu dernièrement, par l'ouverture du testament de la baronne de Hirsch, qu'un tiers de sa fortune, environ, qui s'élevait à soixante millions, a été laissée par elle à diverses œuvres de bienfaisance. Il n'en eût certainement pas été ainsi si cette fortune considérable pour un seul eût été répartie entre cinquante ou soixante titulaires, par exemple.

Maintenant, voici qu'à San-Francisco, une richissime Américaine, Mme Phoebe Hearst, consacre vingt millions à l'érection d'un ensemble de palais consacrés aux arts, aux sciences, aux lettres, à l'industrie, sorte de ville intellectuelle construite pour le profit du plus grand développement de ce qui est le domaine artistique et celui de la pensée humaine, dans toutes ses manifestations les plus élevées.

Eh bien ! n'est-ce vraiment pas une chance heureuse que Mme Phoebe Hearst ait eu la possibilité, grâce à son immense fortune, de se payer ce luxe, dont profitera toute l'Amérique, et à la réalisation duquel personne n'aurait songé, faute de moyens d'exécution, si ses richesses personnelles se trouvant subdivisées à l'infini n'avaient donné quo des parcelles, au lieu du bloc colossal.

* * *

Mais il n'y a pas que l'accumulation des millions qui ait donné ces excellents résultats.

Bien des fortunes magnifiques mais considérablement plus modestes, ont donné ou sustenté la vie à des institutions de bienfaisance ou de développement intellectuel.

Ainsi on voyait, il y a quelques mois, notre Monument National recevoir de feu Arthur Roy un legs qui le sortait de l'embarras, lui assurait même un essor que, d'ailleurs, il n'a pas tardé à prendre.

Un autre fait, choisi entre cent du même genre et que nous apprend un journal français.

« Une magnifique libéralité vient d'être faite à l'Institut de France pour lui permettre de récompenser efficacement les œuvres utiles à l'humanité et pour créer, dans notre pays, cette émulation si nécessaire à l'éclosion de belles et grandes choses, qu'elles appartiennent au domaine de la pensée, de la science, des arts ou de l'industrie.

« Par acte passé devant notaire le 29 novembre dernier, M. Daniel Osiris, chevalier de la Légion d'honneur, a fait donation à l'Institut de France d'un capital représentant actuellement 32,000 francs de rente.

« Les arrérages de la donation, accumulés pendant trois ans permettront à l'Institut de France de décerner un prix triennal de « cent mille francs à la découverte ou à l'œuvre la plus remarquable qui se sera produite au cours de la période de trois ans écoulée dans la science, dans les lettres, dans les arts, dans l'industrie et, généralement, dans tout ce qui peut servir l'intérêt public. »

Et ce journal ajoute :

« Parmi les découvertes qu'il serait particulièrement heureux de voir récompenser, M. Osiris signale celles qui relèvent de la science chirurgicale et médicale et qui apporteraient à l'humanité la guérison ou le soulagement des maux qui sont encore sans remède efficace, ou qui seraient un acheminement vers le moyen de prévenir le mal ou de le guérir. »

KODAK.

APRÈS

Bouleau.—Taupin est allé au Klondike dans le but de faire fortune afin de voyager ensuite, en Europe, pour cause de santé.

Rouleau.—Mais sa santé est excellente, pourtant ?

Bouleau.—Oui, mais elle ne le sera plus quand il sera revenu du Klondike.

CURE CERTAINE

Première amie.—Je suis venue à bout de guérir l'insomnie dont souffrait mon mari.

Seconde amie.—Comment avec-vous fait ?

Première amie.—J'ai prétendu que j'étais malade et le médecin me laissa quelque chose dont Henri devait me donner une cuillerée à toutes les heures pendant la nuit.

LES MALHEUREUX PROPRIÉTAIRES

Si un homme possédait la terre, il serait importuné par les gens qui demanderaient des réparations.

LE MENU DE BÉBÉ

Le célibataire.—Il me semble que je laisserais l'enfant suivre son inclination par rapport à ce qu'il doit manger. Laissez la nature le guider.

Le père de famille.—Si c'était ainsi, les allumettes et le cirage entreraient pour beaucoup dans le menu.

DOUBLE TRAVAIL

La nature punit la stupidité aussi sévèrement que la malice.

SI !

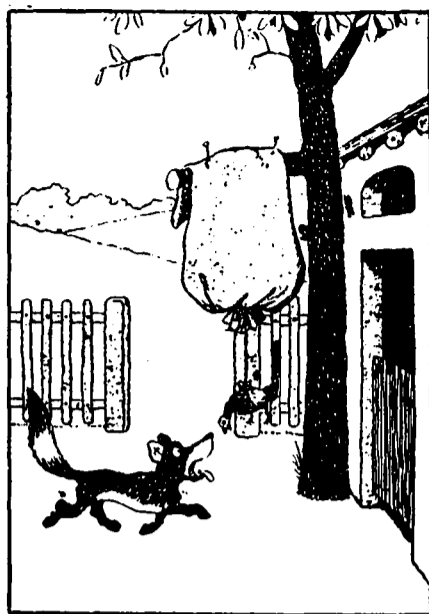


—A mesure que je vieilliss je n'entends plus, je perds la mémoire, je n'ai plus ni oreilles ni tête.
—Que serait-ce si vous en aviez !

POUR SE DÉBARRASSER D'UN RENARD



I



II

COURRIER FEMININ

Le Club des mères de famille du Michigan (Etats-Unis), désireux de renseigner ses adhérents sur un certain nombre de sujets relatifs à la santé des enfants, a adressé à quelques médecins, un questionnaire sur le sommeil de l'enfant. Le Dr Périer fait aux questions posées les réponses suivantes :

Combien d'heures de sommeil faut-il à un enfant par rapport à un adulte?

En vérité, nous ne savons pas ce qu'est le sommeil dans son essence physiologique, mais ce que nous voyons chez l'enfant naissant qui n'a pas encore subi l'influence de l'habitude, c'est qu'il dort à peu près sans cesse, ne se réveillant que pour boire et se rendormir. Et il continue ainsi pendant le cours des premiers mois de sa vie ; jusqu'à deux ou trois ans il dort encore quelques heures le jour, et lorsqu'il arrive à se passer de ce sommeil diurne, il dort généralement d'un trait une longue nuit. Aussi, d'une façon générale, il est admis que le sommeil est le "meilleur cordial" de l'homme, ainsi que l'appelait le philosophe anglais Locke, et qu'il est plus indispensable encore à l'enfant qu'à l'homme fait. Chez lui, en effet, les mutations nutritives se font avec une activité et une énergie plus considérables.

Toutefois, si on considère le sommeil comme un état particulier de l'organisme qui lui a été imposé pour se reposer, il semble au premier abord que cette loi du repos succédant au travail accompli ne doive pas s'appliquer au nouveau-né dont le seul travail est de boire ; mais en regardant de plus près, on se rend compte que ce petit être qui semble continuer tout simplement la torpeur qui préside à sa formation et n'arrive que lentement à une certaine activité, travaille effectivement, sans en avoir conscience, à construire son édifice organique. Nous savons, en effet, que cet enfant qui vient de naître va doubler son poids en cinq ou six mois, et allonger sa taille, en un an, de vingt centimètres, soit de près de moitié. Dès lors, quoi d'étonnant à ce que le nouveau-né partage son temps en deux parties très inégales dont la plus grande est pour le sommeil ? S'il boit 8 à 9 fois par 24 heures et pendant 8 à 10 minutes chaque fois, c'est au total une heure et demie, soit au plus deux heures pour les repas et vingt-deux pour le sommeil.

On admet que jusque vers la troisième ou la quatrième semaine de la vie, l'enfant ne reste guère éveillé en dehors du temps indispensable aux repas ; alors il peut demeurer sans dormir un quart d'heure, et plus tard (vers 2 à 3 mois) une demi-heure. Vers 4 mois il reste facilement éveillé deux heures, et même plus, s'il est en plein jour.

Vers la fin de la première année, l'enfant, outre 10 à 12 heures de sommeil de nuit, de nuit, dort deux à trois heures le jour. Peu à peu, insensiblement, il se sèvre du sommeil de jour ; mais celui de la nuit n'en est que plus prolongé (il fait le tour du cadran) et plus profond, surtout s'il s'agit d'un enfant fort et vigoureux, se nourrissant bien et se développant normalement. Qu'on songe, en effet, au travail ou, si l'on veut, à la dépense que fournit l'enfant qui tout en grandissant de quatre ou cinq centimètres par an et augmentant de 2 à 3 kilogr., doit, en même temps qu'il continue à édifier sa maison et à en entretenir le fonctionnement, pourvoir encore à la dépense organique de cette machine à la fois simple et complexe qui n'est que mouvement.

Dans la seconde enfance jusqu'à six ou sept ans, mes enfants en l'état de santé dormaient à partir de 8 à 9 heures du soir jusqu'à 7 heures du matin, soit onze heures de suite environ, sans broncher. A dix ans, de 9 à 10 heures environ. Pendant l'adolescence les septem horas de l'École de Salerne ne suffisent pas : il faut bien huit heures, et c'est à peu près le régime de nos lycées et collèges. Quand les en-

fants se lèvent, de par le règlement, à 6 heures, ils se couchent à 9, ce qui fait plus de huit heures de lit et en réalité de sommeil, grâce à la discipline des dortoirs.

Un adulte, dans les mêmes conditions de vie, se contente de sept heures, et l'homme en fait moins de six, heureux encore quand les soucis et la "lutte pour la vie" n'empêchent pas sur ce strict nécessaire.

Les enfants nerveux ont-ils besoin de plus de sommeil que les autres ?

Les enfants vifs, pétulants, dépensent beaucoup plus de leur activité que les enfants mous, et ont besoin de renouveler sans cesse leurs forces par un repos réparateur ; au surplus, ils réparent moins vite, leur substance nerveuse se prêtant moins bien à condenser la force ; par contre, les enfants mous, apathiques, ont aussi beaucoup besoin de sommeil, tant il est vrai que souvent les extrêmes se touchent. La nature de l'enfant auquel on ne donne pas le sommeil qui lui est nécessaire reprendra ses droits (heureusement d'ailleurs !) et celui à qui il faudrait une heure de plus au lit le matin dormira toute la journée quand on le réveillera de très bonne heure.

Il ne faut pourtant pas exagérer le sommeil, quelque nécessaire qu'il soit, car si le corps a besoin de repos, il lui faut aussi du mouvement, d'autant qu'un excès de sommeil favorise la production de la graisse.

Je reviendrai dans le prochain numéro à cette série de questions si vitales pour la mère et l'enfant.

(A suivre.)

XXX.

UNE OPINION MOTIVÉE

Alice.—Je sais qu'il est riche, mais je n'aimerais pas à épouser un homme qui n'aurait aucune opinion à lui.

Berthe.—Il n'a pas besoin de se former ses propres opinions, il est capable de les acheter.

RÉPONSE D'UN CYNIQUE

—J'ai quatre-vingts ans, jeune homme, et je ne me rappelle pas avoir jamais dit un mensonge.

—Bien ! à votre âge vous ne pouvez pas vous attendre à ce que votre mémoire soit bien fidèle.

PRESQUE SCEPTIQUE

Alice.—Quelque chose m'avait dit que George viendrait hier soir.

Lucie.—Hum ! C'était peut-être George.

C'EST LE CHIC

Monsieur A.—Il a un très brillant avenir devant lui.

Monsieur B.—Oui, mais pensez-vous vraiment qu'il sera capable de l'attraper ?

ENTRE ENFANTS

Toto.—On a un nouveau bébé neuf chez nous.

Lili.—Et nous autres, on a un piano.

L'ŒIL AUX AFFAIRES

Elle.—Papa va nous donner un chèque pour notre cadeau de noces.

Lui.—Parfaitement. Alors notre mariage se fera à midi au lieu de quatre heures.

Elle.—Pourquoi cela, cher ?

Lui.—La banque ferme à trois heures.

POUR SE DÉBARRASSER D'UN RENARD — (Suite et fin)



III



IV

VENDU !



—Mesdames et messieurs, c'est moi qui suis la femme à barbe annoncée à l'extérieur et voici mon fils. Dis bien à ces messieurs et dames que tu es bien mon fils...
Le Gosse. — Oui, papa !

CHANSON HIVERNALE

I

Vaici venir la saison
Que, pour ma part, j'adore,
Car j'aime comme horizon
Le feu clair qui luit dans l'âtre.

Le soleil prestigieux
De la brillante Algérie
Fatigue à la fin les gens ;
Trop longue est la journée !

Toujours le même décor !
C'est de la monotonie !
Si Fatima sourit encore,
Agréé, je la renie !

Trop de lumière éblouit,
Trop de chaleur nous émeut ;
Le poète, quand s'enfuit
L'été, reconstruit sa rime.

Quand Phébus nous câressait
De ses ardeurs tropicales,
Le poète rêvait !
On lui disait : " Tu te câbles ! "

" Tu te câbles, gros Pacha,
" Sur des divans : tu te vautres !
" Tu roucoules comme un chat,
" Lorsque nous peinons, nous autres ! "

II

" Vous vous trompez, mes amis :
" La Muse la plus honnête
" Succombe au désir permis
" De faire en été la sieste. "

Le penseur est aveuglé
Par une température
Qui fait bien mûrir le blé
Mais épuise la Nature.

Vieilles un petit vent merveilles,
Piquant, sans être féroce !
C'est l'aiguillon pour les bœufs,
Le coup de fouet pour la rosse !

Vaici venir la saison
Que, pour ma part, j'adore,
Car j'aime comme horizon
Le feu clair qui luit dans l'âtre !

V. ROGER-LACASSAGNE.

Un Combat de Locomotives

Après avoir matché l'homme contre l'homme, l'homme contre la bête, la bête contre la bête, on rêve de matcher la matière contre la matière.

Il s'agit d'un combat de locomotives. Fantastique, mais authentique !

L'idée n'est point neuve, et l'on assure qu'elle n'est point si bizarre qu'elle le paraît au premier abord. Elle a déjà cinq ans d'existence, et c'est à Bruxelles, en 1895, alors que l'on cherchait des " clous " pour l'Exposition de 1897, qu'elle fut lancée pour la première fois.

En Belgique, l'idée ne fit point fortune. Elle eut plus de bonheur en un pays que l'étrange n'arrête pas : il s'agit de l'Amérique où, sans hésitation, on passa de la théorie à la pratique.

Les Américains, fidèles à leur esprit pratique, firent se battre deux locomotives. En d'autres termes, ils provoquèrent sous les yeux du public une terrible collision.

Les organisateurs lancèrent l'un contre l'autre de véritables trains, à

toute vitesse, sur la même voie, en les abandonnant à leur sort... " pour voir ". Bien entendu, ces trains étaient vides de voyageurs, et les locomotives veuves de leurs chauffeurs et de leurs mécaniciens.

Après tous les préparatifs techniques que comporte naturellement chaque manifestation de ce nouveau sport, deux Américains, MM. Fisher et Streeter, reprirent l'idée et tentèrent l'entreprise de cette colossale " attraction ".

Ce fut un délire dans l'Union. Le combat de locomotives se présentait à l'imagination du public comme quelque chose d'à la fois grandiose et bien moderne, tout à fait " yankee ", tranchons le mot. Les sommes engagées pour ou contre chacun des " combattants " furent insensées.

Des gens, dont quelques-uns compétents, venaient de fort loin examiner les deux machines, les tâter, les apprécier comme on le ferait de chevaux de course ou de coqs de combat.

Le premier combat de locomotives eut lieu en Amérique, le 30 mai 1896, à Buckeyes-Park, à 25 milles au sud de Columbus (O.), sur la ligne du Columbus-Hocking-Valley and Toledo-Railway, au milieu d'une foule extraordinaire, difficilement tenue à distance.

Les deux locomotives, attelées à un certain nombre de vieux wagons, furent placées à deux kilomètres l'une de l'autre.

A un signal chronométriquement donné, les ingénieurs ouvrirent au large, à l'aide d'une chaînette, la prise de vapeur, et les convois se mirent en marche l'un vers l'autre, à une vitesse qui, dès le début, fut vertigineuse...

Un fracas épouvantable se produisit au moment du choc. L'une des machines fut éventrée, l'autre se dressa et terrassa pour ainsi dire son adversaire, tandis que les wagons volaient en pièces et grimpaient les uns sur les autres. Des chaudières éclataient, la fumée et la vapeur fusaient ; les crépitements du bois qui casse et qui brûle, le bruit des décombres s'écrasant les uns sur les autres, paraissaient le râle des deux malheureuses locomotives. Enfin, l'émotion se calma quelque peu, et le public put approcher sans péril, juger des effets et satisfaire à l'aise sa curiosité.

Le règlement des paris donna lieu à de grandes difficultés. On s'accorda pourtant à considérer comme victorieuse la machine qui avait terrassé l'autre, bien que les dégâts faits au train qu'elle conduisait fussent les plus importants.

Le succès qu'obtint cette première collision " par ordre " fut tel que les managers continuèrent à exploiter cette attraction nouvelle.

Le combat de locomotives, en Amérique, qui fut le plus célèbre, eut lieu à l'occasion de l'élection du président McKinley.

On se rappelle l'agitation extraordinaire qui précéda cette élection. Les Yankees ne laissèrent pas échapper cette occasion d'affaires, et ils lancèrent l'une contre l'autre deux locomotives baptisées des noms des deux candidats, le protectionniste McKinley et le libre-échangiste Bryan.

Les deux trains se composaient chacun de trois voitures et se rencontrèrent à une vitesse de trente-cinq milles à l'heure. Leur mise en contact eut lieu sur la ligne de l'Illinois-Central. Elle fut accompagnée d'une formidable détonation due à l'explosion des chaudières. Plus de vingt-cinq mille spectateurs y assistaient.

Dans les débris des machines et des wagons, le feu se déclara, comme il fallait s'y attendre, mais fut vite éteint, et la foule des spectateurs se précipita pour juger des résultats.

La locomotive McKinley était dans un si piteux état, ainsi que les wagons qu'elle avait remorqués, que l'ensemble ne ressemblait plus à rien. Bryan avait mieux résisté, et une acclamation formidable des partisans de ce candidat salua cette victoire.

La joie des triomphateurs fut, d'ailleurs, de courte durée, car, quelques heures plus tard, le véritable McKinley écrasait, sérieusement cette fois, le véritable Bryan. Le pronostic avait menti.

ELLE LE CRAIGNAIT

Mme C... à qui il ne manque qu'un an ou deux pour être centenaire, vient de perdre son fils âgé d'environ vingt-cinq ans de moins qu'elle. On lui apporte la triste nouvelle, en l'entourant de mille ménagements.

—Pauvre enfant ! fait-elle en sanglotant. Il était si délicat ; ah ! je craignais toujours qu'il ne devint pas vieux !

SON MÉTIER

—Mon garçon... Comme traitement il faut supprimer tout travail de tête !

—Mais alors, docteur, je vais mourir de faim.

—Quel métier avez-vous ?

—Je suis coiffeur ! !

ÇA DÉPEND

Moses fils.—Papa, ce client demande si cette chemise pure laine va refouler !

Moses père.—Lui fait-elle bien ?

Moses fils.—Elle est trop grande !

Moses père.—Elle va refouler.

LES ENFANTS TERRIBLES



—Qu'est-ce que tu veux, mon chéri... un petit fusil, une arbalète ??

—Non... je veux le machin avec lequel papa dit que tu tués les mouches à quinze pas...

PAS A S'Y TROMPER



—C'est not' rien, Martine... un m'sieu du Détroit.
 —Rien qu'en l'voyant passer à c'matin, j'avais ben d'viné qu' c'était quequ'un d'par en haut.

LE LOUP ET LE CHIEN

(FABLE REVUE ET MODERNISÉE)

Un loup dans la débile et maigre comme un clou
 Rencontre un chien auquel il voudrait tordre l'cou;
 Mais, comme le matin était fort et puissant,
 Le loup juge à propos d'entrer en compliment.

—Disais :
 "Bien l'bonjour, not' bourgeois; en vous voyant j'
 Dieu! qu'on doit être heureux d'avoir le teint si frais.
 Quel superbe embonpoint! Vous êtes gras à lard!
 D'être dodu comm' vous enseignez-moi donc l'art.

—Il ne tiendra qu'à vous d'être aussi gras que moi;
 Quittez votre métier qui ne vaut rien, car quoi?
 Vous n' gagnez pas toujours de quoi pouvoir tenter
 L'hasard de la fourchette, afin d' vous sustenter.

Laissez donc la maraud', car voilà tout le hic!
 Devenez comme moi fonctionnair' public.
 Je suis dans mon emploi comm' dans l'eau le poisson,
 Car je suis le gardien du passag' du Saumon.

—Mais que faudra-t'il fair'? lui demanda le loup,
 Et qu'est-ce que je vois qui vous blesse le cou?
 —C'est l' col en crinolin' d' l'uniforme obligé
 De l'établissement auquel j' suis attaché.

—Attaché, dit le loup, vous ne pouvez donc pas
 Faire votre lundi quand vous voulez? --Non pas.
 Mais qu'est-ce que cela fait? --Ca fait, gros cornichon!
 Que j'aime mieux courir, que d' vivre' comme un ca-
 (pon!)

MORALE

Où donc est la moral' de cette fable-ci:
 L'auteur n'en parle pas, je crois que la voici:
 C'est qu'en conrant toujours, on n' devient jamais gros
 Et qu'en ne faisant rien, on ne s'éreinte pas.

POURRA EN ESSAYER UN AUTRE

La scène se passe à deux heures du matin.
 Un monsieur sonne à tour de bras à la porte d'un pharmacien.
 L'élève apothicaire, les yeux bouffis de sommeil, ouvre au bout de quel-
 ques minutes.
 —Je voudrais, dit le monsieur, deux sous de pommade de concombre.
 —Comment, dit l'employé, c'est pour ça que vous me réveillez!
 —Ah! vous savez, si cela vous fâche, faut le dire! J'irai en acheter
 chez un autre!

TOUT/EST RELATIF

Madame Septmaris.—Je pensais quelle était une vieille fille?
 Madame Cinqdirovers.—C'en est presque uno. Elle ne s'est mariée
 qu'une seule fois.

ENTRE ENFANTS

Lili.—Ça me fait de la peine, mais je ne te parlerai plus.
 Toto.—Pourquoi?
 Lili.—Ton père tient "une" bar.
 Toto.—Eh! ben, si c'est comme ça je ne te parlerai pas moi non plus,
 parce que j'ai vu entrer ton père dans notre bar.

COMPTABILITÉ D'UNE JEUNE MARIÉE

CAISSE.		Dr.	CAISSE.		Cr.				
Jan.	11	Reçu de George	50	00	Jan.	11	Dépense tout		

AU BAL

—Mademoiselle, vous êtes charmante!
 —Ah! monsieur, vous le diriez aussi, même si vous pensiez le contraire.
 —Et vous, mademoiselle, ne le penseriez-vous pas aussi, même si je
 disais le contraire.

LA PREUVE

—Philidor a une grande dose de courage moral.
 —Vraiment?
 —Oui. L'autre nuit sa femme pensait qu'il y avait un voleur dans la
 maison et il a avoué qu'il aimerait mieux ne pas rencontrer le voleur.

UN HOMME VIF



— Il me faut pour garçon de bureau quelqu'un de très vif.
— Ah, pour ça, monsieur ne peut pas mieux tomber, je suis même parti de la maison où j'étais pour avoir souffleté le patron.

JE SERAI BOULANGER !

*Un cœur, à ses fils, assis sur ses genoux,
Demandait tendrement : "Qui serai-je de vous ?"
Elle était pauvre, hélas ! mais dans son cœur de mère,
Rêvait pour ses enfants fortune moins amère,
Et, devant l'âtre vide, ainsi que le buffet,
Voyait Paul général et Gustave préfet.
Les deux frères songeaient... et chacun, en soi-même,
Cherchaient une réponse à ce grave problème.
La mère interrogea de nouveau ses enfants :
— Voyons, dit-elle à Paul (un bambin de sept ans),
Réponds : "Que feras-tu ? — Je serai militaire !"
Dit Paul, en agitant un sabre imaginaire.
Fière de lui, sa mère aussitôt l'embrassa :
— Bravo ! s'écria-t-elle. Eh bien ! nous verrons ça.
Et toi, fit-elle alors au plus petit bonhomme,
Que feras-tu plus tard, quand tu seras un homme ?
— Moi, répondit l'enfant, je serai boulanger,
Pour que, toujours, maman ait du pain à manger.*

VICTORIEN MAUBRY.

HISTOIRE D'UN BANQUET

Le carnier au flanc, le fusil sur l'épaule, les mollets emprisonnés dans de bonnes guêtres montantes et le torse à l'aise dans une blouse de toile grise que serrait, à la taille, une ceinture de cuir d'où pendait la cartouchère, M^e Bourdonnois, le notaire de Montgerbault-sur-Loire, revenait de la chasse, midi sonnant.

Il revenait de la chasse, M^e Bourdonnois, et il se dégageait du port de tête de l'intrépide Nemrod, du rayonnement de son front, de l'éclat inaccoutumé de ses yeux, de toute sa personne enfin, une impression d'orgueil quasi triomphale : il rapportait chez lui ce matin-là deux cailles, un perdreau et trois queues-rousses.

La notaire ne se souvenait pas d'être jamais rentré de la chasse avec un carnier pareil. Aussi trouvait-il qu'il faisait bon vivre comme il vivait,

c'est-à-dire libre de tout souci. Les malheureux qui s'adonnent à la politique lui faisaient pitié, et il ne songeait pas sans effroi à la lamentable existence de son député qui venait de mourir et qui, avant de représenter au Parlement la circonscription de Montgerbault, avait été comme lui Bourdonnois, un intrépide chasseur de cailles et de queues-rousses.

— Eh ! maître Bourdonnois !

C'était le pharmacien Lapérouse qui, debout sur le seuil de son officine, guettait depuis un moment le passage du notaire.

— Bonjour, bonjour, fit celui-ci en faisant tourner son carnier avec ostentation du côté du pharmacien.

Et, après un salut amical de la main, il allait continuer sa route quand Lapérouse l'arrêta d'un geste impérieux :

— Halte donc ! et entrez un peu qu'on vous parle.

— Qu'y a-t-il donc ?

— Il y a, mon bon, que la circonscription de Montgerbault va avoir à élire un député et que, quelques amis et moi, nous avons un candidat.

— Ah ! ah ! et quel est ce malheureux ?

— Vous ! s'écria le pharmacien en pointant un index menaçant vers la poitrine de son interlocuteur.

Ce dernier riposta, furieux :

— Jamais de la vie !

— Il le faut, répondit Lapérouse avec calme. C'est à votre patriotisme que nous faisons appel ; vous ne pouvez vous dérober.

— Mais il y a un candidat déjà : Bazouge.

— Justement : Bazouge est un niais. Nous vous portons contre lui ; vous le roulerez à plate couture.

Le notaire eut beau se débattre, il fallut céder.

— Mais fit-il, je vous prévins que je ne m'occupe de rien, et que je ne veux assister à aucune réunion électorale, voir personne en un mot.

Ainsi fit-il. Et, le soir du vote, il se coucha sans avoir vu âme qui vive. Les résultats, du reste, dans une contrée aussi montagnaise que Montgerbault où les communications entre les différentes communes sont des plus difficiles, ne pouvaient être connus que fort avant dans la nuit.

Le lendemain, quand la vieille servante du notaire entra dans la chambre de son maître, l'*Impartial de Montgerbault* à la main, M^e Bourdonnois vit s'avancer vers lui une femme suffoquée, indignée, les yeux pleins de larmes.

— Combien de voix, ma bonne Françoise ?

— Ah ! Monsieur, c'est une indignité, une monstruosité !

— Enfin, combien ?

— Vingt-cinq, Monsieur, sur quinze cent : vingt-cinq ! Pas une de plus ! Ah ! ces montagnards ! rien à faire avec eux !

M^e Bourdonnois était homme d'esprit. Le surlendemain, l'*Impartial de Montgerbault* contenait en première page l'avis suivant :

" M. Athanase Bourdonnois, désireux de prouver sa reconnaissance aux vingt-cinq électeurs inconnus qui ont voté pour lui, les prie de vouloir bien lui faire l'honneur d'accepter un dîner qui aura lieu dimanche prochain, à midi, à l'hôtel du Cheval-Blanc."

Au jour dit, à midi, moins un quart, les habitants de Montgerbault purent voir le notaire Bourdonnois, en habit de cérémonie et cravaté de blanc, se diriger d'un pas ferme vers le Cheval-Blanc.

— Vous serez content, lui avait dit l'hôtelier, et vos invités aussi.

Il avait, en vérité, fort bien fait les choses, et la table, dressée dans la plus belle salle de l'hôtel, était resplendissante.

— Il ne s'est présenté personne encore ?

— Personne. Nos montagnards, vous le savez, monsieur Bourdonnois, sont les gens les plus discrets du monde, et ils attendent sans doute sur la place que midi sonne.

A ce moment les douze coups de midi tintèrent gaiement à l'horloge de la mairie.

— Ouvrez les portes toutes grandes ! s'écria le notaire, qui, la main tendue, la figure souriante, s'appêta à recevoir dignement ses convives inconnus.

Le premier qui se présenta était un Cévenol long et sec, à la figure de brique, aux yeux luisants de convoitise. Un deuxième suivit avec une belle blouse empesée par dessus sa redingote. Puis un petit vieux coiffé d'un énorme chapeau de soie. Et tous allaient se masser en un coin de la

AVENTURES D'UN DISTRAIT



I
— Mlle XX qui passe. Faisons un bout de chemin avec elle...



II
— Je vous souhaite le bonjour et si je ne suis pas de trop...



III
...Permettez-moi de vous débarrasser de votre pelisse...



IV
...Je vais jusqu'au club et nous ferons la causette jusque là...

AVENTURES D'UN DISTRAIT — (Suite et fin)



V

...Me voici arrivé ; au bonheur de vous revoir...



VI

...On ne sait pas ce qui peut résulter de la rencontre de ce matin. Garçon, allez payer ma note et revenez m'aider à mettre mon pardessus...



VII

...Il m'a l'air un peu plus petit que d'habitude. Décidément j'engraisse trop...



VIII

...Jérusalem !

salle, tous se passant la langue sur les lèvres avec le même sourire muet.

Le vingt-cinquième, enfin se présenta, ayant encore au dos la linousine rayée, à la main le bâton patriarcal des pasteurs des hauts pâturages. Et le notaire allait ordonner de fermer la porte et de servir, quand il s'arrêta surpris : un vingt-sixième convive venait d'entrer.

Mais sa surprise se tourna en colère quand il vit celui-ci suivi d'un autre, puis d'un autre encore, puis d'un autre toujours.

—Messieurs ! Messieurs ! Arrêtez ! Que veut dire ceci ?

Il avait beau crier, protester, jurer : par la porte, qu'il n'était plus possible maintenant de refermer, il en entraient toujours, des petits et des grands, des gras et des maigres, des gens de tout âge et de tout poil, tous s'engouffrant, se bousculant dans une hâte croissante, avec aussi un commencement d'inquiétude.

La grande salle maintenant était pleine et de terribles remous menaçaient à chaque instant de faire effondrer la table avec ses vingt-six couverts et ses pyramides de fruits ; l'hôtelier était impuissant à contenir cette invasion et ne savait plus que faire.

Furieux, M^e Bourdonnois sortit par une porte de derrière. La place était noire de monde ; de toutes les rues débouchaient de nouveaux arrivants, au pas de course et poussant tout devant eux.

Il y avait vingt-cinq invités : il en était venu cinq cents !

Comment cela s'était-il fait ? On le devina aisément.

A la lecture de l'avis publié par *l'Impartial de Montgerbault*, chacun de ces cinq cents s'était dit :

—On ne sait pas pour qui j'ai voté : allons-y ! On en sera quitte pour mettre un couvert de plus.

Et tous étaient accourus, se cachant de leurs voisins, n'ayant rien mangé depuis deux jours pour faire honneur au banquet offert par Bourdonnois.

Ce dernier, sur le point d'être écharpé par cette foule hurlante d'affamés qui avaient les dents longues et se voyaient avec désespoir obligés de repartir le ventre vide, s'en fut au plus vite s'enfermer chez lui, pendant que l'aubergiste requerrait la gendarmerie pour faire évacuer *manu militari* l'hôtel du Cheval-Blanc.

J. S.

DU TAC AU TAC

François, en son logis, mit un veau. C'était pour
—Le faisant beugler—se venger d'un malhabile
Voisin, qui sur le cor, le rasait tout le jour ;
Ce François né malin, créa le veau de ville.

BIEN GAGNÉS

L'indigène.—Voyez ce beau soldat, là-bas. Il a gagné ses éperons.
L'étranger.—Comment cela ?
L'indigène.—En jouant au poker. Un individu lui avait parié ses bottes, et les éperons étaient après.

EGOISME

Monsieur Taupin (lisant le journal).—Les médecins ont encore découvert une nouvelle maladie.
Madame Taupin.—Je voudrais bien qu'ils cessent de chercher des nouvelles maladies, au moins le temps de trouver un remède pour mon vieux rhumatisme.

COUP DE LANGUE

Marie.—As-tu vu la dernière photographie de Mlle Lantique ?
Alice.—Non. Est-ce qu'elle paraît bien, ou si elle est naturelle ?

AU KLONDIKE

Premier mineur.—Lafinette semble bien faire marcher les affaires. Sa boutique est très achalandée.
Second mineur.—Oui, il a annoncé qu'à toute personne qui achèterait chez lui pour la valeur de cinq cents piastres il donnerait en prime un biscuit au soda. Et tu comprends qu'on s'empresse de profiter de l'aubaine.

LE CORRECTIF

La fiancée.—Vous ne savez pas combien George est flatteur.
Son amie (mariée).—Je sais, ma chère, mais c'est une faute que le mariage répare généralement.

AU COMPLET

Boisansonif.—Ma femme peut toujours dire quand j'ai bu plus que de raison, et ce qui est bien pis, elle le dit toujours.

L'ARGUMENT PRINCIPAL

Le plus grand argument en faveur du mariage est quand un célibataire devient vieux, pauvre et malade et qu'il n'a personne pour prendre soin de lui.

UN EMPRUNTEUR AIMABLE

—Est-ce que Taupin vous a remboursé les dix piastres que vous lui aviez prêtées l'an dernier ?
—Non, je pense qu'il a oublié cela. Il se montre avec moi aussi cordial qu'auparavant.

DEUX CUEILLETES

Une jolie définition de la politesse par un poète persan :
"La politesse est comme l'eau courante qui rend unies et lisses les plus durs cailloux."
D'un humoriste du jour :
"Les hommes sont comme les animaux : les gros mangent les petits et les petits piquent les gros. Un cousin pique un lion aux naseaux."

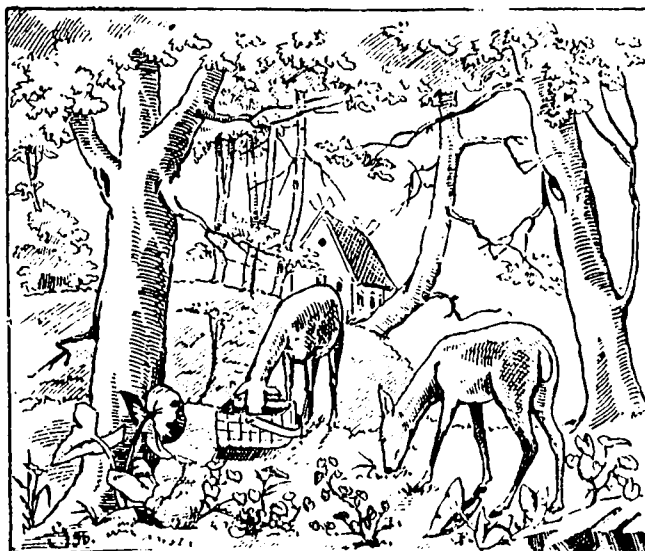
LES INJUSTICES

—Il y a sur la terre bien des choses injustes.
—Pourquoi dis-tu cela ?
—La personne qui laisse un papier tue-mouches sur une chaise n'est jamais celle qui va s'asseoir dessus.

ENTRE AMIS

Clara.—Je suis fiancée, mais je ne le dis pas.
Alice.—Cela ne ferait aucune différence. Personne ne le croirait.

DEVINETTE



—Où est donc la fillette qui était ici il n'y a pas une seconde ?

PLUS PROMETTANT



Mme Isaacstein. — Mon cher vieux, le petit est dans la cour qui joue avec des allumettes...

M. Isaacstein. — Va lui dire de venir jouer dans le magasin...

LA PIERRE DU DERVICHE

Le fils du sultan allait atteindre l'âge de se marier ; mais vainement son père le pressait-il de fixer son choix, le jeune homme restait irrésolu.

Tous les jours, de la fenêtre de son pavillon, il voyait passer les trois filles du grand vizir ; il savait que son père eût été favorable à une alliance avec l'une de ces princesses ; mais il les trouvait si également belles et séduisantes, qu'il ne savait à laquelle donner la préférence.

Dans la gêne de ses hésitations, il alla trouver un vieux derviche, dont les sages conseils lui avaient été bien souvent profitables ; il lui exposa son embarras.

— Eh quoi ! lui dit le derviche, ne sens-tu pas la moindre préférence pour l'une d'elles ?

— Non, mon père ; elles se ressemblent comme les trois perles d'un même collier ; elles sont toutes belles à miracle, faites à ravir ; on les dit également douées d'esprit et de talents...

— Et le caractère ? interrompit le religieux.

— Eh ! mon père, comment voulez-vous connaître le caractère d'une femme avant qu'on l'épouse ? On ne le découvre qu'après le mariage, alors qu'il est trop tard !...

Le derviche hochait la tête d'un air qui ne laissait pas de doutes sur les risques qu'il faut courir en pareil cas ; puis, serrant sa longue barbe dans sa main pâle, il parut réfléchir. Au bout d'un instant, il releva les yeux, et les fixant sur le jeune homme :

— Quelles sont les qualités que tu veux trouver chez ton épouse ? demanda-t-il.

— A peu près toutes, mon père, dit le jeune prince en souriant ; mais je tiendrais particulièrement à ce que la sultane fût bonne, sérieuse, prudente, avisée...

— Assez, assez ! interrompit le vieux en riant ; ne demandons pas l'impossible à une femme ; voilà qui suffit au bonheur d'un mari. Eh bien ! laisse-moi faire, je vais tenter une épreuve ; et si l'une des princesses possède les qualités que tu viens de réclamer, je me charge de le découvrir aujourd'hui même.

— Et comment ? demanda le jeune homme.

— C'est mon secret, dit le derviche, cachant dans sa barbe formidable un sourire, dont la malice se trahit sous sa paupière ridée. Aide-moi seulement à porter au milieu du chemin ce gros pavé ; les princesses passent tous les jours ici, m'as-tu dit ; l'heure est proche, agissons.

Et, se penchant sur une grosse pierre, tous deux la soulevèrent, et la posèrent en travers du chemin.

— Maintenant, cachons-nous derrière ce buisson, ajouta le vieux ; et, en silence, observons.

* * *

C'était, en effet, l'heure où les princesses se rendaient au bain. Elles y allaient séparément, à quelques minutes d'intervalle, et c'était bien sur cette habitude que le derviche avait compté pour le succès de son épreuve.

La première qui parut courait plutôt qu'elle ne marchait, riant ou chantant, allant d'un buisson à l'autre, arrachant une fleur à celui-ci, prenant un papillon à celui-là, effeuillant l'une, rejetant l'autre. Ses allures

vives et gracieuses frappèrent le prince, dont le regard charmé s'abaissa, questionneur, sur le front pensif du derviche.

Celui-ci, ne quittant pas des yeux la jeune princesse, fit une moue expressive. Elle approchait toujours, courant ou sautant, et si bien distraite qu'elle ne vit pas le pavé, trébucha et faillit tomber. Mais, reprenant vite son aplomb, elle se retourna : « Méchante pierre, que fais-tu là ? » dit-elle ; puis elle continua sa course légère et folle.

Au bout de peu de temps, les deux observateurs aperçurent l'élégante silhouette de la seconde princesse. Elle s'avancait, lente et onduleuse, portant droite sa belle tête fière ; elle ne regardait rien autour d'elle ; indifférente à la fleur du buisson, à l'oiseau de l'air, elle semblait n'avoir d'admiration que pour elle-même. Elle était si belle que ses traits frappèrent le prince, dont les yeux émerveillés s'abaissèrent, interrogateurs, sur le front soucieux du derviche.

Celui-ci, sans cesser d'observer la jeune fille, fronça le sourcil.

Elle approchait du pavé. Quand elle l'aperçut, un pli de colère rida son beau front, sa lèvre dédaigneuse se releva et, d'une voix sourdement irritée : « Méchante pierre sur mon chemin, qui t'a mise là ? » dit-elle.

Puis, se détournant un peu, elle reprit sa marche élégante et fière.

A peine avait-elle disparu que la troisième princesse se montra au bout du chemin. Elle marchait sans hâte comme sans lenteur, regardant les objets environnants de ses grands yeux intelligents et doux ; relevant par-ci une fleur trop penchée, ramassant par-là l'insecte tombé dans la poussière, et le reposant sur la branche fleurie.

Elle était si charmante que sa grâce ravit le prince, dont le regard attendri s'abaissa, anxieux, sur le front grave du derviche.

Celui-ci, tout en contemplant la jeune fille, souriait dans sa barbe. Elle approchait du pavé et, l'apercevant : « Pauvre pierre, dit-elle, quel mal tu pourrais faire en restant là ! »

Et de ses belles mains, si fines, si blanches, elle poussa la pierre jusqu'à ce qu'elle eût réussi à la mettre hors du chemin. Puis, souriante et satisfaite, elle reprit sa marche paisible.

Le derviche alors saisit la main du jeune homme et, du doigt, lui désignant la princesse qui s'éloignait :

— « La voilà, mon fils, voilà l'épouse, bonne et prudente, que ta sagesse a souhaitée. La première, capricieuse et légère, serait une mauvaise reine. La seconde, égoïste et orgueilleuse, serait une mauvaise femme. Mais la troisième s'est révélée intelligente et généreuse : elle a évité l'obstacle pour elle, et l'a empêché d'être un danger pour d'autres. Elle sera souveraine par la tête, épouse par le cœur. — J'ai dit. — Sois heureux.

Et l'histoire ajoute que, bien qu'il fût prince, le jeune homme fut parfaitement heureux.

PAUL GALIBER.

L'UN OU L'AUTRE

Boulcar. — Pensez-vous qu'il y a trop de médecins ?

Roulcar. — C'est l'un ou l'autre. Soit qu'il y ait trop de médecins ou qu'il y ait trop peu de malades.

DÉLAISSÉS

Chacun d'eux tient un "bar" mais sort malencontreux, Ces bars, beaux cependant, plus qu'on ne saurait croire, N'ayant pas un client, l'un chez l'autre, ils vont boire... Et ces deux grands débits se consument entre eux.

ACTUALITÉ

— J'ai chassé hier pendant quatre ou cinq heures.

— Comme d'habitude les pertes de l'ennemi sont inconnues, je suppose ?

TRISTE VÉRITÉ

Plus d'un homme a perdu beaucoup d'argent par le trou qu'il y a au-dessus de sa poche.

QUOI DE PLUS PROBANT !



— Et tu m'aimes réellement ?

— Si je t'aime ! Mais pas plus tard qu'hier papa m'a offert un joli épagnou si je voulais t'oublier... Et j'ai refusé.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 17 FÉVRIER 1900 (1)

L'Enfant du Mystère

XXIII

LUNE DE MIEL

(Suite)

Il parlait sur un tel ton d'autorité qu'il n'y avait pas à répliquer. Elle lui fit part de son entretien avec Marcel au sujet d'Augustine Virieu.

—Diable ! fit-il, notre poète voudrait nous colloquer ce grand spectre à cheveux blancs que je croise tous les matins dans la rue en partant pour l'École.

—C'est une très bonne femme, paraît-il.

—Possible ; mais avec une tête comme ça, on doit porter la guigne ! Au fait, ça m'est égal, puisque je ne jouerai plus jamais... parole d'honneur !

Savinia vint s'asseoir sur ses genoux.

—Ne jure pas, lui dit-elle d'une voix câline. Je te rendrai si heureux ici que tu n'auras jamais l'idée de retourner chez l'épouse du roi de pique.

Ils s'embrassèrent longuement. Ils retrouvaient, après la peine, ces élans qui font oublier.

Le voyant calme, consolé, elle lui confia, en rougissant, son secret.

—Oui, dit-elle, je crois que je suis mère. Oh ! j'en serai bien heureuse si... cela ne te contrarie pas trop.

Il avait froncé terriblement les sourcils et sa bouche prenait cette expression de dureté qui donnait froid au cœur de la pauvre Savinia. Il se contint néanmoins pour ne pas laisser voir le fond de sa pensée d'égoïste.

—Adviene que pourra ! fit-il, je suis de taille à suffire à tout. Dans deux mois, j'aurai passé mon examen, et je me mettrai en quête d'une situation.

XXIV

LA MÈRE

Augustine Virieu, on l'a deviné, n'était autre que Césarine Rassaïou.

Elle n'avait demandé sa grâce, après dix-neuf ans de réclusion, que dans l'espoir de se rapprocher de son fils, de vivre auprès de lui, le plus près possible.

Elle le savait robuste, bien portant, instruit, ambitieux, soutenu par la protection cachée de Mme Petitot.

Elle s'était, par amour maternel, dicté le plus dur des devoirs : jamais elle ne se ferait connaître à ce fils chéri ! jamais elle ne lui révélerait l'affreuse vérité !

Elle lui avait fait donner un nom d'emprunt. Sous ce nom, tout lui réussirait ; il ignorerait qu'il était le fils d'un condamné mort sur l'échafaud : il serait heureux.

Mais comment se rapprocher de lui ?

Césarine—on s'en souvient—était allée demander à Mme Petitot l'adresse de son fils et avait refusé de cette excellente femme tout secours en argent.

Elle se trouvait nantie d'une somme de sept cents francs amassée en prison. C'était peu ; mais elle comptait trouver du travail. Elle ne voulait être à charge de personne.

—Si jamais, se disait-elle, j'ai encore recours à Mme Petitot, ce ne sera que pour Jacques.

Pour son fils, elle était prête à tous les sacrifices, à toutes les humiliations.

Le cœur lui battit bien fort lorsqu'elle arriva rue de Chevreuse, devant la maison où habitait le futur ingénieur agronome.

Elle resta près d'un quart d'heure à examiner les fenêtres.

Au premier étage, elle aperçut, entre deux rideaux entr'ouverts,

une figure ravissante de jeune femme. Elle murmura : " La jolie personne ! " et chercha ailleurs.

Elle tressaillit de joie en lisant ces mots sur un écriteau accroché au-dessus de la porte : *Chambre meublée à louer.*

Une simple chambre, c'était ce qu'il lui fallait, à elle, la pauvre solitaire, la réprouvée !

Elle entra dans la loge de la concierge.

—Combien, votre chambre meublée ?

—Trente francs par mois.

C'était cher, très cher pour elle ; mais elle ne discuta pas le prix.

—A quel étage ?

—Au sixième, une vue superbe, de l'air et du soleil à discrétion. Pas de voisin désagréable. La chambre d'à côté est occupée par un jeune homme charmant, un travailleur, qui n'amène jamais chez lui de personnes suspectes, une perle de garçon.

Césarine demanda d'une voix tremblante d'émotion :

—Qu'est-ce qu'il fait, ce jeune homme ?

—Il lit et il écrit toute la journée et souvent le soir.

La Rassaïou tressaillit à la pensée qu'elle aurait peut-être son fils pour voisin.

—Montrez-moi la chambre, dit-elle.

Elle gravit les six étages,

Le réduit, disposé pour un étudiant sans grandes ressources, était sommairement meublé, mais propre.

Césarine l'examina à peine. Elle aurait accepté un taudis, plutôt que de manquer l'occasion de loger dans la même maison que son Jacques.

—C'est très bien, dit-elle, et je m'installe immédiatement. Préparez la quittance. Je vous paierai au mois, mes bagages sont restés en consigne à la gare. J'irai les chercher ce soir. A tout à l'heure.

Restée seule dans sa chambre, elle se mit à la fenêtre et recommença son inspection.

La fenêtre voisine s'ouvrit et une tête pâle de jeune homme y apparut.

—Ce n'est pas lui, pensa Césarine : mon fils est beau et robuste.

Elle était certaine de reconnaître Jacques à première vue.

Après avoir pris quelques instants de repos, elle redescendit l'escalier, lentement, l'oreille au guet.

Elle s'arrêtait à chaque étage et se désolait du silence qui régnait dans la maison.

Sa quittance était prête. Elle paya un mois d'avance et donna cent sous de denier à Dieu.

Cette générosité toucha le cœur de la concierge, qui offrit à sa nouvelle locataire une tasse de café.

Césarine accepta avec empressement.

La concierge l'obligea à s'asseoir.

De là, Césarine plongeait ses regards dans le couloir d'entrée.

Les deux femmes se mirent à causer comme de vieilles connaissances. La graciée avait préparé tous ses mensonges. Elle avait réponse à tout.

Bref, elle se donna comme étant une dame Virieu, veuve d'un restaurateur du Mont-Dore.

Ses confidences épuisées, elle écouta celles de la concierge et les lui fit recommencer dix fois.

Elle s'attardait avec bonheur dans cette loge. Et, malgré toute sa prudence, elle ne put s'empêcher de poser une question :

—La maison a l'air bien tranquille ; vous ne devez avoir que de bons locataires ?

—Excellents. Du reste, c'est exigé par la propriétaire, une dame très bien.

—Alors, vous n'avez pas d'étudiants ?

—Que si. Nous en avons trois, qui sont rangés, mais rangés comme des petits saints. L'un travaille pour être médecin, l'autre pour être huissier, le troisième pour être agriculteur.

—Ah ! fit Césarine en relevant fièrement la tête.

Enfin, on lui parlait de son fils !

—Agriculteur, répéta-t-elle, on apprend donc ce métier-là à Paris ?

—Oui, madame, pas loin d'ici, rue d'Ulm, à l'Institut-Agronomique. A ce moment, un pas ferme et décidé retentit dans l'escalier.

—Le voilà, mon agriculteur, dit la concierge. Vous allez le voir passer. Je reconnais tous mes locataires, rien qu'à leur pas.

Césarine se pencha en avant.

Ses yeux flamboyaient.

Un grand jeune homme, vigoureux et de bonne mine, traversa le couloir, s'arrêta devant la porte de la loge et demanda d'un ton bref :

—Vous n'avez rien pour moi ?

—Non, monsieur Brémond, répondit la concierge :

Jacques disparut aussitôt.

—Voilà ce qu'on peut appeler un beau garçon ! déclara avec conviction la veuve Virieu.

—Vous trouvez, madame ? . . .

—Cela saute aux yeux !

(1) Commencé dans le numéro du 23 décembre 1899.

—Moi, je préfère votre voisin, M. Marcel, un poète, un vrai, à ce qu'il paraît.

—Ce petit jeune homme qui a l'air malade ? . . .

—Vous l'avez donc vu ?

—Oui, à sa fenêtre. Pour être beau, voyez-vous, madame, faut se bien porter d'abord et puis faut de la tenue ! A la bonne heure, votre M. Brémond m'impose. Comme il porte bien la tête !

—Trop bien, madame Virieu. C'est pas que j'ai à me plaindre de lui. Il est assez généreux, mais il est trop fier avec le pauvre monde ! Jamais, non, jamais, il ne lui viendra à l'idée de me demander des nouvelles de ma santé !

—Vous reconnaissez qu'il est généreux, fit observer Césarine d'un air fâché ; c'est pourtant une qualité, ça !

—M. Brémond ne fait que son devoir. C'était pas une *signature*, allez ! madame Virieu, que de lui ouvrir la porte, à des trois et quatre heures du matin, quand il revenait l'on ne sait d'où. J'ai pas volé les pièces de quarante sous qu'il me donnait de temps en temps.

Césarine en apprenait plus qu'elle ne l'aurait voulu.

Ainsi donc, Jacques avait fait un brin la noce ?

Césarine eut un bon sourire de mère indulgente.

—Alors, comme ça, demanda-t-elle timidement, notre beau jeune homme s'est rangé depuis quelque temps ? . . .

—Oui, madame Virieu, depuis qu'il a épousé une jolie fille, jolie comme un amour, et aimable, rangée, travailleuse, une perle, quoi !

La Rassaïou se mordit les lèvres. Elle réprima une exclamation de mécontentement.

Il lui déplaisait que Jacques se mit si jeune en ménage.

Les instincts calculateurs de la paysanne se réveillaient en elle. Et puis il entraînait dans son cœur un peu de jalousie contre cette femme qui possédait l'affection de Jacques.

—Comme ça fit-elle, ce pauvre garçon s'est mis en ménage ?

—Oui et, si vous voulez mon avis, le voilà : jamais M. Brémond n'aurait trouvé une autre femme aussi parfaite que sa Savinia.

—Il l'a prise sans un sou, n'est-ce pas ? et ça lui coûte les yeux de la tête ?

—Vous faites erreur, madame Virieu, cette petite femme-là, c'est l'économie en personne. Elle ne craint pas la besogne, elle cuisine, elle coud, elle n'arrête pas du matin au soir. Je parierais que M. Brémond fait des économies depuis qu'il est en ménage. Les garçons, ça dépense tout au café quand rien ne les attire à la maison. Vous n'êtes pas de mon avis ?

—Oh ! si, madame.

Césarine était décidée à être toujours de l'avis de sa concierge, la seule personne avec qui elle pourrait parler de Jacques.

Au bout de huit jours, les deux bonnes femmes faisaient déjà une paire d'amies.

Chaque matin, Césarine, sa boîte à lait à la main pour se donner une contenance, guettait dans la rue le départ de Jacques.

Il passait devant elle sans voir ces deux grands yeux de flamme qui l'enveloppaient d'un regard plein d'amour.

Elle se retournait et demeurait immobile, en contemplation ; jusqu'à ce qu'il eût disparu.

Elle le trouvait beau, élégant, distingué.

Elle en était fière.

Mais quel supplice pour la pauvre femme que de ne pouvoir le lui dire !

Quand il la frôlait au passage, elle était prise parfois d'un désir fou de l'arrêter. Jamais, jamais elle n'aurait l'occasion de l'embrasser, ce fils chéri

Sa jalousie pour Savinia ne dura que quelques jours.

Avec une pénétration remarquable, elle l'avait jugée à sa valeur. Elle lui était presque reconnaissante de rendre son Jacques heureux, de le tenir éloigné des lieux de perdition.

—Elle est digne de lui, se disait-elle. Il n'aura jamais à rougir de sa femme.

Césarine vivait avec la plus stricte économie : mais ne gagnant rien, elle voyait filer peu à peu son pauvre argent si durement gagné, là-bas, à la maison de réclusion

Il fallait sortir de cette existence contemplative.

Elle s'en ouvrit à la concierge et ne lui cacha par sa situation précaire.

—Vous tourmentez pas, madame Virieu, lui dit son amie, je vous trouverai de l'ouvrage. Vous êtes une femme entendue, on peut vous recommander.

—Merci, madame, dit Césarine. Seulement, je tiens à rester dans le quartier. Je me plais beaucoup ici.

C'est souvent au moment où on a besoin de travailler qu'on ne trouve pas d'ouvrage.

Un grand mois se passa sans rien amener de nouveau.

Ce fut durant l'intervalle que Césarine eut l'occasion de soigner son voisin, le poète Marcel.

Elle le savait lié avec Jacques et, pour ce seul motif, elle lui portait un intérêt presque maternel.

Le brave garçon devina sa gêne, la lui fit avouer et apprit ainsi qu'elle était décidée à entrer en service.

Le lendemain de sa conversation avec Savinia, il alla, de bonne heure, frapper à la porte de la veuve Virieu :

—C'est moi, madame. J'ai à vous parler. S'il est trop tôt, je revierdrai.

Elle lui ouvrit, disant :

—Je suis toujours levée à la pointe du jour, monsieur Marcel. Comment allez-vous ?

—Comme un charme, grâce à votre tisane. Mais il ne s'agit pas de moi : je vous apporte une bonne nouvelle. J'espère vous caser comme femme de ménage chez de braves gens.

—Vraiment, monsieur Marcel ! Est-ce loin d'ici ?

—Dans la maison. Comme ça, vous serez chez vous tout en restant chez les autres.

—Chez qui donc ?

—Au premier étage, chez mon ami Brémond.

C'était trop de bonheur pour la pauvre femme !

Elle manqua défaillir et Marcel dut l'aider à s'asseoir.

—Là . . . ma bonne dame, il ne faut pas vous émouvoir comme ça. D'abord, ça n'est pas encore fait. Vous êtes acceptée d'avance par Savinia ; reste à savoir si Jacques ne fera pas d'opposition.

—Lui ! dit-elle sans réfléchir, pourquoi donc ?

Elle n'admettait pas que son fils pût la repousser !

—Pourquoi ! fit Marcel, il est si difficile à contenter ! Je vous dis cela entre nous, madame Virieu, c'était nécessaire ; car si vous entrez au service de Jacques, il faudra vous plier à son caractère. Pas toujours commode le beau garçon ! Vous vous en apercevrez plus d'une fois.

Césarine répliqua avec une pointe d'aigreur :

—M. Brémond doit être juste. S'il me fait des observations, c'est que je les aurai méritées.

—Savinia voudrait bien pouvoir en dire autant !

—Comment ! ils ne sont déjà plus d'accord ? . . .

—Mon ami, je vous le répète, a un caractère très inégal.

—Du moment qu'il est votre ami, c'est que vous l'estimez.

Marcel commençait à s'étonner de la vivacité avec laquelle elle prenait la défense de Jacques.

Elle s'en aperçut et, pour détourner tout soupçon :

—Vous avez raison de me prévenir, dit-elle, et vous pouvez assuré qu'on trouvera en moi une servante docile, résignée à accepter les défauts de ses maîtres.

—Avec Savinia, ça ira comme sur des roulettes.

—Alors, je suis tranquille ; car enfin M. Brémond a autre chose à faire que de s'occuper des misères du ménage.

C'était plus fort qu'elle : Césarine en revenait toujours à l'éloge de ce fils qu'elle connaissait à peine et qu'elle jugeait avec son cœur de mère.

Marcel commença par s'assurer si son ami était rentré.

Rassuré sur ce point, il alla sonner, vers onze heures, à la porte des amoureux.

—Ah ! te voilà, toi ! lui dit Jacques avec rudesse, je parie que tu viens me parler de ta vieille ? . . .

Il n'était pas encore consolé de la perte de ses dix mille francs et son humeur s'en ressentait.

—Ma voisine, répondit Marcel, n'a plus de quarante-cinq ans.

—Alors, comment a-t-elle pu se décatir à ce point-là ? Elle a dû faire une rude noce, ta vieille, dans son temps !

Marcel était coutumier de ces atroces plaisanteries.

—Tu as tort, mon ami, lui dit Marcel avec douceur, de parler ainsi d'une femme aussi recommandable ! Bref, tu m'obligerais personnellement en la prenant à ton service.

—Mais, s'écria Jacques, je n'ai pas dit que je la refusais. Est-ce que cela me regarde ! c'est l'affaire de Savinia. Qu'est-ce que je demande, moi ? d'être bien servi, d'en avoir pour mon argent

—Oh ! ma voisine acceptera les gages que vous voudrez bien lui donner.

—Le tarif, quoi ! dit Jacques. Ça vaut trente francs par mois et la nourriture. Je ne veux pas que ta vieille puisse dire que je lui dois quelque chose. Nous avons le moyen de *casquer*, nous *casquons*. Envoie-nous-la tout à l'heure, ta vieille.

—Elle s'appelle Augustine Virieu.

—Elle n'a pas le mauvais ceil, au moins ? . . .

Marcel ne répondait jamais à des questions de cette nature.

—Tu jugeras ma protégée à l'œuvre, dit-il. Je suis convaincu que tu en seras satisfait.

—Pourvu qu'elle n'ait pas le mauvais ceil, répéta Jacques avec un mauvais sourire.

Marcel se retira en remerciant Savinia d'un regard où se peignait sa belle âme de poète.

—Il monta de suite prévenir sa voisine.

—Soyez heureuse, Mme Virieu, vous êtes acceptée !

Acceptée . . . par son fils !

Il avait fallu toute l'éloquence, toute l'autorité de Marcel pour gagner la cause !

Césarine demanda timidement :

— Quelles objections a-t-il donc faites, votre ami ?

— Rien de sérieux.

— Il me trouve trop âgée, peut-être ? . . .

— Mais non, il n'a pas même été question de cela. Tout va bien ! Mettez votre bonnet des dimanches, chassez les anciens soucis et montrez votre visage de brave femme.

Césarine comprit enfin : elle déplaisait à son fils !

Marcel partit, elle se regarda dans une glace.

Il y avait longtemps, bien longtemps, qu'elle n'interrogeait plus les miroirs.

Sa beauté, si jalouée autrefois à Genty-les-Loups, s'était desséchée dans l'ombre et le silence réglementaire de la prison.

Les pleurs avaient creusé ses yeux et formé au dessous une boursoffure violette.

Maigre, osseuse, le teint d'un jaune cire, elle n'était plus qu'un fantôme soutenu par l'idée fixe.

Elle trembla devant son image.

— Il ne vaudra pas de moi ! se disait-elle.

Et de nouvelles larmes, montées du fond de son cœur, jaillirent de ses yeux.

Elle les essuya promptement, se coiffa avec soin et mit un bonnet blanc.

Puis elle se regarda de nouveau et se trouva moins effrayante.

Elle essaya de prendre un visage enjoué. Sa bouche se refusait au sourire.

Quelle fatalité ! Elle repassait sa vie tout entière et n'y retrouvait que quelques jours de bonheur, jours lointains de son enfance, puis sa jeunesse au village, chez son grand-père, qui l'avait recueillie, orpheline.

Elle se rappelait tout, jusqu'aux moindres détails. On la trouvait belle et les miroirs d'alors n'étaient pas les moins complimenteurs.

Elle n'avait pas seize ans que déjà les gars tournaient autour. Elle n'avait qu'à faire son choix.

Pourquoi donna-t-elle la préférence à Rassajou ?

Elle croyait l'aimer. L'imagination des jeunes filles est si prompt à s'enflammer ! Il était bien fait de sa personne, robuste, l'œil ensorceleur, la langue dorée.

Pourtant, Césarine avait été averti par des voisines : " Méfiez-vous, lui disait-on, c'est un butor qui cache son jeu. Il est violent, intéressé, cupide, personnel. "

Mais plus on lui en disait de mal, plus elle le défendait.

Enfin, elle prononça le oui fatal à la mairie et à l'église.

Au bout de huit jours, toutes ses illusions s'étaient dissipées, comme un nuage doré qu'un coup de vent emporte.

L'homme était brutal, avare, envieux du bien d'autrui, capable de toutes les hypocrisies et de toutes les violences.

Pour devenir criminel, il ne lui manquait que l'occasion.

L'occasion ! Elle se présenta en la personne d'un touriste anglais qui avait commis l'imprudance de laisser voir son portefeuille garni de billets de banque.

Rassajou l'assassina. Surpris par sa femme, il obligea la malheureuse à l'aider à enterrer le cadavre et il la menaça de mort pour s'assurer son silence.

Ce souvenir terrible étroignait le cœur de Césarine.

Des gouttes de sueur perlaient à son front.

D'autres faits plus anciens lui revinrent aussi à la mémoire et, songant à son fils qui l'attendait :

— Je n'ai rien à me reprocher, murmura-t-elle. Rose est heureuse chez Mme Petitot ; elle ne saurait être mieux ailleurs.

Toujours la même phrase quand elle pensait à l'enfant abandonnée autrefois à Naples et dont, par cette manœuvre habile, elle était parvenue à changer l'état-civil !

Elle s'agenouilla et demanda à Dieu, dans une fervente prière, la faveur de lui concilier les sympathies de son fils.

Puis, rassénérée, fortifiée par ce dernier espoir, elle descendit les cinq étages.

Elle s'arrêta devant la porte de Jacques, chassa de sa physionomie les nuages qui l'assombrissaient et, par un effort inouï, retrouva soudain le calme.

Elle sonna doucement. Ce fut Savinia qui lui ouvrit.

La jeune femme l'accueillit avec un sourire bienveillant. Elle la fit asseoir dans la cuisine et lui épargna la peine de se présenter elle-même.

— M. Marcel, lui dit-elle, m'a parlé de vous en excellents termes. Je sais que vous avez subi des deuils de famille qui vous ont laissée sans ressources. Je vous offre, comme salaire, trente francs par mois et la nourriture. Pour coucher, je n'ai à vous offrir qu'un cabinet noir dans lequel on peut faire tenir tout juste un lit de fer et une petite table. Ces conditions vous vont-elles ?

— Certainement, madame, dit Césarine, et je vous suis profondément reconnaissante.

La gratitude se lisait dans ses grands yeux.

Savinia lui expliqua en quoi consistait la besogne et lui recommanda l'exactitude pour le service des repas.

— Monsieur, dit-elle, n'aime pas qu'on le fasse attendre.

— J'y veillerai, assura Césarine.

Elle tressaillit en reconnaissant le pas de Jacques, qui s'approchait. Il entra dans la cuisine, sous le prétexte d'y prendre une allumette, et il enveloppa la " vieille " d'un regard dur et méfiant.

Césarine sentit son cœur se serrer affreusement.

— Je viens, dit Savinia, de m'entendre avec Mme Virieu, qui accepte nos conditions et fera, je crois, très bien notre affaire.

— Bien, bien, fit Jacques. Cela te regarde. Pourvu que je sois bien servi, peu m'importe le reste !

— Pouvez-vous commencer demain matin ? demanda Savinia à la veuve.

— Pourquoi pas tout de suite ? fit Jacques.

— Je ne demande pas mieux, se hâta de répondre Césarine.

Elle remonta chez elle pour changer de vêtement, prit tout juste le temps de remercier Marcel et vint se mettre aux ordres de Savinia. Le soir même, elle donna congé de sa petite chambre.

A la fin du mois, elle était entièrement installée chez son fils.

— La Providence veille sur moi, se disait-elle. Dieu estime que j'ai assez souffert.

Pauvre femme ! que d'angoisses lui étaient encore réservées !

Pourquoi tant de malheur sur les uns et tant de prospérité aux autres. Impénétrable mystère qui fait gormer le doute dans le cœur le mieux trempé !

Césarine ne tarda pas à reconnaître que Marcel avait plutôt atténué qu'exagéré les défauts de son ami.

Ce fils, qu'elle trouvait si beau, si intelligent, supérieur, n'était en réalité qu'un profond égoïste.

Elle le voyait à l'œuvre et ne pouvait s'empêcher de le juger.

Rien ne lui échappait des tourments que Jacques faisait endurer à Savinia.

Elle avait deviné le secret de la pauvre femme et ses cruelles appréhensions.

Pourtant, Césarine l'adorait quand même, son Jacques. Elle ne se lassait point de l'admirer, et quand, par hasard, il lui adressait un compliment sur son service, elle en avait pour deux jours de satisfaction.

Mais il n'était guère dans la nature du brutal de faire plaisir au pauvre monde.

Il ressentait comme une maligne jouissance à torturer ces deux femmes qui ne vivaient que pour lui.

Il s'emportait contre Césarine à propos de rien, la menaçait sans raison de lui donner ses huit jours.

Parfois, il lui jetait ces mots cruels, dont il ne pouvait soupçonner toute l'horreur :

— Vous devriez bien faire changer votre tête, la mère Virieu !

Quand je vous regarde, vous me donnez froid dans le dos. Vous prenez à propos de bottes vos grands airs de martyre. Si j'étais peintre, je vous ferais poser en *Mater dolorosa*. Tâchez donc, puisque vous tenez à rester ici, de ne pas empoisonner mon existence par vos allures tragiques. Autrement, je finirai par croire que les remords vous minent.

Sans Savinia et surtout sans Marcel, qu'il daignait écouter, le fils Rassajou aurait flanqué sa mère à la porte, au bout de quinze jours.

Il n'était guère plus tendre pour Savinia, dont la beauté subissait une éclipse momentanée.

La jolie caissière de la villa des Orangiers devait méconnaissable. Elle maigrissait, ses traits se tiraient et ses forces allaient en diminuant de jour en jour.

Le physique subissait le contre-coup du moral : Savinia perdait confiance en la parole de son Jacques.

L'avenir lui apparaissait sous les couleurs les plus sombres.

Un moment, elle se crut rassurée. Jacques ayant remporté son brevet d'ingénieur-agronome avec le maximum des points, en conçut une joie qui ralluma en lui quelques éclairs de tendresse pour sa compagne.

Sur le conseil de ses anciens maîtres, il se décidait presque à suivre la voie modeste de l'enseignement.

Mais une passion terrible couvait en ce cœur desséché par l'envie et l'amour des richesses : la passion du jeu !

Il s'en croyait à jamais guéri par sa dernière défaite au cercle des Amateurs-Réunis.

Au fond, il avait la nostalgie du tapis vert.

Ses irritations sans motifs, ses silences prolongés dans de sombres réflexions, ne venaient que de là.

En plein jour, il rêvait de parties gigantesques dont il était le grand vainqueur.

Il taillait des banques imaginaires et voyait s'amonceler devant lui l'or et les billets de banque.

Durant ces hallucinations, il lui arrivait de prononcer tout haut

les formules sacramentelles du baccara, du trente-et-quarante ou de la roulette.

Pour le faire sombrer de nouveau dans ce gouffre, il suffirait d'un instant de faiblesse.

A trois reprises, le soir, comme poussé par une force mystérieuse — la terrible force de l'habitude, — il était venu, tout en se promenant, jusqu'à la porte du cercle.

Arrivé là, il s'arrêtait et une voix intérieure lui criait : "Ne monte pas dans cet enfer ; sinon, tu es perdu !"

Il avait la sagesse d'écouter cette voix et de s'enfuir.

Une quatrième fois, comme il allait encore céder aux conseils de la raison, il aperçut Pelligrani qui suivait le boulevard d'un air soucieux.

Le rastaquouère, en l'apercevant, se mit en devoir de rétrograder ; mais Jacques, grié par le désir de savoir ce qui se passait là-haut, l'appela d'une voix amicale :

— Eh bien, docteur, comment allez-vous, depuis votre aventure de Monte-Carlo ?

Pelligrani le considéra avec méfiance.

Jacques était souriant, la main tendue en signe de réconciliation.

Tous deux s'en furent au café le plus proche. Aussitôt attablé, Jacques mit le docteur à l'aise.

— Je vous en ai voulu un instant, lui dit-il ; mais, toute réflexion faite, j'avais tort : inconsciemment, vous agissiez pour mon bien.

— En effet, déclara d'un ton sentencieux le rastaquouère, les hommes de votre trempe ne devraient jamais s'attarder sur le chemin de la Fortune à jouer des rôles d'amoureux.

Pelligrani, en traître habile, flattait ainsi les idées chères à son interlocuteur.

— Alors, demanda Jacques, vous savez où j'en suis ? . . .

— Je m'en doute seulement : vous avez été heureux, mon cher Brémond, et vous voilà en barrasé de votre bonheur.

La physionomie de Jacques se décomposa subitement.

— Vous ne connaissez pas Savinia ! s'écria-t-il d'une voix où l'on sentait de la colère contenue.

— Au fait, dit le rastaquouère, vous la connaissez mieux que moi. Au revoir, j'ai une visite à faire.

Jacques demeura un instant abasourdi par les remarques du rastaquouère. Mais les joueurs, comme les ivrognes, saisissent toutes les occasions de s'abandonner à leur funeste penchant.

Jacques monta, au cercle, sous le prétexte de s'étourdir.

Il y trouva l'Espagnol en train de tailler la banque.

Le physionomie de cet étranger lui rappela vaguement celle de Piédro Kamez.

Il s'informa auprès du gérant, qui lui répondit :

— Je ne sais s'il est Espagnol ou Brésilien. Cela m'importe peu d'ailleurs. Ce qui m'intéresse en lui, c'est sa bourse inépuisable. Il perdu deux cent mille francs depuis quinze jours, et cela ne paraît pas le gêner le moins du monde. Les gros joueurs sont prévenus ; ils vont tous *rappliquer* ici dans un instant. Ça va chauffer.

Cela chauffa en effet. Jamais la partie ne fut plus forte que ce soir-là au cercle des Amateurs-Réunis.

Par malheur pour Jacques, la déveine du banquier avait pris fin.

A trois heures du matin, l'Espagnol se retirait avec cent mille francs de bénéfice.

Il en coûtait à Jacques huit mille francs, dont six empruntés au caissier du cercle.

En rentrant chez lui, il trouva Savinia levée et en proie à une affreuse inquiétude.

Il avait l'air si farouche et si sombre qu'elle n'osa pas lui demander d'où il venait.

Elle ne devinait que trop l'emploi de sa nuit.

Jacques se jeta tout habillé sur son lit.

Epuisé par les émotions et la fatigue, il s'endormit aussitôt.

Savinia s'étendit sur le canapé ; mais elle ne put fermer les yeux.

Quand Jacques se réveilla, il était midi. Savinia, assistée de la mère Virieu, achevait de mettre le couvert.

Il se leva et procéda rapidement à sa toilette.

Savinia le regardait avec angoisse : il ne lui avait pas adressé la parole.

De son côté, Césarine n'était pas moins inquiète.

Elle avait veillé jusqu'à minuit avec Savinia tout en larmes et compté les heures jusqu'au retour de son fils.

Tout en achevant de mettre le couvert, elle observait les deux jeunes gens et devinait que quelque chose de grave les séparait.

— Vous pouvez servir, lui dit Savinia.

Mais Jacques prit son chapeau et se dirigea, toujours silencieux, vers la porte de sortie.

Savinia se jeta devant lui.

— Tu ne t'en iras pas, s'écria-t-elle, sans me dire ce que tu as contre moi. Je ne t'ai rien fait, je ne te demande seulement pas où tu as passé la nuit, et c'est ainsi que tu me traites !

— Laisse-moi passer ! hurla-t-il en roulant des yeux flamboyants de colère.

Elle tomba à genoux et le saisissant par ses vêtements :

— Jacques, perds-tu la raison ? Que t'est-il arrivé cette nuit ? Confie-le-moi . . . Tu sais bien que je serai la première à te plaindre, si c'est encore comme l'autre fois. Ne retourne pas là-bas. Ici, tu es heureux, tranquille, tu n'as rien à craindre de personne. Je t'aime, mon Jacques.

Il la repoussa brutalement et s'élança au dehors.

Savinia s'était évanouie.

Césarine la releva, l'étendit sur le lit et lui prodigua ses soins.

Elle l'aimait, cette enfant si douce, si bonne, si affectueuse ; elle l'aimait presque autant que son fils.

L'entendant sangloter, la voyant secouée par les spasmes de la douleur :

— Pauvre madame, lui dit-elle, il ne faut pas vous désoler comme ça. M. Jacques réfléchira. Il regrettera de vous avoir fait de la peine. Il vous aime bien tout de même, au fond.

— Lui ! fit-elle d'une voix entrecoupée de sanglots. Ah ! vous ne le connaissez pas, maman Virieu ! . . . Il n'a que l'ambition dans la tête, et quelle ambition ! Il rêve la fortune et je n'en ai pas à lui donner ! . . . Je n'ai plus à compter sur lui ! . . . Je devrais partir, ne pas attendre qu'il me chasse. Car il me chassera ! je n'en ai pas le courage !

Ses pleurs redoublèrent.

Césarine s'assit auprès d'elle. Elle laissa passer l'accès de désespoir.

Elle savait par expérience combien les larmes soulagent et ce qu'on souffre lorsque la source en est tarie.

La voyant plus calme, elle lui prit une main qu'elle porta à ses lèvres.

— Laissez-moi vous câliner, lui dit-elle. Vous avez été bonne pour moi. Je suis seule au monde et je vous aime comme si j'étais votre maman . . . J'aime aussi Jacques . . . M. Jacques . . . Je vous aime bien tous les deux !

Savinia lui adressa un regard où se peignait sa reconnaissance.

— Je ne suis qu'une pauvre femme, continua Césarine, mais je sais compatir aux souffrances des autres, ayant beaucoup souffert moi-même, oh ! oui, beaucoup ! Voulez-vous me promettre de suivre mes conseils ?

— Oui, maman Virieu.

— Appelez-moi maman tout court, quand M. Jacques n'est pas là.

— Et vous, maman, appelez-moi : votre enfant.

Césarine l'embrassa pour cette bonne parole.

Des larmes d'attendrissement perlaient à ses yeux.

Elle n'était plus seule, maintenant ! Une affection nouvelle entraînait en son cœur, l'inondait d'une joie inespérée.

— Eh bien, mon enfant, dit-elle, vous n'avez pas le droit de vous abandonner au désespoir. Songez à l'être que vous portez en votre sein, et qui ressent le contre-coup de vos souffrances. Il dépend de vous qu'il arrive au monde avec toutes ses forces ; vous serez fière, il sera votre consolation ; il vous tiendra lieu de tout. Je le sais par expérience. Moi aussi j'ai été mère, et c'est ce qui m'a soutenu dans les épreuves !

Elle ne pouvait rien dire de plus fortifiant.

Savinia l'attira à elle et, d'une voix empreinte de sincère affection :

— Permettez-moi, à mon tour, de vous embrasser ?

— Je ne demande pas mieux, mon enfant, répondit Césarine.

Ce double baiser scella leur amitié réciproque.

XXV

LE FILS DE RASSAJOU

Jacques resta huit jours sans rentrer à son domicile et sans donner de ses nouvelles.

La folie du jeu s'était emparée de lui.

Il ne calculait plus, comme au temps de sa veine, les chances de gain ou de perte.

Il se livrait, pieds et poings liés, au hasard.

Le hasard fut sans pitié.

Il ne lui accorda quelques instants de répit que pour mieux prolonger son agonie.

Jacques avait emporté tout ce qui lui restait de son avoir personnel. Il le perdit contre le banquier espagnol que Pelligrani, plus heureux que lui continuait à révéler.

— Je sais comment vous vous y prenez, dit un soir le rastaquouère au jeune ingénieur, vous perdez et moi je gagne. Aussi êtes-vous devenu par trop audacieux ! Moi, quand j'ai fait ma pelote, je me *défile*. Je suis devenu sage et j'espère bien le rester.

—Tant mieux pour vous ! grogna Jacques.

Il lui tourna le dos en murmurant :

—Que le diable t'emporte, docteur de malheur !

Il lui en voulait à cette aventure de l'avoir entraîné au jeu.

Il ne pouvait l'apercevoir sans éprouver le désir fou de lui administrer une correction terrible.

Il lui attribuait toutes ses angoisses du passé et de l'heure présente

Avant la révélation sur le dernier acte de Savinia dans la villa de Piéto Ramez, Jacques vivait heureux.

Il retrouvait par instant auprès de sa compagne toutes les ivresses de l'amour. Peut-être eût-il fini par accepter sa situation.

Un peu d'attendrissement entraînait alors dans son cœur lorsqu'il pensait à l'enfant attendu. Il aurait fini par se résigner au mariage, à la vie modeste de père de famille qui ne compte que sur son travail.

Il le croyait, du moins, et cette pensée à laquelle il se complaisait depuis sa nouvelle débâcle achevait de l'aigrir, de le pousser au désordre.

Jacques avait pris chambre à l'hôtel, le plus près possible du tripot où il arrivait l'un des premiers et d'où il ne sortait qu'après la fin de la partie.

En six jours, il perdit jusqu'à son dernier écu !

On lui avait vu risquer de grosses sommes, faire des différences considérables, ce qui lui permit d'emprunter facilement cinq mille francs au caissier du cercle.

Ces prêts se remboursent dans les vingt-quatre heures, avec un gros intérêt.

Jacques ne s'en inquiéta même pas.

Il allait de l'avant sans penser au lendemain.

Il se laissait glisser dans le gouffre.

Cette dernière ressource s'épuisa, en deux heures, comme le reste.

Jacques retourna à la caisse et redemanda cinq mille francs.

—Je vous rendrai le tout demain, à midi, assura-t-il avec l'aplomb d'un escroc de profession.

—Mille regrets, monsieur Brémond, répondit le caissier ; mais je suis à court d'argent.

Jacques insista.

—Il ne comprenait pas, disait-il, qu'on lui fit un tel affront.

—Je ne doute pas de votre solvabilité, monsieur Brémond, prétendit le caissier sur ce ton de politesse obséquieuse qui caractérise l'usurier ; mais à l'impossible nul n'est tenu.

Au même instant, Pelligrani survint à la caisse et y changea contre un des billets de banque trois mille francs qu'il avait gagnés à l'Espagnol.

Malgré sa répugnance, Jacques le prit familièrement sous le bras et lui dit d'un ton enjoué :

—Croiriez-vous, mon cher ami, que le caissier vient de me refuser cinq mille francs, à moi, Jacques Brémond ! vous ne serez pas si dur que lui, j'espère, et puisque vous êtes en fonds, vous allez me prêter un billet de mille jusqu'à demain.

Le rastaquouère lui jeta un coup d'œil narquois, et l'entraînant au bout de la salle :

—J'ai un gros paiement à faire demain matin, lui dit-il. C'est une dette d'honneur, et vous comprenez . . .

Jacques partit d'un éclat de rire nerveux.

Une dette d'honneur !

Ces trois mots-là devaient être bien étonnés de se rencontrer sur les lèvres du docteur.

—Allons ! mon petit Pelligrani, dit Jacques, ne me la faites pas à l'échéance forcée, comme un négociant à la veille de la faillite ! Dites-moi plutôt que vous refusez de m'obliger. Ce sera plus franc et je ne vous en voudrai pas.

—Une dette d'honneur ! répéta Pelligrani en enflant la voix. Cela vous étonne ? Mais, mon cher, je me range depuis que je suis en veine et je comble petit à petit mon passif, histoire de ne plus me trouver sans crédit quand l'heure de la déveine aura sonné pour votre serviteur.

—Histoire de brigand ! rectifia Jacques. Je vous ferai observer, mon cher, que je vous ai obligé autrefois sans avoir l'honneur de vous connaître et que ce serait bien votre tour aujourd'hui de me rendre la pareille.

—Pardon, mon brave ami, répliqua le docteur ; mais, quand vous m'avez prêté cinq cents francs, cela ne vous gênait pas le moins du monde, tandis que . . .

—Allons ! interrompit Jacques, soyez gentil pour un vieux camarade de jeu, sur lequel vous pouvez toujours compter dans les moments difficiles. Un billet de mille ! rien qu'un, jusqu'à demain ?

Il le regardait fixement dans les yeux, comptant sur la puissance de son regard pour le suggestionner.

—Vous avez tort d'insister, dit le rastaquouère. Si je vous prête cinq mille francs, je serai obligé de retourner au jeu dans l'espoir de rattraper cette somme.

—La belle affaire ! vous gagnez ce que vous voulez !

—Oh ! je ne m'y fie plus. Bref, mon cher ami, puisque vous y tenez absolument, je vais vous allonger cinq cents francs . . . qui ne vous serviront d'ailleurs à rien.

—Qu'en savez-vous ?

—Vous êtes dans la déveine noire et vous feriez mieux de vous arrêter sur cette pente fatale. La place d'un ingénieur-agronome n'est pas ici. Vous y gaspillez votre bel argent et votre belle jeunesse. Vous devriez être déjà parti en province, où vous retrouverez le calme au grand air et dans les travaux des champs.

Voilà maintenant que le docteur lui faisait de la morale !

Jacques se mordait les lèvres pour ne pas le remettre à sa place. Il prit d'une main fiévreuse le billet de cinq cents francs que Pelligrani lui tendait à contre-cœur, remercia par une simple poignée de main et retourna précipitamment au jeu.

Une heure après, il se trouvait encore sans le sou !

Désespéré, il alla s'affaler dans un des fauteuils du petit salon réservé aux déçavés.

Ce local, baptisé du nom fort bien trouvé de *Morgue*, était déjà garni de ses locataires habituels, piliers de tripot qu'on voit rôder toute la soirée autour des joueurs en veine pour les taper de cent sous, et qui après avoir perdu le produit de cette mendicité, achèvent la nuit dans un sommeil maladif, jusqu'à ce que les garçons de service les invitent à vider les lieux, à l'heure de la fermeture.

Il y aurait pour un peintre macabre, une toile curieuse à broser avec décor d'enfer peuplé de damnés.

Canapés et fauteuils y sont pris d'assaut par ces malheureux épuisés de fatigue et incapable de lutter une seconde de plus.

Les uns s'y étalent sans vergogne, souillant de leurs bottes crottées les velours des meubles.

D'autres, plus dignes, se tiennent assis correctement, comme des châtelains en état de somnolence.

La plupart se préservent de la lumière du gaz au moyen de journaux empruntés à la salle de lecture.

L'horrible spectacle !

De cet amas de corps enfiévrés se dégage une odeur écœurante mêlée à celle de la fumée de tabac.

Des ronflements sonores forment une basse continue aux soupirs douloureux de ceux que le sommeil fait.

Parfois, un juron énergique éclate sur le tout : révolte d'un joueur qui, hanté par quelque affreux souvenir, accuse Dieu et diable de sa misère.

Parmi cette tourbe, on trouverait des hommes qui, comme Kerlonnat dit *Bombyx*, ont eu de la valeur et que la passion a fait échouer dans l'abîme.

Quelques-uns mêmes conservent assez d'énergie pour retourner, chaque matin, au travail, après avoir pris à peine deux ou trois heures de repos.

Les plus à blâmer et les plus à plaindre sont les pères de famille égarés dans ces enfers par l'espoir d'un gain facile.

Les rêves épouvantables qu'ils font à la *Morgue* du tripot ! . . .

Et ces rêves, trop souvent, se réalisent à leur réveil : comment rentrer au logis, les mains vides, alors que la femme et les enfants, dépourvus de tout, attendent le retour du père ! . . .

Que de scènes déchirantes se sont passées sur le seuil de ces maisons maudites ! On a vu de malheureuses épouses y guetter leur mari pour le supplier de ne pas entrer là, pour les ramener à la maison !

Et qu'elles font bien, ces vaillantes : car le tripot toléré ne redoute rien tant que le scandale, et raye de son association tout membre qui y a prêté.

Pourquoi cette tolérance administrative, alors qu'il existe une loi interdisant les jeux de hasard ?

Ah ! si l'on publiait la liste des suicides, des banqueroutes, des escroqueries, vols et crimes inspirés par le jeu, quel cri de réprobation s'éleverait de la foule des honnêtes gens pour obliger l'autorité à faire respecter cette loi.

Pour tout observateur, les passions viles, comme celles du jeu et de l'ivrognerie, ne sont, la plupart du temps, que des esclaves de l'habitude.

Fermez le tripot, les joueurs en oublieront bientôt le chemin, retrouveront peu à peu la raison, reprendront leur équilibre moral.

L'expérience l'a prouvé, au temps où la Préfecture de police, avisée des scandales qui se produisaient dans les cercles tolérés, en ordonna la fermeture à cause d'infraction aux règlements.

Pourquoi ne pas les supprimer tous, sans exception, ces autres où l'honnête homme dévoyé est exposé à coudoyer les pires coquins ?

Des procès retentissants ont pourtant établi que les grandes escroqueries, les chantages, étaient l'œuvre des personnages de marque qui passaient leurs nuits à tailler des banques de baccara, au cercle, avec l'argent des autres.

Mais revenons à notre triste héros que nous avons laissé dans un fauteuil de la *Morgue*, au cercle des Amateurs-Réunis.

Jacques Brémond mesurait la profondeur du gouffre où il sombrait.

Tout son avoir y avait passé et il devait cinq mille francs au caissier, deux mille francs à l'Espagnol et cinq cents francs à Pelligrani.

Qu'allait-il devenir en attendant l'emploi qu'il n'avait pas encore pris la peine de chercher ?

La douce image de Savinia lui passa devant les yeux ; mais elle n'éveilla en lui aucun regret de sa brutalité et de son odieuse indifférence.

Il ne se demanda même pas ce que devait souffrir la pauvre femme, privée de ses nouvelles, en proie à toutes les angoisses.

Il ne songeait qu'aux vingt-mille francs qu'il avait forcés Savinia à emporter de la villa de Nice.

Cette somme était renfermée dans un petit coffret dont Savinia avait la clef.

Jacques le voyait ce coffret, à sa place habituelle, sous une pile de linge, dans l'armoire à glace.

L'atroce pensée de s'en emparer le dominait tout entier.

—Savinia, se disait-il, ne refuserait certainement pas de me prêter dix mille francs pour payer mes dettes et m'aider à gagner du temps ; mais je ne veux rien lui demander.

Il restait les yeux fixés sur le coffret de Savinia ; parfois, dans cette hallucination, il avançait précipitamment la main pour saisir l'objet convoité.

Des mots incohérents s'échappaient de sa bouche :

—De l'argent !... Il me faut de l'argent !... beaucoup d'argent !...

Un décavé, que ces exclamations avaient réveillé dans le fauteuil voisin, se prit à rire.

Jacques ne l'entendit même pas.

Il glissait sur la pente de la folie, la plus terrible de toutes : folie consciente, qui conduit au crime !

Soudain, quelqu'un le toucha familièrement à l'épaule.

C'était Pelligrani, le visage bouleversé par un nouveau coup de déveine.

—J'en étais sûr, dit le docteur : me voilà décavé. J'ai couru après le billet de cinq cents francs que vous m'avez si inuitiement emprunté ! et j'ai tout perdu.

—C'est pour me conter ces sornettes que vous me dérangez en pareil moment ! s'écria Jacques, furieux.

Les discussions sont interdites à la Morgue du tripot, lieu réservé aux victimes qui ne réclament plus que l'oubli et le repos.

Toute la tribu des décavés protesta par des chut énergiques.

—Ne vous fâchez donc pas, dit Pelligrani à Jacques, je vais trouver un moyen de nous ravitailler. Donnez-vous la peine de me suivre au lavabo. Là, vous rétablirez l'équilibre de votre coiffure, vous vous passerez un peu d'eau sur le visage. Cela fait, je vous dirai comment il faut vous y prendre.

Jacques suivit docilement le rastaquouère.

Il aurait fait la conduite au diable en personne s'il avait pu espérer en tirer de l'argent.

Arrivé au lavabo, il n'entendit pas, pour questionner son homme, d'avoir réparé le désordre de sa toilette.

—Alors, vous avez un moyen de nous tirer de cette atroce déca-
vation ?

—Oui, mon cher.

—Par qui ?...

—Par le banquier espagnol, qui taille depuis trois heures de l'après-midi et qui nous a rincés supérieurement.

—Lui ! mais je ne lui ai jamais adressé la parole !

—C'est un fort galant homme en dehors de la partie. Il se souvient de ceux qui ont perdu de grosses sommes contre lui et il les oblige volontiers. Seulement, ah ! il y a un seulement, il est inflexible sur le chapitre de l'échéance ; ne manquez pas de le rembourser demain. Sans quoi, il vous ferait un affront.

—Je n'oserais jamais, dit Jacques, emprunter de l'argent à un individu que je ne connais pas.

—L'audace vient en osant ! fit le docteur, j'étais comme vous au début de ma débâcle. Il n'y a que le premier emprunt que coûte. J'ai commencé par taper un vieux ramolli de vicomte, qui était la providence, le petit manteau bleu des décavés. A partir de ce début, par un capitaliste, gros ou petit, n'a trouvé grâce devant moi, je les ai tous mis en coupe réglée. Mais je vous en prie, refaites votre raie : on n'a jamais prêtés de l'argent à un citoyen mal peigné.

Jacques obéit sans grande conviction.

—Que dirai-je à cet Espagnol de malheur ? demanda-t-il.

—C'est bien simple. Vous l'attendrez à la salle à manger où il soupe régulièrement tous les nuits avant de partir. Il aime à causer avec la jeunesse. Il s'écoute volontiers parler. Vous lui prêterez une oreille attentive et complaisante ; vous ne manquerez pas d'être toujours de son avis. Surtout gardez-vous de critiquer les courses de taureaux et la beauté des femmes d'Espagne ; autrement, tout serait perdu.

—Et après ?

—Après ? vous lui direz d'un air négligé, au moment de son départ : " Vous serez bien aimable de me prêter cent louis jusqu'à

demain ", et il vous les prêtera sans hésitation, de la meilleure grâce du monde.

—Vous devez vous faire illusion : on ne prête pas cent louis à un jeune homme qu'on ne connaît ni d'Eve ni d'Adam.

—Notre Espagnol connaît votre argent, et cela suffit. Vous aurez vos cent louis, vous rendrez mes cinq cents francs et nous essaierons de nous refaire sur les débris de la partie.

Jacques avait si souvent, dans sa veine, rabrouée les tapseurs, qu'il redoutait de subir, à son tour, le même sort.

Sa fierté se refusait à risquer une telle humiliation.

Mais le docteur se montra si sûr de la réussite, si affirmatif, que Jacques, à peu près convaincu, finit par consentir à jouer la comédie en question.

Il se fit servir à souper dans la salle à manger et attendit, non sans émotion, l'arrivée du banquier.

L'Espagnol ne tarda pas à venir s'asseoir en face de lui et à engager la conversation.

Tout passa comme l'avait prévu Pelligrani : à la fin du souper, Jacques, qui avait eu soin, durant l'entretien, de s'extasier sur les courses de taureaux et la beauté des Andalouses, obtint de l'étranger un prêt de deux mille francs avancés du meilleur cœur.

—Je vous le rendrai demain, affirma Jacques.

—Parfaitement, dit l'Espagnol. Si, par hasard, je ne venais pas, ayez l'obligeance de remettre la somme au caissier.

—C'est entendu.

Jacques échangea avec lui une poignée de main.

Dans cette étreinte, il s'aperçut que son obligé prêtreur avait, comme lui, les doigts de fer.

—Bonne chance ! lui dit ce dernier en lui lançant un coup d'œil étrangement silencieux.

—Merci, signor.

Jacques se sentait mal à l'aise à côté de cet homme. Il le vit partir avec satisfaction.

Et sans prendre le temps de réfléchir, il s'élança vers le salon de jeu.

A peine y était-il entré que Pelligrani s'avancé, souriant, à sa rencontre.

—Vous attendez vos cinq cents francs ? lui dit Jacques.

—J'te crois !

—Les voici . . .

Pelligrani les prit avec joie ; mais, contrairement à ce qu'il avait annoncé, il sortit immédiatement du tripot pour n'avoir pas l'occasion de les perdre.

—Singulière prudence ! se dit Jacques. Cet aventurier ne dit jamais un mot de vérité. Il est à la fois précieux et dangereux. Il vendrait son meilleur ami dans un moment de détresse !

La plupart des gros joueurs, décavés par l'Espagnol, étaient partis. Il ne restait plus à la table qu'une dizaine de forcens dont le plus riche avait à peine deux cents francs à perdre.

Jacques calcula qu'en prenant la banque à cinq louis, il pourrait encore lui gagner sept ou huit cents francs.

Il tailla jusqu'à l'aube avec la déveine noire prédite par Pelligrani.

Si les petits joueurs avaient eu la moindre audace, ils l'auraient mis à sec en demi-heure.

Il n'en fut pas moins décavé et, cette fois, sans rémission.

Au dernier coup, Jacques, qui jusqu'alors n'avait pas prononcé une parole en dehors de l'annonce du point, poussa un formidable juron et déchira une poignée de cartes avec ses dents.

Ce sont là incidents qui ne comptent guère dans la vie d'un tripot.

Personne n'y fit attention. Le croupier ramassa avec sa patte les débris de carton et les jeta au panier avec le reste de la taille.

—Personne ne met plus rien en banque ? dit-il. C'est bien vu, bien entendu ? Messieurs, allons nous coucher.

Les garçons d'antichambre, prévenus, s'empressèrent de ressusciter les cadavres de la Morgue et de faire évacuer les locaux.

Un instant après, Jacques se trouvait, transi de froid, sur le boulevard, par une pluie battante.

Il rentra se coucher à son hôtel, n'ayant pour toute fortune que trois francs cinquante en porte-monnaie.

Il dormit d'un sommeil de plomb jusqu'à deux heures de l'après-midi.

Entièrement refait par ce repos, il alla déjeuner dans un petit restaurant du quartier ; puis, après mûres réflexions, il se rendit au bureau télégraphique de la Bourse et envoya cette dépêche à Savinia : *Suis malade, viens me voir de suite à mon hôtel, rue Vivienne, 36.*

L'adresse qu'il donnait là était aussi fautive que sa maladie.

Le misérable n'avait d'autre but que d'éloigner Savinia de son domicile.

Il ne projetait rien moins que de profiter de l'absence de la pauvre femme pour s'emparer de son coffret.

Une demi-heure après, Jacques se postait dans un fiacre, rue Vivienne, presque en face du numéro 36.

De là, le bandit guetta l'arrivée de Savinia.

Dès qu'il l'apercevait, il se faisait conduire à toute vitesse rue de Chevreuse, où il pourrait accomplir en toute sécurité son exécration larcin.

Deux heures se passèrent sans que la victime parût.

A bout de patience, Jacques se décida à rentrer chez lui à tout hasard. Au besoin, il y jouerait la comédie de la réconciliation.

Comme il n'avait pas de quoi payer son cocher, il dut s'arrêter à un bureau de Mont-de-piété pour y engager sa montre.

A quatre heures, il débarquait rue de Chevreuse.

—N'est-il pas arrivé une dépêche pour Madame ? demanda-t-il à la concierge,

—Non, monsieur Brémond.

—C'est un peu fort.

Il frappait du pied avec violence.

—Madame est là-haut, dit la concierge. Elle se désole et ne fait que pleurer ; la maman Virieu aussi.

Jacques haussa les épaules en apprenant que sa domestique s'intéressait tant à lui.

—Elle est là aussi, la mère Virieu ? demanda-t-il.

—Non, monsieur Brémond, elle est partie à la morgue.

—Pourquoi faire ?

—Dame ! vous devez bien le deviner. Encore si, depuis huit jours, vous aviez écrit un petit mot, deux lignes ! Mais on ne savait pas si vous étiez mort ou vivant. Matin et soir, la mère Virieu allait à la Morgue avec la peur de vous y voir couché sur les dalles. De son côté, M. Marcel a écrit au préfet de police. On vous a fait rechercher jusque dans les hôpitaux.

—Tonnerre de Dieu !! hurla Jacques. De quel droit Marcel se mêle-t-il de mes affaires ! J'ai bien le droit de m'absenter ! Je suis maître de faire ce qu'il me plaît ! je ne dépends de personne !

La concierge baissa le nez, n'osant souffler mot.

Jamais elle n'avait vu son fringant locataire en si piteux état.

Jacques, amaigri, le visage congestionné, les paupières rougies par les veilles, semblait sortir de maladie.

La concierge se demanda s'il n'était pas atteint d'aliénation mentale.

Jacques quitta la loge d'un air furibond.

Il se calma dans l'escalier. Il rassemblait tout son sang-froid.

Il eut soin tout d'abord d'amortir le bruit de ses pas.

Arrivé devant sa porte, il introduisit la clef dans la serrure avec les précautions d'un voleur expérimenté.

Il réussit à entrer dans l'antichambre sans être entendu.

Là, il s'arrêta derrière un double rideau qui masquait la porte donnant sur la chambre à coucher.

Cette porte était ouverte.

Evidemment, Savinia se tenait dans la salle à manger ; sans quoi elle fût déjà accourue.

Jacques prêle l'oreille aux moindres bruits.

Son coup est déjà combiné : si l'armoire à glace est ouverte, rien de plus facile que de s'emparer du coffret et de disparaître ensuite.

Il avance la tête en dehors du rideau. Personne !

Il va jusqu'à l'armoire et essaie de l'ouvrir : fermée ! pas de clef dans la serrure.

Cette clef, Savinia l'a en poche, à son trousseau, avec celle du précieus coffret.

—Tonnerre ! murmure l'infâme. Il va falloir gagner du temps.

C'est le cas de dire : le temps, c'est de l'argent.

Un ignoble sourire détend ses lèvres.

Soudain, des pas résonnent dans la pièce voisine. Jacques n'a que le temps de se rejeter derrière le rideau.

Savinia pénètre dans la chambre à coucher.

Il la voit s'arrêter, toute songeuse, devant une table où se trouvaient divers bibelots, notamment un petit cadre-chevalet contenant une photographie.

Jacques la connaît bien, cette photographie. C'est son portrait qu'il a donné à sa compagne, au temps de leurs amours.

Savinia resta en contemplation devant l'image de l'ingrat ; puis d'une voix mouillée de larmes, elle lui adresse cette supplication ;

—Reviens, ami, reviens auprès de celle qui t'aime et te pardonne !... Je n'aime que toi !... Je n'ai jamais aimé que toi !... Tu m'aimais bien aussi ; mais des méchants m'ont calomniée, et tu m'abandonnes ! Que deviendrai-je sans toi, avec mon enfant !... Mon Dieu ! je songe à la mort qui serait pour moi la délivrance ! Mon Dieu ! arrachez-moi de l'esprit cette mauvaise pensée. Je dois vivre pour mon enfant... avec l'espoir que Jacques me reviendra, qu'il tiendra sa parole... Jacques, mon Jacques, reviens ! Ton absence me tue ! Mon Dieu, veillez sur lui, préservez-le des embûches de nos ennemis !

La voix était si douce, le ton si sincère, que Jacques, ému par tant d'abnégation, oublia, dans un éclair de raison, ses griefs.

Sa fièvre de jeu se dissipa comme par enchantement.

—Me voilà s'écria-t-il, en ouvrant ses bras à la pauvre fille.

Savinia se retourna et, l'apercevant, poussa un grand cri de joie.

Elle chancela un instant ; mais, déjà réconfortée par la présence de l'aimé, elle ne tomba pas.

—Toi ! s'écria-t-elle. Oh ! que je suis heureuse !

Et elle s'élança dans ses bras.

Ils échangèrent un double baiser qui leur fit retrouver l'ivresse des jours heureux.

—Savinia, ma bonne Savinia, dit-il en s'asseyant auprès d'elle sur le canapé, je suis ruiné, ruiné de fond en comble ! Ne me demande pas d'où je viens ; tu ne le dévinas que trop. Il ne me reste plus qu'à me tuer ou à me faire voler !

Elle l'embrassa et le serrant contre elle :

—Si tu veux mourir, mon Jacques, eh bien, mourons ensemble ! Moi, je n'ai pas peur de la mort.

—Mourir, dit-il, c'est capituler, c'est se rendre ; je ne me rendrai jamais !

Il se tordit les mains dans un geste de désespoir.

—Quelle deveine ! si tu savais ! Je dois sept mille francs, payables aujourd'hui ! sept mille francs ! Ah ! je dois, en outre, cinq cents francs à Pelligrani ; mais il attendra. Sept mille francs !

—Tu les paieras, mon Jacques.

—Avec quoi ?

Savinia pâlisait en songeant au don de Piédro Ramez, à ces vingt mille francs qui allaient réveiller dans l'esprit de Jacques le souvenir de la fatale enveloppe.

Elle gardait un silence pénible.

—Avec quoi ? répéta Jacques.

Il le savait bien ; mais déjà son orgueil le poussait à torturer la malheureuse.

—Prends le coffret, dit Savinia, prends tout ! Moi, je n'aurais jamais emporté cet argent si tu ne m'y avais obligée ! Il reste dix-neuf mille francs. Ils sont à toi. Le mieux serait d'acquitter ta dette et de conserver le surplus pour nous aider jusqu'à ce que nous ayons trouvé, tous les deux du travail.

—Du travail ! répéta Jacques d'un air égaré. Ah ! j'ai bien travaillé cette semaine.

—C'est un mauvais rêve, mon Jacques ; oublie-le. Moi aussi, je chercherai un emploi ; car je ne veux pas rester à ta charge. J'ai de l'instruction et encore plus de bonne volonté. Avec cela, on arrive toujours !

Tant de générosité, de tendresse, finissait par toucher le cœur du joueur endurci.

—Bonne Savinia, tu parles d'or. Donne-moi les sept mille francs. L'heure du remboursement a sonné.

Il se leva et parcourut la chambre à grands pas, tandis que Savinia ouvrait l'armoire.

Elle prit le coffret et en vida le contenu sur la table.

La vue de cet argent lui serrait le cœur. C'était pourtant le prix de ses quinze jours de séquestration ; il aurait pu en coûter bien davantage à Piédro Ramez.

Jacques prit sept mille francs en billets de banque.

Il les compta à haute voix.

Puis, soudain, il éclata d'un rire de fou et se mit à danser autour de la table.

Savinia, effrayée, s'était reculée.

—Sommes-nous bêtes ! s'écria-t-il. Qu'est-ce qui me force à rembourser cet argent ! Je n'ai pas signé de billets à ordre. C'est pain bénit que de faire perdre cinq mille francs à un caissier de cercle et de chaparder deux mille francs à un rastaquouère qui se dit Espagnol. Reprends ta galette, ma fille, et attendons les huissiers. Il n'y a rien d'écrit !

Jacques remit les billets de banque dans le coffret qu'il referma d'un coup de poing.

Mais Savinia n'était pas d'un tempérament à approuver cette banqueroute.

—Les dettes de jeu sont sacrées, dit-elle. Ta réputation vaut mieux que sept mille francs, tu en auras tant besoin pour réussir !

Ce dernier argument le toucha au point sensible.

Plus que tout autre, l'ambitieux à soif de bonne renommée, par intérêt, sinon par conviction.

Jacques poussa une sorte de rugissement.

Et, sans prononcer une parole, il reprit les sept mille francs en les comptant de nouveau à haute voix.

A ce moment, on frappa à la porte.

—Je n'y suis pour personne, pas même pour Marcel.

—C'est maman ? fit Savinia qui avait prit l'habitude d'appeler ainsi Césarine.

—Qui ça, maman ? demanda Jacques, stupéfait.

—Maman Virieu.

—La mère Virieu, l'horrible vieille qui m'a fichu la guigne avec sa tête à porter le diable en terre ! Je n'en veux plus ! Tu lui paieras ses huit jours. Qu'elle nous débarrasse le plancher !

—Comme tu voudras.

On frappait de nouveau.

Savinia alla ouvrir et dit tout bas à Césarine :

—Il est revenu ! Ne vous montrez pas. Il est d'une humeur terrible.

Ravenu !

La Rassajou accourait de la Morgue, le cœur serré par l'angoisse. Et on lui défendait de le voir !

—Il ne lui est rien arrivé ? demanda-t-elle.

—Non, bonne maman, je vous raconterai cela tout à l'heure ; je n'ai pas de secrets pour vous.

Savinia retourna vite auprès de Jacques.

—Qu'est-ce que tu disais donc à la vieille ? demanda-t-il d'un air méfiant.

—Rien. Elle est contente de savoir que tu es revenu.

—De quoi se mêle-t-elle !

Il regarda la pendule.

—Cinq heures passées. Je file là-bas, je paie mes dettes et je reviens tout droit ici.

—Va, mon Jacques ! Nous en tirerons, tu verras !

—Oui, dit-il avec un sourire méchant : grâce à l'argent du Brésilien.

Il embrassa néanmoins Savinia et partit avec les meilleures intentions du monde.

Dans l'antichambre, il rencontra Césarine, qui fixait sur lui ses grands yeux vitreux.

—Dites donc, la vieille, fit-il, vous seriez bien aimable de ne pas me regarder comme ça ! Vous avez le mauvais œil, la vieille ! Ah vous m'en fichez, une guigne !

Et il sortit précipitamment sans voir les larmes qui inondaient le visage de sa mère.

Un instant après, Marcel accourait à son tour aux nouvelles.

Il ne fut guère étonné d'apprendre que l'ami Jacques était encore de ce monde et bien portant.

Il ne demanda pas de détails.

Sachant la passion funeste de ce dévoyé, il devinait tout.

—Chère Savinia, dit-il, permettez-moi de vous donner un conseil ?

—Eh bien, c'est de vous chercher le plus tôt possible un emploi qui vous assure l'indépendance.

—Dans ma position, ce n'est pas facile. Personne ne voudra de moi. Plus tard, quand je serai délivrée, oh ! j'accepterai n'importe quel travail pour gagner ma vie et celle de mon enfant. Il faut attendre.

Césarine assistait à cet entretien.

—Quoi qu'il arrive, ma fille dit-elle, moi je vous aiderai. Je ne puis pas grand-chose par moi-même ; mais je connais une personne qui, dans un moment difficile, ne refusera jamais de m'obliger.

Elle ajouta avec un grand air mystérieux :

—Cette personne est riche, très riche ! et elle me doit tout son bonheur !

Marcel la considérait, se demandant pourquoi cette pauvre femme n'avait pas utilisé à son profit un crédit dont elle paraissait si assurée.

—Quant à moi, dit-il, je ne suis guère heureux non plus. Je n'avais, pour toute ressource, que deux petites leçons de français à donner à des bambins. Mes élèves me quittent à la fin du mois pour entrer au collège et je me trouverai sur le pavé. M. Lambert, mon vieux maître, dont Jacques et moi nous parlons si souvent, m'aidera encore ; mais je ne veux pas abuser de sa bonté. Y a-t-il un Dieu pour les poètes ? C'est ce que je ne tarderai pas à savoir. En attendant, je suis heureux de vous voir rassurée, ma bonne Savinia, vous aussi maman Virieu. Espérons en des temps meilleurs !

L'espoir des deux pauvres femmes ne fut pas de longue durée.

Le lendemain matin, après une nouvelle nuit d'angoisse, elles attendaient encore le retour du joueur.

XXVI

LA VENGEANCE DU BOUFFON

En entrant au cercle, le premier soin de Jacques fut de s'assurer à l'antichambre si l'Espagnol était arrivé.

—Non, monsieur, lui fut-il répondu ; mais il ne tardera pas ; c'est son heure.

Jacques poussa un soupir de soulagement.

Cela lui coûtait par trop de se dessaisir de sept mille francs au profit de créanciers fort à l'aise.

La fièvre du jeu s'emparait déjà de lui.

—Si le caissier, pensait-il, pouvait se casser le cou en chemin, comme je brûlerais volontiers un cierge pour le repos de son âme d'usurier !

Mais le premier individu avec qui il se trouva face à face au salon de jeu fut ce fidèle employé

—Bonsoir, monsieur Brémond, lui dit le caissier. Vous n'avez pas été heureux hier !

—En effet, surtout auprès de vous.

—Comment ! Mais j'ai eu l'avantage de vous prêter cinq mille francs. C'est une faveur que je ne fais pas à tout le monde.

—Vous n'avez pas besoin de me rappeler cette dette ! s'écria Jacques, que le visage en pierre de l'usurier exaspérait.

Il tira cinq billets de mille de son portefeuille et, les jetant sur un fauteuil :

—Ramasse, chiffonnier ! Tu n'auras pas un sou d'intérêt, et ce, pour m'avoir refusé salement, cette nuit, un second prêt.

Le caissier s'empressa de ramasser le papier bleu et de le mettre en sûreté, dans son portefeuille, après avoir contrôlé la valeur.

Cette opération terminée sous les yeux de Jacques :

—Monsieur Brémond, déclara-t-il froidement, si j'ai refusé de vous prêter davantage, c'est dans votre propre intérêt. Mon expérience me disait qu'à votre âge on n'a pas le moyen de perdre de grosses sommes au jeu. J'ai eu le nez creux.

—Vraiment ! . . .

—Très creux, continua l'usurier. J'ai fait prendre sur vous des renseignements : vous n'êtes pas seulement par majeur, monsieur Brémond, et s'il vous avait pris fantaisie de ne pas me payer, je n'aurais eu aucun recours contre vous. Ne comptez plus sur moi, en aucun cas ! Je vous salue, monsieur Brémond

L'homme d'argent s'inclina très bas ; mais il fit un bond de côté, par crainte du coup de pied qu'il jugeait imminent.

Jacques s'était contenu à grand-peine.

Il oublia bientôt cet incident en suivant le mouvement de la partie, qui battait son plein.

Entendait-il une porte s'ouvrir, ses regards s'y tournaient immédiatement, avec l'inquiétude de voir entrer l'Espagnol.

Cependant, par un reste de conscience, il hésitait à risquer une parcelle de l'argent dû à ce mystérieux personnage.

La tentation fut plus forte que la volonté.

—Un louis au billet, annonça-t-il en étalant sur le tapis un de ses deux billets de mille.

Il perdit le coup.

—Quitte ou double.

Il prit encore, et comme le banquier levait la banque, le billet fut changé en jetons.

Ainsi donc, pour son début, Jacques avait écorné de soixante francs les cent louis qu'il devait à l'Espagnol.

A ce moment, Pelligrani vint lui serrer la main.

—Bonjour, cher ! Toujours la guigne ! c'est comme moi !

Jacques crut qu'il prenait un détour pour lui réclamer ses cinq cents francs. Il fit la sourde oreille.

—Bonjour, docteur.

Et tout bas :

—Croyez-vous que l'Espagnol viendra ce soir ? . . .

—Certainement, quand cela ne serait que pour s'assurer si vous lui avez remboursé ses cent louis.

—Pas possible ! il est si chien que cela ?

—Absolument, mon cher ami. Ne manquez pas à votre parole ; sinon, il vous en cuirait.

—Il ne me mangera toujours pas l'hidalgo !

Pelligrani paraissait sincèrement inquiet au sujet de ce remboursement.

—Avez-vous la somme ? demanda-t-il.

—Cela ne vous regarde pas !

—Eh bien si, plus que vous ne sauriez le croire.

Jacques recula de trois pas, et examina le docteur.

—Et quoi cela vous regarde-t-il ?

—Ne vous fâchez pas ! Est-ce de ma faute si je vous porte de l'intérêt.

—De l'intérêt ? vous ! à moi ?

—Et je vais vous en donner la preuve. Combien vous manquez-t-il pour compléter les deux mille francs ?

—Encore une fois ! . . .

—Il vous manque soixante francs, que vous venez de perdre à l'instant. En voilà cent. Vous me les rendez avec le reste, un de ces jours, quand vous serez en veine. Fiez de suite à l'hôtel de Nice, rue de Grammont, vous y trouverez votre homme, vous le rembourserez, et vous vous éviterez un cruel affront.

—Pourquoi ne l'attendrai-je pas ici ? dit Jacques, en acceptant le billet de cent francs que le docteur lui offrait.

—Parce que vous joueriez et que vous vous feriez décevoir. Vous savez le nom de votre créancier : Don Aquilar. Je vous passe ses petits noms. Il en a huit. Surtout ne lui dites pas que c'est moi qui vous a donné son adresse.

Jacques ne redoutait rien tant que les affronts publics.

L'intervention si inattendue de Pelligrani le fit réfléchir.

Il jugea qu'il était prudent de se libérer de cette dette avant de tenter de nouveau la fortune.

Il remercia de nouveau le docteur et se rendit sans plus d'hésitation à l'hôtel de Nice.

—Don Aquilar ? demanda-t-il à un garçon de service qui sortait du bureau.

—Il vient de partir à l'instant, répondit cet homme.

—Vous en êtes sûr ?

—Oui, monsieur. Je lui ai remis son courrier comme il montait en fiacre.

Jacques sortit et demeura un instant immobile, dans la rue.

—Si ce diable d'homme, pensait-il, pouvait être foudroyé par l'apoplexie avant d'arriver au cercle !

La pensée lui vint de rentrer tout bonnement chez lui et de garder les deux mille francs.

—C'est pourtant vrai, murmura-t-il, qu'on ne peut rien me réclamer, que je ne suis pas solvable ! Cent louis de plus ou de moins dans la poche de l'Hidalgo, la belle histoire !

La force de l'habitude le ramena tout doucement à la porte du cercle.

Qui sait ! son créancier n'y viendrait peut-être pas, ce soir-là.

Et puis, il est toujours cruel de penser qu'un homme à qui on doit deux mille francs prêtés au tripot peut crier partout qu'il a eu affaire à un escroc !

Jacques monta lentement l'escalier du cercle.

—Don Aquilar est là, lui annonça le garçon d'antichambre. Il m'a même demandé si Monsieur était venu.

—Ah ! que lui avez-vous répondu ?

—Que vous veniez de sortir.

Jacques traversa, tout flegme, le petit salon de lecture, puis le petit local destiné au caissier. Il faisait ainsi un grand détour dans l'espoir d'entrer au salon de jeu sans être aperçu de l'Espagnol qui, selon toute probabilité, devait être déjà en banque.

Le caissier se trouvait à son poste, le dos appuyé au coffre-fort.

Il interpella ainsi Jacques au passage :

—Don Aquilar vient de me demander si vous m'aviez remis deux mille francs que vous lui devez.

Jacques pâlit ; mais il ne prononça pas une parole.

Le salon de baccara était encombré d'une foule de clubmen attirés par la réputation de l'Hidalgo.

Jacques put se glisser derrière les joueurs debout qui entouraient la table.

Le banquier tsillait avec une rapidité vertigineuse, payant lui-même un des tableaux pendant que le croupier soldait l'autre tableau.

Il était en sérieuse déveine, à la grande stupéfaction des pontes.

Jacques voulut en profiter.

Avant un décafé qu'il connaissait de vue :

—Ayez l'obligeance de ponter ce louis pour moi, lui dit-il, en lui remettant un jeton de vingt francs.

—Volontiers, monsieur, répondit le pauvre diable, qui flairait la pièce de cent sous en cas de réussite.

Il prit le jeton et le déposa vivement sur le tapis.

Jacques s'était écarté.

—Baccara ! fit le banquier en annonçant son point. Décidément, ce n'est pas mon jour.

Par un mouvement instinctif, Jacques se pencha entre deux joueurs debout pour relever son louis que le banquier venait de doubler.

Aussitôt, Don Aquila se leva, et sur le ton d'une indignation violente :

—C'est par trop fort, s'écria-t-il. Il y a ici un chevalier d'industrie qui me doit de l'argent et qui se permet de jouer contre moi avant de m'avoir remboursé.

Ce disant, il regardait fixement Jacques Brémont.

Un silence complet se fit dans la salle.

—Est-ce à moi que ce discours s'adresse ? demanda Jacques au comble de la fureur.

—A vous-même, monsieur ! Je vous ai prêté cent louis cette nuit. Vous deviez les remettre à la caisse si je ne me trouvais pas là. Vous vous êtes bien gardé de le faire et je vous surprend au moment même où vous pontez contre moi.

D'une main tremblante, Jacques étala deux mille francs sur le tapis.

—Les voilà, vos cent louis ! cria-t-il.

Un coup de palette du croupier les amena devant la banque.

—Ce n'est pas malheureux ! fit Don Aquilar à haute et intelligible voix.

—Vous dites ? demanda Jacques en s'approchant de lui, malgré les joueurs, qu'il avait écarté avec violence.

—Je dis que ce n'est pas malheureux ! répéta Don Aquilar.

La main de Jacques s'abattit sur le visage de l'Espagnol.

Ce dernier riposta par un formidable coup de poing.

On sépara à grand-peine les combattants.

Fatalement, l'administration du Cercle des Amateurs-Réunis ne pouvait que donner tous les torts à Jacques Brémont, petit joueur décafé et qui, dans la balance tripotière, ne pesait rien en regard d'un capitaliste tel que Don Aquilar.

Le commissaire des jeux n'attendit pas le jugement du comité pour déclarer que l'agression du jeune homme était inqualifiable.

Le gérant rectifia cette manière de voir par une entilade de phrases indignées.

Quant au caissier, il s'écria :

—Jamais, de mémoire de ponte, on n'a vu pareille abomination dans un club qui se respecte.

Jacques fut invité, séance tenante, et avant toute décision rendue sur son cas, à débarrasser de sa présence l'honorable société.

Reculant peu à peu devant une majorité hostile, Jacques se recula jusqu'au fond de la Morgue.

—J'ai été insulté gravement ! s'écria-t-il. J'étais dans mon droit et vous ne me ferez sortir que par la force.

On n'eut pas besoin de recourir à cette extrémité.

Ce fut Don Aquilar lui-même qui intervint en faveur du proscrit.

—Laissez cet homme, dit-il. Il recevra ce soir, ici, mes témoins, lesquels s'entendront avec les siens pour le règlement de l'affaire sur le seul terrain où elle doit être portée.

Du moment que le capitaliste avait prononcé, toute cette tourbe rugissante lâcha l'agresseur et se retira.

Jacques se trouva seul à la Morgue, avec un vieux sourd qui ronflait déjà sur le canapé et que tout ce tumulte n'avait pu réveiller dans son premier sommeil.

Il écumaient de rage impuissante.

Il ne savait à quelle résolution s'arrêter.

Un duel ! quelle histoire pour celui qui n'a jamais tenu une épée et connaît à peine le maniement du pistolet !

Cependant, aucun sentiment de peur n'entraînait dans l'esprit de Jacques.

Donc, il lui fallait trouver des témoins qui recevrait ceux de Don Aquilar.

A qui s'adresser ? Jacques pensa à Marcel ; mais il lui répugnait de mettre ce vieux camarade au courant de ses histoires de tripot.

Il se creusait la cervelle à ce sujet lorsque Pelligrani accourut auprès de lui, avec de grands airs mystérieux.

Apercevant le docteur, Jacques s'écria :

—Voilà mon premier témoin !

—Non pas, s'écria Pelligrani, je viens au contraire pour vous avertir secrètement du grand danger que vous courez. Don Aquilar est une des plus fines lames du Brésil. . . .

—Ah ! ah ! du Brésil ! fit Jacques. J'en étais sûr. C'est encore un des compères de Piédro Ramez !

—Je n'ai pas dit cela. J'ai dit que Don Aquilar maniait l'épée dans la perfection. J'ajouterai qu'il est de première force au pistolet. . . .

—Et que, conséquemment, si je me bats avec lui, soit à l'épée, soit au pistolet, je suis un homme mort.

—Inévitablement.

—Eh bien, je me battraï tout de même.

—C'est de la folie !

—Que voulez-vous que je fasse ? s'écria Jacques.

—Des excuses !

—A ce Brésilien ? jamais ! Il m'a traité publiquement de chelier d'industrie, alors que j'étais venu ici pour lui rembourser ses deux mille francs. C'est lui qui m'en doit, des excuses !

—Possible, mais il ne vous en fera jamais.

Jacques empoigna aux bras le rastaquouère et, le secouant avec violence :

—Ah ça, maître Tartufe, quel rôle jouez-vous dans cette affaire ? C'est vous qui m'avez poussé à emprunter de l'argent au Brésilien. Je suis tombé, comme un sot, dans votre piège, et vous venez me conseiller de m'en tirer par une reculade infâme ! Comprends pas ! Expliquez-vous, tonnerre de Dieu !

—Lâchez-moi d'abord. . . .

Jacques lui rendit sa liberté et tout aussitôt le docteur en profita pour s'éclipser avec une rapidité qui faisait honneur à ses jambes de viveur.

Au même instant, entra à la Morgue un jeune homme de tenue soignée, avec qui Jacques avait eu l'occasion d'échanger quelques propos banaux à la table d'hôte du cercle.

—Monsieur Brémont, dit l'arrivant, je suis indigné des procédés dont cet étranger a usé à votre égard. Vous êtes ingénieur-agronome, n'est-ce pas ?

—Oui, monsieur.

—Et moi, ingénieur-civil. Vous savez mon nom : Arthur Valori. Il lui exhiba sa carte sur laquelle était mentionnée la qualité d'ingénieur-civil.

—Eh bien, monsieur Valori, demanda Jacques, êtes-vous disposé à me servir de témoin ?

—Parfaitement. Avez-vous un second témoin ?

—Pas ici, mais je puis l'amener ce soir.

—Inutile de vous déranger : mon ami, le comte Lamberti, de Palerme, vous rendra ce service. Il faut bien se soutenir, entre honnêtes gens.

Jacques ne se serait jamais douté qu'il avait au cercle des amis aussi profondément dévoués.

Il remercia chaleureusement l'ingénieur Valori.

—Etes-vous décidé à vous battre ? demanda ce dernier.

—Complètement, à moins que Don Aquilar ne me fasse des excuses.

—Et quant au choix des armes ?

—Comme je suis l'agresseur, il appartient à mon adversaire. Tâchez que ce soit au pistolet, car je n'ai jamais tenu une épée et il paraît que cet individu est une fine lame.

—Soyez tranquille, vos intérêts sont en bonnes mains. Revenez ce soir, vers minuit. Tout sera réglé.

Jacques sortit du cercle la tête haute.

Il dîna au restaurant et, pour tuer le temps, loua un fauteuil d'orchestre à l'Opéra.

On jouait les *Huguenots* ; Jacques ne goûta guère les inspirations sublimes du grand maître de la musique dramatique.

Il n'écoutait pas. Il pensait à ce premier duel qui se présentait dans des circonstances si bizarres.

L'intervention de Pelligrani, la nationalité de Don Aquilar, le motif de la querelle, tout lui semblant suspect.

Fermant les yeux pour mieux s'isoler du spectacle, il revit soudain le masque grimaçant d'Antonio, et la terrible menace du bouffon de Piétro Ramez domina l'orchestre et les chœurs : "*Ton sang !... J'aurai ton sang !*"

Mais bientôt il dut reconnaître, en réfléchissant, que ses soupçons ne reposaient sur aucune base sérieuse.

Le duel était d'ailleurs inévitable, Jacques tenant, avant tout, à sa réputation.

A minuit, il montait au cercle et conférait avec ses témoins.

Tout était déjà convenu.

Don Aquilar n'avait rien voulu retirer de ses injures et choisissait le pistolet, on se battait au bois de Meudon, à trente pas, au commandant, avec des armes tirées au sort. Rendez-vous était pris à cinq heures du matin, porte de Versailles.

Jacques alla prendre un peu de repos à son hôtel, où ses témoins, assistés d'un chirurgien, devaient venir le chercher.

Malgré la fatigue, il ne put dormir un seul instant.

Les plus sombres appréhensions hantaient son esprit et lui faisaient battre précipitamment le cœur.

Son courage faiblissait de minute en minute.

A l'aube, il constata qu'il avait une fièvre intense.

—Suis-je donc lâche ? se demanda-t-il avec angoisse.

Mais plus il sentait grandir sa peur, plus il se raidissait contre ce sentiment instinctif.

Ses témoins le trouvèrent debout et calme en apparence ; mais il était très pâle et il ne prononça que les paroles indispensables.

Ils partirent en landau.

Le chirurgien était un docteur grec du nom de Polipoulo, habitué également du cercle des Amateurs Réunis.

Durant le trajet, Jacques examina ces trois hommes.

Ils avaient les mines jaunes et terrouses des veilleurs de nuit. Aucune noblesse dans leurs traits. Tout exprimait en eux l'abrutissement de jeu.

Jacques regrettait d'avoir confié le soin de son honneur et de sa sûreté à ce trio d'étrangers tarés.

Il se fit expliquer d'où provenaient les pistolets et ne remarqua rien de suspect dans les réponses.

A six heures, les adversaires étaient en présence sur la lisière du bois.

Le sort avait favorisé Jacques pour le choix des armes.

Il y avait donc à espérer que tout se terminerait par l'échange de deux balles sans résultat.

Les adversaires se mirent en position et l'un des témoins, le comte Lamberti, de Palerme, se changea du commandement.

A ce moment, l'attention de Jacques fut accaparée par une silhouette qu'il aperçut au loin, en face de lui.

Quelqu'un, tout là-bas, hors de la portée des balles, se tenait caché derrière un arbre.

Jacques tressaillit jusqu'au plus profond de son âme.

Ses cheveux se hérissaient, la sueur froide lui coula du front.

Il avait reconnu, en ce personnage embusqué dans le bois, le bouffon de Piétro Ramez ! "*C'est mon sang qu'il veut,*" pensa-t-il.

Le comte Lamberti, de Palerme, prononça la formule sacramentelle :

—Une... deux... trois !

Une double détonation se fait entendre.

Jacques chancela. Il tombe entre les bras de ses témoins accourus.

La balle lui a fracassé l'épaule.

Don Aquilar salue et se retire avec ses témoins.

Jacques est étendu sur le gazon. Le docteur Polipoulo pratique un premier pansement, mais avoue qu'il manque des instruments nécessaires pour l'extraction du projectile.

En réalité, il ne savait pas son métier, à moins qu'il ne l'eût oublié au tapis vert du claquedent.

On étendit Jacques évanoui au fond du landeau et on reprit lentement le chemin de la capitale. Selon sa volonté, il fut ramené rue de Chevreuse.

XXVII

DEUX ANGES GARDIENS

Savinia et la mère Virieu avaient passé la nuit blanche à se lamenter.

La Rassajon, instruite des folies de son fils, perdait tout espoir.

Elle en arrivait à regretter d'avoir demandé sa grâce. Au moins, en prison, jouissait-elle d'une certaine tranquillité ; ses geôliers l'avaient prise en pitié, la traitaient avec douceur ; sa vie s'écoulait, paisible.

Quelle fatale idée elle avait eu de vouloir sa liberté pour se rapprocher de ce fils sur lequel, pendant dix-neuf ans, toutes ses pensées s'étaient concentrées !

Pourtant, elle l'aimait encore de toute son âme ; mais elle ne sentait impuissante à l'arrêter sur la pente où l'entraînait sa funeste passion.

—Il serait si heureux, s'il voulait ! pensait-elle. Il a tout pour lui : la force, la santé, l'intelligence, un titre envié ; il ne saurait avoir de compagne plus parfaite que Savinia ; et tous ces biens ne lui suffisent pas ! Il court après la fortune et, pour l'atteindre, il compte sur le jeu !

Ces réflexions, comme Césarine aurait voulu pouvoir les exprimer tout haut !

Parfois, elle était sur le point de se confier à cette jeune femme en qui elle sentait une amie dévouée jusqu'à l'oubli de tout préjugé ; mais le terrible secret ne pouvait sortir de ses lèvres.

Elle aimait trop Savinia pour risquer de perdre son estime ; comment avouer la condamnation ! comment se justifier, sans preuves ! Comment, après en avoir tant dit, ne point parler de Rose !

Valait mieux se taire.

A huit heures du matin, Savinia, désespérée, pleurait dans le sein de Césarine, lorsque le petit garçon de la concierge, ayant trouvé la clef sur la porte, entra sans sonner.

—Madame, dit l'enfant, maman vous prie de descendre tout de suite.

Les deux femmes, pressentant un malheur, accoururent à cet appel.

La concierge les arrêta dans le couloir.

—Du courage ! lui dit-elle.

Elles comprirent qu'il s'agissait de Jacques.

Césarine poussa un grand cri de détresse, le cri de la mère à qui on vient d'annoncer la mort de son enfant.

Le docteur Polipoulo, chargé d'avertir la famille, sortit de la loge, retira son chapeau, s'inclina en homme du monde devant ces malheureuses et leur dit enfin :

—J'ai le regret de vous annoncer, mesdames, que M. Brémont s'est battu en duel, ce matin, et qu'il a été blessé.

—Mon Dieu ! firent-elles.

—Blessé seulement, se hâta d'ajouter le docteur... Une balle dans l'épaule. Je vais chercher un confrère pour m'assister. En attendant, les témoins transporteront M. Brémont à son domicile. Du calme, surtout !

Il salua de nouveau et invita la concierge à ouvrir à deux battants la porte d'entrée.

Les témoins, prévenus par lui, descendirent Jacques du landau, en prenant mille précautions pour ne pas le secouer.

L'un le tenait par les pieds, l'autre par le milieu du corps tout en soutenant la tête.

Ils le montèrent avec peine et le déposèrent sur son lit.

Jacques était affreusement pâle.

De larges taches de sang souillaient sa chemise.

La première personne qu'il aperçut fut Césarine, qui joignait les mains et retenait ses sanglots.

—Arrière ! cria-t-il. Oh ! l'horrible vieille !... la guigne !... la guigne noire !

Il délirait.

Césarine se retira à la cuisine.

Jamais pareille torture ne broya le cœur d'une mère !

Savinia s'était penchée sur le blessé.

—Tu souffres beaucoup ? lui demanda-t-elle.

—Parbleu ! fit-il d'un ton brusque. Le Brésilien ne m'a pas raté.. *Ton sang ; j'aurai ton sang !* Il l'a eu le monstre, l'exécrable avorton !

Savinia, épouvantée, n'osait le questionner.

Elle entrevoyait, dans ce drame, la main du bouffon de Piétro Ramez.

Le docteur Polipoulo ne tarda pas à revenir avec un médecin sérieux.

Les témoins s'étaient retirés sans que Jacques leur eût adressé un mot de remerciement.

De graves soupçons sur leur rôle en cette affaire hantaient l'esprit du blessé. Tout lui devenait sujet d'inquiétude.

Il supporta courageusement l'extraction de la balle.

—Voulez-vous en avez pour quinze jours de lit et autant de convalescence, assura le chirurgien.

Le docteur Polipoulo ratifia ces conclusions par une inclination de tête.

—Resterai-je estropié ? demanda Jacques.

—La science s'y opposera par tous les moyens en son pouvoir.

—Voilà qui est bien répondu, dit le docteur Polipoulo, à qui son confrère adressa un regard de reproche.

Jacques n'était rien moins que rassuré.

Il fit promettre au chirurgien de revenir le soir même.

—C'était d'ailleurs mon intention, ajouta ce dernier. Gardez l'immobilité absolue. J'espère bien vous appliquer l'appareil demain ou après-demain.

Le chirurgien recommanda à Savinia de fermer les rideaux et de laisser le malade reposer.

Il se retira avec Polipoulo.

Un instant après, celui-ci revenait frapper doucement à la porte. Ce fut Césarine qui lui ouvrit.

—Je voudrais parler à madame, dit tout bas ce sigulier praticien.

Savinia survint très étonnée.

—Si madame, dit le grec avec un aplomb remarquable, voulait bien me payer mes honoraires, elle me rendrait service.

—Combien ? fit-elle sèchement.

—Cinq louis.

Elle paya et rouvrant elle-même la porte de sortie :

—Nous sommes quittes, monsieur, et nous n'aurons plus besoin de vos services.

Le docteur Polipoulo salua et partit enchanté d'avoir tiré de cette sanglante aventure le moyen de faire sa partie au cercle.

Jacques avait, avant tout, besoin de sommeil.

Il dormit sans se réveiller jusqu'à la tombée du jour.

Assise auprès de lui, Savinia observait, à la lueur d'une veilleuse, tous les jeux de physionomie du joueur en proie au cauchemar.

Elle l'entendit murmurer à plusieurs reprises la menace d'Antonio et jeter ces mots qui la plongeaient dans la désespérance : *L'enveloppe !... Piétro Ramez !... Il l'attend toujours.*

Mais qui donc avait révélé à Jacques l'existence de cette enveloppe, restée sans doute entre les mains du Brésilien ? Savinia tremblait à la pensée de l'interrogatoire qu'il ne manque pas de lui faire subir sur ce point délicat.

Que répondrait-elle ?...

Mentir ? ce n'était point dans son caractère !

Mais si elle avouait, c'était sa perte, sa perte irrémédiable ! Jacques ne lui pardonnerait pas.

Pourtant, elle lui pardonnait tout, à lui ! Elle l'avait aimé sincèrement, elle s'était fiée à sa parole, elle liait sa destinée à la sienne ; elle le soutiendrait, même dans l'adversité, tant qu'il ne la chasserait point.

Savinia, à bout de forces, s'endormit dans un fauteuil.

A ce moment, Césarine entra sans faire le moindre bruit.

Elle resta longtemps les yeux fixés sur ce fils chéri qui l'avait repoussée.

Elle ne lui en voulait pas. Elle l'excusait au fond de son cœur maternel.

—S'il savait qui je suis, pensait-elle, comme il regretterait ses paroles. Si mon visage lui fait peur, c'est qu'il porte les traces des souffrances endurées en pensant à lui !... Et je ne pourrai jamais, jamais ! le lui dire.

Elle s'approcha du lit, retenant sa respiration, effrayée de son audace.

Et voyant Jacques plongé dans le sommeil, elle ne put résister au désir violent de l'embrasser pour la première fois.

Sa bouche effleura ce front blême et brûlant.

Mais la Rassajou dut se réfugier aussitôt derrière le rideau du lit.

Au contact de ce baiser furtif, Jacques avait rouvert les yeux une seconde, et ces cris, échappés à son cauchemar, atteignirent la mère en plein cœur.

—La bête !... l'horrible bête !

Savinia se réveilla, aperçut Césarine et lui fit signe de se retirer.

La malheureuse obéit.

Comme elle s'effondrait sur une chaise, à la cuisine, Savinia était déjà auprès d'elle.

—Je vous ai fait de la peine, lui dit la jeune femme. Pardonnez-moi maman ! Je voudrais tant qu'il vous aime comme vous l'aimez !... Mais il n'aime personne !... Vous ne tarderez pas à le reconnaître !... Nous ne sommes pas au bout de nos peines.

Dans la soirée, Marcel vint aux nouvelles, comme le chirurgien achevait de panser son malade.

—Ça va aussi bien que possible, assura le praticien.

Jacques réitéra sa question du matin :

—Resterai-je estropié ?

—J'espère bien que non.

Dans la bouche d'un médecin, le mot : "j'espère" est loin de donner de l'espoir.

Le docteur n'était pas plutôt parti que Jacques invitait Savinia à le laisser seul avec son ami. Elle se retira, le cœur gros de chagrin.

—Approche-toi, dit-il à Marcel, là... tout près... Elle nous écoute, c'est certain.

—Qui ?

—Savinia, parbleu !

—Oh ! fit le poète, comment peux-tu croire cela de cette excellente fille, qui t'aime tant, qui est le dévouement personnifié !

—Tu ne la connais pas ! répliqua Marcel à voix basse

Le poète pensa qu'il était le jouet de la fièvre. Il se contenta de protester par un geste de dénégation.

—Je suis entouré d'ennemis acharnés à ma perte, dit Jacques en roulant des yeux de fou. Il y a un complot contre moi. On veut mon sang, tout mon sang ! L'âme de ce complot est le bouffon du Brésilien dont je t'ai déjà parlé.

—Tu me conteras cela demain. Calme-toi. Pais-je t'être utile à quelque chose ?

—Oui ! Ordonne de ma part, à la concierge, de répondre à tous ceux qui viendront prendre de mes nouvelles que j'ai été transporté à l'hospice Dubois.

—Sois tranquille, je n'y manquerai pas.

—Il ne faut pas qu'on sache que je suis ici. Sans quoi, ils viendraient m'assassiner !

—Dans tous les cas, fit observer Marcel, tu es bien gardé ! Savinia et la mère Virieu ne laisseront entrer personne.

—Savinia ! répéta Jacques : elle est cause de tout !

—Tu me fais beaucoup de peine, mon cher ami, je ne voudrais pourtant pas discuter avec toi, ce soir, et...

—Alors, demanda Jacques, tu es sûr que la mère Virieu m'est sincèrement dévouée ?

—Bonne femme ! Tu n'auras jamais de servante pareille.

—Bon à savoir. Amène-la ici tout de suite : j'ai des recommandations particulières à lui faire.

—Mais que pensera Savinia ?

—Je m'en fiche un peu. Va chercher la vieille.

Marcel se résigna à exécuter cette étrange commission.

Il eut soin d'avertir Savinia en deux mots.

—Ne vous tourmentez pas, ajouta-t-il ; c'est la fièvre qui le fait agir ainsi.

Mais Savinia pensait :

—Non, ce n'est pas seulement la fièvre ; c'est l'orgueil et la rancune !

Césarine, qui s'attendait à une nouvelle bousculade, fut bien étonnée de voir Jacques lui tendre la main en souriant.

—Merci, ma bonne femme, dit le blessé, pour l'intérêt que vous me portez. Je vous récompenserai plus tard. En attendant je vous charge tout spécialement de veiller à ce que personne, en dehors du chirurgien et de Marcel, ne pénètre ici.

—Comptez sur moi, monsieur Jacques, dit Césarine, heureuse, malgré tout, d'avoir obtenu, pour la première fois, quelques bonnes paroles de son fils.

—C'est tout ce que j'avais à vous recommander, dit Jacques. Encore une fois, merci.

Comme l'avait annoncé le médecin, la robuste constitution du blessé triompha de cette épreuve.

Au bout de quinze jours, Jacques entra en convalescence.

Jamais malade ne fut entouré de soins plus attentifs, plus prévoyants.

Savinia et la mère Virieu l'avaient veillé, jour et nuit, se relayant à tour de rôle.

Le délire de la persécution qui, au début, éprouvait Jacques, s'était dissipé rapidement, sans presque laisser de trace dans son esprit.

Il se demandait même s'il n'avait pas été le jouet d'une hallucination quand il s'était trouvé face à face, à Meudon, avec Don Aquilar.

Il doutait avoir réellement aperçu la silhouette d'Antonio, sur la lisière du bois.

—J'étais fou, se disait-il : cette affaire est indépendante de mes aventures de Nice. J'avais ce hideux bouffon dans le cerveau ; ce n'était qu'un fantôme de mon imagination.

Néanmoins, le souvenir de Piétro Ramez ne le quittait plus. Il n'en parlait pas à Savinia.

Il devenait méfiant, sombre, secretif, surtout à l'égard de la pauvre femme.

L'ingrat ne pouvait s'empêcher de reconnaître le dévouement de sa compagne ; il aurait dû lui en témoigner sa gratitude, tout au moins par une de ces bonnes paroles qui portent au cœur.

C'était à peine s'il la remerciait.

Savinia sentait entre elle et lui une barrière de glace.

A ce silence calculé, elle eût préféré une explication définitive.

Elle pouvait la provoquer d'un mot, cette explication ; elle n'en eut pas le courage.

Elle laissait couler le temps, avec l'appréhension d'une catastrophe qui dénouerait cette fausse situation.

D'autre part, Jacques se montrait plein de confiance envers la mère Virieu.

Se trouvait-il seul avec elle, il lui posait de singulières questions :

—Etes-vous bien sûre, la mère, qu'on n'a vu personne rôder devant la maison pour savoir si je suis chez moi ?... Le facteur n'aurait-il pas apporté des lettres que Savinia a lues et supprimées ?... Etes-vous certaine que Savinia ne s'est jamais absentée ?... N'aurait-elle pas reçu quelque visite dont elle ne m'a pas parlé ?...

Césarine le rassurait de son mieux sur tous ces points.

Mais il la regardait avec méfiance et l'obligeait à répéter jusqu'à trois fois ses réponses.

—Tout cela, disait-il, c'est entre nous, la mère ! Si je savais que vous me trahissiez, j'aurais bientôt fait de vous flanquer à la porte.

Il se complaisait à l'effrayer, dans le seul but de s'assurer si, réellement, elle tenait à lui.

Un jour qu'il l'avait fait pleurer, il lui demanda sur le ton d'une vive curiosité :

—Pourquoi restez-vous à mon service ? Une femme, courageuse comme vous l'êtes, n'est jamais embarrassée pour trouver du travail. Quel sentiment vous attache à moi, qui suis si peu commode ?

Ce disant, il la fixait.

La malheureuse fut sur le point de s'écrier : " Je t'aime parce que je suis ta mère ! "

Elle se contenta à grand-peine.

—Dame ! balbutia-t-elle, vous avez été si bon pour moi, monsieur Jacques, au moment où je me trouvais sans ressources, seule dans ce grand Paris où je ne connais personne.

—En quoi ai-je été si bon ? J'avais besoin d'une domestique, Marcel m'a parlé de vous, Savinia vous a acceptée ; c'était son affaire, et non la mienne.

Avait-il quelque soupçon ?

Elle s'en assura habilement.

—Puisqu'il faut tout vous dire, monsieur Jacques, eh bien, je me suis attachée à vous parce que j'ai perdu un fils qui aurait votre âge et qui serait comme vous un grand et beau jeune homme. Il promettait beaucoup, mon garçon ! La fièvre typhoïde me l'a enlevé en trois jours.

—Quel âge avait-il ?

—Douze ans. Comprenez-vous maintenant.

Jacques se mit à rire devant cette pauvre femme qui ne pouvait retenir ses larmes.

—A la bonne heure ! s'écria-t-il, voilà une raison, une raison de mère.

Elle vit qu'il n'avait aucun soupçon et se félicita d'avoir gardé son affreux secret.

—Ah ! si ma mère, ajouta-t-il, m'avait aimé comme vous aimez votre garçon ! Ma mère !... ce devait être quelque grande dame sans cœur et sans entrailles, tout entière à ses plaisirs, mais soucieuse de sa considération...

—Oh ! fit-elle en détournant la tête.

Toutes ces conversations, Césarine les rapportait fidèlement à Savinia. Elle croyait bien faire en ne lui cachant rien de l'état d'esprit du malade.

D'autre part, elle ne manquait jamais l'occasion de faire à Jacques l'éloge de sa compagne.

—C'est une perle ! lui dit-elle un jour.

—Une perle de Nice ! répliqua-t-il. Il n'en manque pas sur la côte d'azur.

Césarine se garda bien de répéter cette réponse à Savinia. Elle en avait deviné le sens injurieux.

Toute autre qu'elle eût pu se laisser impressionner par de telles insinuations.

Malgré tout l'amour qu'elle portait à Jacques, elle ne s'illusionnait pas sur son caractère.

—Le malheureux, se disait-elle, méconnaît sa petite femme qui l'aime tant et qui j'en suis certaine, ne lui a jamais donné de sujets de mécontentement. S'il l'abandonne, il le regrettera plus tard.

Au bout de six semaines, Jacques fut guéri ; mais il ne recouvra pas l'usage complet du bras droit, qu'il ne pouvait plus lever au-dessus de sa tête.

Déclaré impropre au service militaire, il en conçut un violent chagrin, non par patriotisme, mais parce que cette infirmité, bien que peu apparente, diminuait ses forces de " luttreur pour la vie ".

Son premier soin fut de s'assurer si son duel était resté secret.

Il consulta les journaux ; pas un n'en avait parlé.

Jacques supposa que l'administration du cercle avait tout mis en œuvre pour éviter le scandale.

Il ne lui restait plus maintenant qu'à chercher un emploi.

Ses anciens professeurs, à qui il rendit visite, promirent de s'en occuper et lui prodiguèrent les plus vifs encouragements.

En rentrant, il l'annonça à Savinia.

—Ah ! fit-elle radieuse, j'étais bien sûre que tu ne resterais pas longtemps en peine. Moi aussi, quand je serai délivrée et rétablie, je me chercherai une occupation.

—Pourquoi faire ? dit-il. Tu n'as qu'à t'adresser à ton Brésilien, il t'enverra tout l'argent que tu voudras.

Elle joignit les mains et s'écria :

—Jacques, c'est mal, c'est bien mal de me torturer ainsi ; je ne l'ai pas mérité !

Il se renferma dans un silence farouche.

Ces accès de méchanceté ne se renouvelaient pas tous les jours et Savinia se reprenait parfois à espérer.

Le premier emploi qu'on proposa à l'ingénieur Brémond fut une place de chef de culture dans le Valois.

Il eut à ce sujet une terrible révolte d'ambitieux déçu dans ses espérances.

—Devine un peu, demanda-t-il à Savinia, le chiffre des appointements qu'on m'offre ?... Non, c'est incroyable ! quel toupet de propriétaire !... On me propose deux mille francs par an... C'est bien la peine d'avoir usé tant de culottes sur les bancs des écoles pour en arriver là !... Quelle exploitation de l'intelligence et du savoir ! Si ça continue, je deviendrai anarchiste.

Savinia baissait la tête, n'osant lui dire ce qu'elle pensait.

—Tu me donnes tort, n'est-ce pas ?... ajouta-t-il. Tu me trouves ridicule et prétentieux d'hésiter à louer mes capacités à un *ped-zouille* pour cent louis par an ?

—Mais non, répondit-elle. Rien ne presse. Attends encore quelque temps, tu trouveras une position plus avantageuse.

—Attendre ! fit-il. J'en ai assez de manger sur l'argent de ton Brésilien !

—Encore, Jacques !... Pourquoi me rappeler ce mauvais souvenir !...

—Ah ! tu en conviens ; c'est là que le bât te blesse.

Il s'enferma dans son cabinet de travail.

Un instant après, Césarine lui remit une lettre que le facteur venait d'apporter.

Jacques déchira l'enveloppe et pâlit à la vue de ces mots : *Cercle des Amateurs Réunis*, inscrits en tête du billet.

Il courut à la signature ; c'était celle du caissier.

Cet industriel s'exprimait ainsi :

" Monsieur Brémond.

" J'ai l'honneur de vous rappeler que j'ai eu l'avantage de vous prêter deux cents francs la dernière fois que vous êtes venu au cercle.

" Je n'ai pas voulu vous rappeler cette petite dette avant que vous ne soyez guéri.

" Je vous avertis par la présente que j'ai faite traite sur vous pour la fin du mois.

" Agréez, monsieur Brémond, mes salutations respectueuses."

Cette petite dette, Jacques l'avait complètement oubliée.

Elle lui rappelait des instants cruels ; mais aussi elle le ramenait dans ce milieu grisant où le temps s'écoule avec la rapidité du rêve.

Il brûla le billet et se laissa aller sur la pente fatale des combinaisons imaginaires.

Il entendait l'appel des croupiers ; il pervait le cliquetis de l'or et des jetons relevés par la palette ; Don Aquilar se mettait en banque et lui, Jacques, pontait contre avec une chance persistante.

Le malheureux entassait en esprit des gains fabuleux.

Ses mains s'agitaient dans le vide.

Il s'écria dans un moment de délire :

—Voilà qui veut qu'une place de deux mille francs par an dans un trou de campagne, à tribuner du matin au soir pour le compte d'un exploitateur !

A six heures, comme poussé par une force irrésistible, il sortit sans dire où il allait.

(A suivre.)

PARIONS GAÏEMENT

MARCIETTA

PIANO D'ORCHESTRE

MARCEL COLIN

MARCHE

INTRODUCTION

PIANO

This system contains the first six staves of the score. It begins with a piano introduction marked 'pp' and 'N'. The first two staves show a melodic line with a 'Coda' section. The next two staves continue the melodic development with various ornaments and dynamics. The final two staves show a more rhythmic section, likely the beginning of the march, with a 'Coda' marking at the end.

2

This system contains the next six staves of the score. It continues the piano introduction with various dynamics including 'p', 'pp', and 'ff'. The 'Crescendo' section is clearly marked. The final two staves of this system show the beginning of the march section, marked 'MARCH' and 'PIANO', with a 'Coda' marking at the end.

3

LA PEAU HUMAINE

Si chez l'homme la peau humaine ne paraît être qu'un étui protecteur étroitement cousu à son corps, chez la plupart des animaux elle constitue, avec toutes ses annexes, un admirable appareil d'attaque ou de défense. Le bec de l'aigle, les dents du lion, les griffes du tigre, les poignards du sanglier, les cornes du taureau, tout comme les écailles des poissons, les plumes des oiseaux et la laine frisée du mouton, ne sont, en réalité, que des modifications locales de ce maillot de cuir. On chercherait vainement des armes aussi redoutables ou d'aussi précieuses étoffes parmi les excroissances de notre pauvre peau humaine. Nos poils, quoique plantés presque partout, constituent un duvet invisible qui s'use constamment par son extrémité et croît sans cesse par sa base. Dans le cas seul des cheveux et de la barbe, la croissance marche plus vite que l'usure, et ce n'est que fort rarement et dans de véritables exceptions monstrueuses que ce duvet grossit sur toutes les parties du corps, comme ces individus velus exhibés, il y a quelques années, à Paris, sous le nom d'*hommes-chiens*. Nos ongles aussi ne peuvent guère nous défendre davantage. Il est vrai qu'ils sont à même de devenir très longs, lorsqu'on évite de les rogner; mais, en cet état, ils sont tout au plus capables de servir d'ornement luxueux et incommode aux oisifs de certains pays. Enfin ce n'est qu'à la suite d'un état maladif — heureusement très rare — que notre épiderme s'épaissit, engène solidement l'une sur l'autre plusieurs cellules et forme de véritables cornes qui atteignent parfois des dimensions extraordinaires et repoussent sans cesse, bien qu'on les coupe.

L'homme, moins bien partagé à cet égard que le hibou, le sanglier ou la panthère, a dû se vêtir pour suppléer à sa nudité, et s'armer d'abord de silex, puis de pierre polie, de fer et de bronze pour compenser la faiblesse de ses moyens d'attaque. Depuis son apparition sur la terre, il n'a cessé de mettre son intelligence à contribution pour se défendre. Si son cerveau s'est perfectionné, c'est grâce à la vulnérabilité de ses téguments. La faiblesse de sa peau a développé les qualités les plus vigoureuses de son esprit.

Mais à côté de cela, la peau a des rôles multiples. Piquée de plusieurs milliers de glandes, qui graissent les poils et secrètent la sueur, et parsemée d'innombrables pores qui semblent autant de bouches haletantes et capricieuses, la peau excrète à la fois de l'urée, comme le rein; des matières grasses, comme le foie; de l'acide carbonique, comme le poumon. On peut donc dire que c'est une sorte de rein de foie et de poumon superficiels qui collaborent, avec les viscères du for intérieur, à ce chassé croisé d'échanges nutritifs et respiratoires qui est l'essence même de la vie.

En outre, elle sert de régulateur ou de soupape à la chaleur qui anime notre corps. Dès que celui-ci se trouve en présence d'un air surchauffé, des perles de sueur, en s'évaporant à la surface de son épiderme, transforment la peau en un vaste réfrigérant. Grâce à ce mécanisme, Berger, Banks et autres ont pu séjourner impunément pendant sept minutes dans l'air à la température de 110 degrés. Les moissonneurs de Pensylvanie poursuivent leur ingrate besogne, sous le soleil ardent de leur climat torride, en versant des flots de sueur par l'absorption quotidienne de plusieurs litres d'eau alcoolisée. On ne saurait donc avoir assez de soins pour un tissu dont l'importance est telle que si ses fonctions venaient à être entravées par l'application d'un vernis quelconque, le corps se refroidirait bien vite et ne tarderait pas à périr.

Les liens, qu'on a pu entrevoir tout à l'heure entre la texture de notre peau et nos fonctions cérébrales, se montrent encore plus intimes lorsqu'on considère l'origine de la peau, son impressionnabilité, sa sensibilité; lorsqu'on pense que, chez les animaux inférieurs, elle remplace, par la perception de la lumière et des sons, les yeux et les oreilles; lorsqu'on apprend en suivant le développement de l'embryon, que les organes des sons ne sont que des portions affinées et spécialisées de l'épiderme, des modifications du toucher. Il paraît donc, en admettant que nos connaissances, nos pensées, notre mentalité et nos sentiments ne soient que des sensations transformées, que nos affinités et nos répulsions, nos haines et nos amours, procèdent beaucoup plus de notre peau que de notre cerveau et de notre cœur.

Sans aller toutefois, jusqu'à soutenir que nous suons la tendresse et la crime autrement que par métaphore, et que nos rivalités et nos querelles peuvent se ramener en définitive, à une question de peau, il est cependant difficile de se représenter l'art, la grâce, la bonté, toute les fleurs de l'esprit et la délicatesse du cœur derrière une cuirasse de parchemin.

Un épiderme impeccable n'est pas toujours l'apanage d'un esprit sain et cultivé; cependant, le plus souvent, les perversions de la peau sont accompagnées par des troubles de la moralité et de l'intelligence.

Au premier rang des traits distinctifs du type criminel, Lombroso fait figurer l'absence ou la défaillance de la sensibilité tactile. Et, très souvent, chez les névrosés, les épileptiques et les candidats

à la folie, on constate, dans certains endroits du tégument, soit une anesthésie, soit une irritabilité démesurée. Les névrologues, pour révéler les aberrations sensoriales des hystériques, sondent, à l'aide d'une épingle, les replis de leur peau.

Il ne faudrait cependant pas croire que tous les hystériques accusent une impassibilité cutanée. Cette règle présente de nombreuses exceptions et parfois cette maladie se manifeste par des exacerbations de sensibilité bizarres. Telle est le cas de cette malade, dont parle M. Gilles de la Tourette, qui ne pouvait tolérer le contact de l'or.

Au frottement d'un bracelet ou d'un louis sa peau s'irritait et présentait sur quelques endroits la cuisson et la rougeur de la brûlure.

Tel est encore le cas de ces autres névropathes appelés dermatographes, dont la peau est si impressionnable que, lorsqu'on trace sur elle, à l'aide de l'ongle, d'une allumette ou d'une pointe mousse, des caractères quelconques, ou détermine des raies blanches qui, bientôt, se transforment en boursofflures, tout en atteignant la grosseur et simulant l'aspect d'une plume d'oie posée sur la peau et encadrée d'une auréole rosâtre.

C'est ainsi que le docteur Châtelain, en traçant, à l'aide de son crayon, sur le dos de son malade, les initiales (E C) de son nom et la date (oct. 91) de l'opération, a vu bientôt apparaître sur tous les points touchés, des saillies marquant exactement le tracé de la pointe. Lettres et chiffres se dessinèrent avec la précision d'un tatouage indélébile, en boursofflures inattendus qui persistèrent pendant plusieurs heures, puis disparurent complètement. Le sujet ne s'est rendu compte de ce qui se passait sur son dos que par un sentiment de chaleur légère.

Dujardin-Beaumetz s'occupa de ce mode de gravure sur viande vivante et présenta à la Société médicale des Hôpitaux la fameuse femme-cliché. Mesnet constata ce même curieux phénomène dermatographique sur un cheval appartenant au 22^e régiment d'artillerie en garnison à Versailles. Le Dr Gallot rapporte le cas d'un farceur qui avait trouvé moyen de se faire héberger à perpétuité par la charité publique en brochant sur sa peau, à l'aide d'une fourchette, une éruption de scarlatine.

Mais tous ces *autographistes* étaient des névropathes. La dermatographie, tout comme le daltonisme, les dépravations de l'odorat et du goût correspondent fatalement à un trouble intime du système nerveux. Ce n'est donc pas exagéré de répéter qu'un esprit véritablement sain est enchâssé par l'écrin d'une peau sans reproche.

RENSEIGNEMENT PRÉCIEUX

—Je suis sans ouvrage. Tu ne connaîtrais pas une belle place à Montréal?

—Il y a la place... Jacques-Cartier qui n'est pas mal.

LA QUESTION DU JOUR

Le gaffeur. —Rappelez-vous, belle dame, que c'est de 1801 seulement que date votre entrée dans le 19^e siècle.

TROP DE BONHEUR

M. X —Mes félicitation. Un garçon ou une fille?

M. XX. (*tristement*). —Les deux.

EN TRAMWAY

Mlle Hautegomme (au conducteur). —Pourquoi n'avez-vous pas fait arrêter le "char" quand je vous ai fait signe la première fois?

Le conducteur. —Je pensais que vous n'envoyiez des buisiers.

DÉLAISSÉ

Bonne dame. —Vous n'avez pas d'amis?

Le tramway. —Non, madame, rien que des parents.

ATTRACTION SUPÉRIEURE

—Viens-tu au théâtre ce soir?

—Non, ce sera plus intéressant chez nous... Papa va poser le tuyau.

A L'ÉCOLE

—Paul, qu'entend-on par quantité inconnue?

—Une tonne de charbon, par exemple.

LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si émouvant qui porte ce titre va si rapidement, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts acheté à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.

MONUMENTS FUNERAIRES

EN MARBRE ET GRANIT

Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières — Tous Genres

J. BRUNET

COTE - DES - NEIGES MONTREAL

Moulins à Laver et Tordeurs de J. A. Godin

éclipsent tous les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfaction absolue. Différents modèles à prix modiques. Tous les derniers perfectionnements

J. A. GODIN, Fabricant
 898 Rue St-Laurent, - - - - - Montréal
 TEL. BELL EAST 1114

Téléphone des Marchands 182

N. LÉVEILLÉ

Marchand-Tailleur

138 1/2 Rue Saint-Laurent
MONTREAL

Toujours en main un stock de quatre à cinq mille piastres.
Une visite de votre part est sollicitée.

Habillement fait à 24 HEURES d'avis
COUPE GARANTIE

Librairie Française

JULES PONY, 1632 Rue Ste-Catherine
Propriétaire.

Toutes les publications et journaux français.

Les suppléments illustrés du Petit Journal et du Petit Parisien, et l'Illustré National à \$1.50 par an, franco, chacun. Une nouveauté: La Revue pour Tous Illustrée. Agent direct pour le Monde Moderne: 30 cts le numéro.

Commandes remplies à 3 semaines d'avis.

L'homme blanc — En dépit de toute la lumière qu'on a apporté, dans votre vie, vous brûlez encore les missionnaires?
Le sauvage (confus et triste). — Je dois confesser que la civilisation n'a pas apporté une amélioration bien sensible dans notre cuisine.

Il faut suivre la fortune dans ses caprices et la corriger quand on peut.

Un négociant fait goûter à un consommateur un nouveau cru dont il est propriétaire:
 — Eh! qu'en dites-vous?
 — Il est un peu jeune, répond le client, en faisant la grimace.
 — Précisément, dit le négociant, c'est un vin qui a de l'avenir.

Nouvelle édition du . . .

JEU DE POKER

— PRIX, 10 CENTIMS —

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez:
 "Le Samedi",
 516 rue Craig, MONTREAL

LA VRAIE QUESTION



Le Ruste (montrant sa bague). — Je vous assure que c'est une bijou de prix.
 — De pris! je n'en doute pas... mais à qui?

AUX DAMES

Nos Patrons "Standard" sont les plus simples et suivant la mode du jour.

Machines à Coudre

De première classe, garanties pour 15 ans, \$25.
Machines à coudre à Louer
 Fourniture de Machines à Coudre de toute sorte. Les plus bas prix de Montréal.

CHARLES D'AMOUR
 1686 rue Notre-Dame
 Près de l'Eglise Notre-Dame

On discute dans un salon la fastidieuse question de savoir si le vingtième siècle doit commencer en 1900 ou en 1901.

Crétinot, qui est présent, prend parti pour cette dernière date avec quelque véhémence, ce dont s'étonne un contradicteur.

Et Crétinot de donner cette explication:
 — Je suis né en 1850... Vous pensez bien que je préfère n'avoir un demi-siècle qu'un an plus tard!

112 RUE VITRÉ
 Coin St-Laurent

MONTREAL

LA CHAMPAGNE CIGAR

PETIT DUC. LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
 "Curling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.

Le bonheur ne se donne pas, il s'échange.

PLUS DE MAUX DE DENTS!

PAR L'EMPLOI DES
DENTIFRICES

Élixir, Poudre et Pâte

DES BÉNÉDICTINS

de l'Abbaye de Souillac

Dom MAGUELONNE, Prieur

Inventé en l'an 1373 par le Prieur P. BOURSAUD

VENTE EN GROS :
SEGUIN, BORDEAUX
 MAISON FONDÉE EN 1807.

VENTE dans toutes les BONNES PARFUMERIES
 PHARMACIES et DROGUERIES.

MAISON à PARIS, 26, Rue d'Enghien.

Le flacon, 50 cents. — Il est offert un magnifique calendrier français à chaque acheteur d'un flacon.

ROYER & ROUGIER FRERES - 1897 Rue Notre-Dame, Montréal

LES AVANTAGES D'UNE PROFESSION



I

M. Dulleuret, avaleur de sabres, se rend au Transvaal pour donner un coup de main aux Boërs. Passant chez les Zoulous, il voit un jour venir à lui un nègre manifestant des intentions peu équivoques.



II

Ce naturel qui vient au galop lui lance à toute volée une sagaie. M. Dulleuret loin de chercher à l'éviter ouvre la bouche avec complaisance...

LES LAMENTATIONS DU SOUFFLEUR

*Eh! voici bien une autre histoire!
Parvire pour souffler, mais non...
Voyez combien j'ai du guignon!
Tout le monde a de la mémoire.
Pour faire essai de ma science,
Je cherche l'acteur en défaut:
Mais pour me réduire au silence,
On s'est, je crois, donné le mot.
En vain je porte la parole:
Mon rôle n'aboutit à rien:
On semble avoir appris son rôle,
Exprès pour se passer du mien.
Ne me soufflez, dit tel et telle,
Que quand je vous regarderai.
Avoir un regard d'une belle!...
Oh! oh! je vous observerai.
L'observe donc; hélas! j'épie
L'instant où l'on se troublera.
Ah! plus chaque actrice est jolie,*

*Et plus j'aurais l'âme ravie
D'en voir au moins une à quia.
Comme on peut d'un téméraire
Le désir trop ambitieux!...
Jamais je ne vois deux beaux yeux
Solliciter mon ministère.
Pour comble de malix la nature
Ne m'a muni que de deux mains:
Or, il m'en faudrait, je vous jure,
Deux fois plus qu'aux autres humains.
Mon calcul est simple et facile:
Il n'en faut deux premièrement
Pour tenir un lièvre inutile,
Et pour la forme seulement.
Et quand, par un jeu plein de charmes,
Le souffleur se sent attendrir,
Il en faut deux pour applaudir,
Et deux pour essayer ses larmes.*

BEFFROY DE REIGNY.

L'Explosion du "Trinquemale"

Vers le milieu de l'année 1800, un corsaire de l'Île de France, l'*Iphigénie*, commandé par le Malouin Mallerousse, croisant dans le golfe du Bengale, se trouva, au tournant d'une île, subitement en face d'un navire de commerce anglais, armé en guerre, la *Perle*, dont il ne fit qu'une bouchée.

La prise était bonne, car ce bâtiment avait à son bord 110 sacs d'argent, valant 3 sacs de roupies, c'est-à-dire 750,000 francs, 40 chevaux, 5,000 saumons de cuivre et une infinité de balles, de caisses renfermant de précieuses marchandises. Aussi Mallerousse se décida-t-il à quitter sur le champ sa croisière pour aller déposer en lieu sûr le trésor que le hasard des aventures venait de mettre sur son chemin.

Il transporta donc à son bord les précieux sacs d'argent et mit un équipage sur la *Perle*, qui fit voile avec lui dans la direction de l'Île de France. Mais à peine était-on en route qu'on tomba sur un vaisseau de la marine royale britannique, le *Trinquemale*, monté de 12 caronades de 24, et flanqué d'un shooner, appelé la *Comète*, pourvu de 8 canons de moyen calibre.

Les deux petits bâtiments en vinrent aux mains, de suite, mais sans se faire beaucoup de mal, à cause d'un calme plat, qui ne leur favorisait aucun mouvement. Le soir, la brise s'étant levée, l'*Iphigénie* se porta sur la *Perle* pour la dégager; mais le *Trinquemale* la suivit, et, à dix heures, au clair de lune, s'engagea entre les deux navires un combat qui dura plus de deux heures, avec une extrême furie, à portée de mousquet.

Ils s'étaient, l'un passant à côté de l'autre, accrochés bord à bord, de sorte que leur artillerie leur était complètement inutile. Chacun repoussait l'abordage: c'était de bord à bord un effroyable massacre. Les coups de hache s'abattaient comme grêle, et les cris de douleur et les hurlements de fureur s'élevaient dans la nuit claire comme l'hymne des damnés sur les bords du Styx.

Cette situation menaçait de durer, lorsque, soudainement, une épouvantable explosion se produisit. C'était le *Trinquemale* qui sautait, et avec lui l'*Iphigénie*. La nuit endiaprée en fut obscurcie. Au près, les airs, troués, déchirés, déchiquetés par des chocs en retour, se débattaient avec des fracas de tonnerre. Des fluorescences couraient à travers l'espace. Côte à côte, les deux coques se débattaient, saignaient de toutes leurs blessures, s'engouffraient dans les flots.

D'instinct, la *Perle* et la *Comète* avaient interrompu leur combat. Terrorisés, ballottés, jetés l'une contre l'autre par le remous des vagues, elles crurent qu'elles allaient sauter, elles aussi. Puis, d'ensemble, elles mirent leurs canots à la mer pour chercher à opérer quelque sauvetage. Leur besogne fut légère: Français et Anglais, de

Iphigénie et du *Trinquemale*, avaient tous, ou presque tous, péri.

"J'étais, écrivait un officier anglais, l'un des trois survivants du *Trinquemale*; j'étais, avant l'explosion, dans le carré de la grande cale, lieu destiné aux blessés. Ils y arrivaient en foule, offrant un spectacle que je ne saurais vous décrire. Tout à coup, cet espace se remplit de bois; les lumières s'éteignent; l'eau se précipite en torrents.

"Le vaisseau semblait s'être brisé. A l'endroit où je me trouvais, et où, un instant avant, je me tenais facilement debout, les membrures avaient fléchi si fort, que, pour en sortir, je dus ramper en me traînant sur les mains et les genoux. Grâce au clair de lune, j'aperçus, entre les deux points, une ouverture pratiquée sans doute par la chute d'un canon. Je me dirigeai vers elle et gagnai le pont. Au moment où j'y arrivai, le vaisseau sombrait de l'avant. Enjambant alors, aussi vite que je le pus, les cadavres dont le pont était littéralement couvert, je parvins à la lisse du couronnement, d'où je sautai dans la mer."

* * *

Sur l'*Iphigénie*, les choses n'allaient guère mieux.

Le bâtiment, disjoint dans tous ses parties par l'effet de l'horrible secousse, va couler. L'eau gagne: les blessés, écrasés par la chute des objets qui retombent sur le pont après avoir volé dans l'air avec le tourbillon de feu qui s'est, l'explosion passée, éteint avec la rapidité d'un éclair, crient, supplient, implorent leurs camarades pour qu'ils les sauvent de la mort.

On ordonne de mettre les embarcations à la mer... mais elles-mêmes ont été déchirées par la mitraille. La chaloupe est bouchée à la hâte. Elle servira, du moins, à quelques-uns. Ce qui reste de l'équipage est aux pompes. Vains efforts!... Dans la chaloupe en entasse quelques blessés; mais le capitaine retient l'ardeur des matelots qui doivent la conduire à la *Perle*. Il veut leur confier les papiers du bord et, pour les chercher, descend dans la chambre remplie d'eau.

Un bonheur inattendu a secondé son audace. Il remonta avec ses papiers avant que le navire, presque entièrement submergé, ait disparu. La chaloupe l'attend encore le long du bord.

Mais en se hissant au bastingage pour les y jeter, Mallerousse sent un obstacle sur sa tête. C'est le filet de casse-tête qu'avant le combat on avait étendu sur le gaillard d'arrière. Il veut se dégager. Inutiles efforts. Il y est pris comme un poisson sous l'épervier. Il se débat. Il s'enlize dans la nasso qui paralyse ses mouvements.

Et, de cette implacable prison, il a, suprême angoisse! suprême hallucination! la douleur de voir son navire disparaître comme dans un gouffre, au milieu des flots, entraînant, dans l'abîme qui lui fait un linceul d'écume, l'embarcation amarée près de lui.

Ainsi finit ce combat... faute de combattants.

La *Perle* et la *Comète*, sur ce triste spectacle, se tournèrent le dos. C'est ce qu'elles avaient de mieux à faire.

JACQUES PETREX.

SA VOCATION

—Avez-vous choisi un genre d'affaire quelconque pour votre fils?
—Je vais en faire un plombier.
—A-t-il quelques inclinations pour cela?
—Il est né pour cela. Dites-lui de faire une chose immédiatement, il n'y pensera pas avant une semaine.

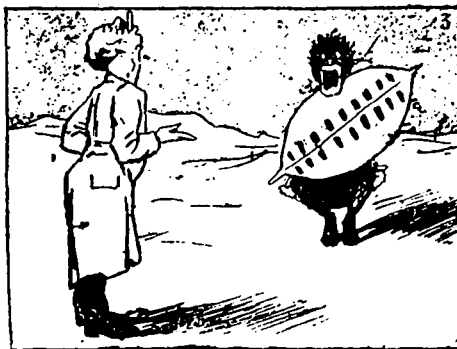
NE VOUS MÉLEZ JAMAIS DES AFFAIRES DES AUTRES

Il voulait se noyer. De nageurs une bande
Le retira de l'eau, mais cela sans profit,
Car, comblé de malheurs, bientôt il se perdit.
A tout r'pêché, misère et corde

UN SUPERFLU DISPENDIEUX

—On dit qu'il y a un savant qui prétend que l'estomac n'est pas absolument nécessaire.
—Si c'est ainsi c'est décidément un luxe coûteux.

LES AVANTAGES D'UNE PROFESSION (Suite et fin)



III

...et avale l'engin de mort jusqu'à la garde...



IV

Puis il le restitue avec une coque et bonne grâce au sauvage Zoulou absolument dompté.

YOU CAN MAKE 12 TO 20 PAIRS PER DAY

Klondike Knitter.

YOU CAN GET 10, 15, & 20¢ PER PAIR.

ATTACHMENTS

INSTRUCTION BOOK.

ALL FOR \$20.00

AGENTS WANTED

SEND TO US WITH BALANCE IN CASH.

GOOD FOR \$3.00 WITH ORDER.

ADDRESS: **CREELMAN BROS. FREE CATALOGUE**
GEORGETOWN ONT. CANADA.

Pour Machines à Tricoter à moteur et pour Typewriters à écriture visible, écrivez-nous. Catalogues gratuits. (Coupez ceci et envoyez-nous le). No 40.

PLUMES ET DUVET

et Articles de Literie de toutes sortes nettoyés et désinfectés à la vapeur et à l'air chaud.

Ouvrage fait le même jour si on le désire. Plumes et Literie de toutes sortes au plus bas prix!

Montreal Feather Co.

476 rue St-Laurent, Entre les rues Ontario et Sherbrooke.
Tel. Bell Est 290.

Tout un ciel tient dans une goutte de rosée, toute une âme dans une larme.

Malaises Précurseurs

Une maladie grave ne débute jamais subitement; elle est toujours annoncée par des malaises précurseurs qui sont: 1. diminution des forces, 2. diminution de l'appétit, 3. diminution de la puissance intellectuelle; l'attention est distraite, la mémoire capricieuse; on devient paresseux, taciturne. Un régime aux **PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONARD** aura pour effet de relever l'organisme, de réveiller l'appétit, de fortifier les tissus et de revivifier le sang. En vente dans toutes les pharmacies, 50c. la boîte, trois boîtes pour \$1.25, six boîtes pour \$2.50, ou à la Cie Médicale Franco-Coloniale, dont M. L. R. Baridon, pharmacien, est le représentant.

Un vieux matelot marseillais auquel on demandait s'il avait été bien loin dans le Nord au cours de ses voyages, répondit:

—Si z'y ai été! bon sang! c'est au point qu'une année où nous hivernions dans les banquises, en trayant la vache du capitaine auprès d'un poêle rouze, ze n'ai pu obtenir, au lieu de lait, que la crème à la glace.

Le directeur d'un théâtre qui fait peu d'affaires, lit machinalement ces mots écrits au-dessus de la porte d'entrée des artistes:

Le public n'entre pas ici.
—Hélas! soupire-t-il piteusement, il n'entre pas davantage de l'autre côté!

La

Phosphatine Falieres...

Est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les Enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance.

Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.

PARIS
6 Avenue Victoria

Montreal: - R. J. DEVINS, depositaire, No 1886 rue Ste-Catherine

A l'Enfant Malade

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée, donnez-lui "DORMOL", ce calmant merveilleux des enfants. — "DORMOL", pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme.

Prix, 25 cents.

Il Faut DORMOL

LES HÉROS DU FOYER

I

M. Lelièvre.—Ah! Julie, ne me pousse pas à bout, parce que, vois-tu, je t'écraserai...

Soyez Toujours sur vos Gardes

MENTHOL COUGH SYRUP

GUERISON CERTAINE POUR Les Premiers Attaques de Consommation, le Rhume, la Toux, l'Asthme, la Bronchite, la Grippe, la Coqueluche, l'Enrouement, et toutes les Maladies des Poumons et de la Gorge.

PRIX, 25 CTS.

Prepare seulement par **Roy & Boire Drug Co.,**
1129 BLM AND 5 & 9 WASHINGTON STREETS.
Manchester, N. H. et Montreal, Can.

Copyrighted in United States and Canada

Ne vous laissez point tromper par des gens peu scrupuleux qui ne cherchent pas votre bien mais qui veulent faire de l'argent au détriment de votre santé en substituant ou contrefaisant notre remède infallible contre la Toux et les Rhumes, le

MENTHOL COUGH SYRUP

Pour ne pas vous laisser induire en erreur, demandez toujours le Sirop Menthol de Roy & Boire Drug Co., pour la toux et les rhumes, et veillez que notre nom et les trois feuilles, tel que le fac-similé ci-contre soient sur chaque bouteille. Le

MENTHOL COUGH SYRUP

Est en vente partout au Canada et aux Etats-Unis, 25c. la Bouteille, 3 onces, 50 doses, deux fois la quantité de tout autre sirop vendu pour ce prix.

PRÉPARÉ SEULEMENT PAR

ROY & BOIRE DRUG CO.,

Manchester, N. H. Montréal, P. Q.

Dépôt Général pour la Puissance du Canada: JOSEPH CONTANT, Pharmacien en Gros, Montréal, P. Q.

Rosalie, la vieille servante, est très attachée à sa maîtresse. A une amie de celle-ci qui l'en complimentait, elle a répondu naïvement: —J'aime trop ses enfants pour les quitter jamais... Je les ai vu naître; j'espère bien, un jour, leur fermer les yeux!

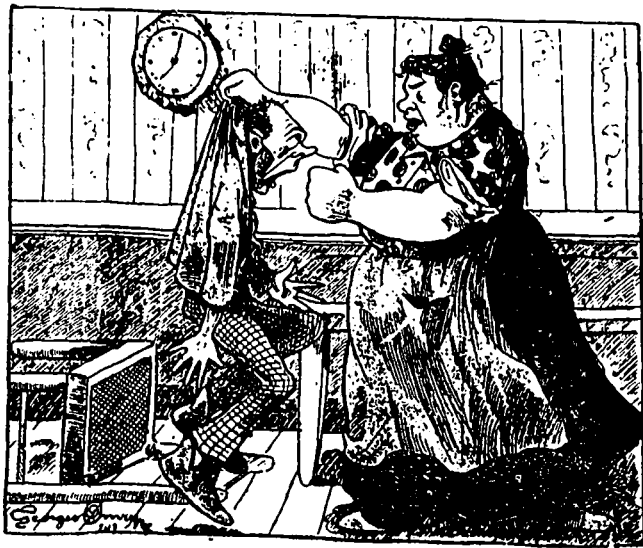
Il est moins triste de vivre inconnu que de mourir méconnu.

TRISTE AGENCE

La phthisie, la pneumonie, la consommation, agence redoutable qui peut procéder d'un rhume, mémo léger. *Le Baume Rhumal* nous sauve de tout cela.

21

LES HÉROS DU FOYER — (Suite et fin)



II
Mme Lelièvre. — C'est bien, je te pardonne encore pour cette fois, mais ne recommence jamais !

Gros et Gras mais Faibles

Vous êtes gros et gras mais faibles ; votre respiration est pénible ; c'est la preuve qu'il vous faut prendre sans délai les PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONARD.

Les travaux poursuivis en vue d'établir un câble sous-marin entre Bassorah (à l'embouchure du Chat-el-Arab) et Kourratchi (à l'embouchure de l'Indus), en passant par Mascate (capitale du Sultanat indépendant de l'Oman), ont permis de constater que, sur la côte du Béloutchistan, à certaines époques de l'année, l'eau de mer devient pendant plusieurs jours rouge comme le sang. A d'autres moments, elle est blanche comme le lait. Ces colorations étranges sont dues à la putréfaction de poissons minuscules qui meurent par nuées, à date fixe.

IRRÉSISTIBLE

Les affections si pénibles des voies respiratoires disparaissent comme par enchantement par le traitement au Baume Rhumal.

Pour Guérir le Rhume en Un jour

Prenez les Tablettes Laxatives de Bromo-Quinine. Tout pharmacien remboursera le prix du remède s'il ne produit pas guérison. 25c. La signature de E. W. Grove se trouve sur chaque boîte.

Nos bons cochers.
Une jeune dame, élégamment mise, arrête un fiacre :
— Cocher, à Saint-Symphorien.
Le cocher, galamment :
— Impossible, madame... c'est mon quartier... Si ma femme vous voyait dans ma voiture, j'aurais une jolie scène en rentrant !...



\$3.95 Découpez cette annonce et envoyez tout la avec votre nom et celui de votre bureau d'express le plus près et nous vous ferons parvenir cette montre, d'un grandeur pour dames ou messieurs, pour que vous l'examinez. Quartz automatique, d'ouverture, à l'épreuve de la poussière, à remonter avec régulateur, plaque en or, très bien gravée, pourvue d'un mouvement Américain, orné de pierres. Elle a l'apparence d'une montre de \$25.00. Nous la garantissons tenir bien le temps et elle est justement la montre qui convient aux hommes d'affaires. Simples à voir examiner avec soin, vous trouverez que la montre est tel que ref. assemblée, payez à l'agent d'express \$3.95 et les frais et la montre vous appartient.
Ferry Watch Co., Boite "L. S." Toronto, Can.

Moyen Naturel
d'avoir un **Beau Teint.**

Avoir un beau teint ; voilà ce que recherchent, avec raison d'ailleurs, toutes les jeunes filles, les jeunes femmes et même les femmes d'âge mûr. Pour obtenir ce résultat on a recours à toutes sortes de procédés factices, les fards, les poudres et comme résultats on arrive à s'abîmer à tout jamais l'épiderme.

Un beau teint est l'indice d'une bonne santé, d'un sang riche et généreux.

LE **VIN ST MICHEL**

Ce célèbre tonique français contient tous les éléments nécessaires à la production d'un sang pur, riche et généreux qui coule coloré et chaud dans les veines, en donnant à la peau une teinte rosée. Il colore les lèvres, anime les yeux et donne au visage cet éclat radieux, cette expression sereine, cet air de santé qui vous charme et vous captive.

On a trouvé dans un journal de Londres, à la date de 1670, la curieuse annonce suivante, très probablement rédigée par le roi Charles II lui-même :
" Nous devons de nouveau faire appel à vous pour un chien noir, intermédiaire entre un lévrier et un épagneul, n'ayant de blanc qu'une tache sous la poitrine et une queue un peu frisée. C'est le chien favori de Sa Majesté, et sans doute il aura été volé car il n'était pas né en Angleterre et pour rien au monde il n'aurait quitté son maître. Quiconque le trouvera pourra le remettre à n'importe quel employé de Whitehall, car il y était plus connu que ceux qui l'ont volé. Ne cessera-t-on pas de voler ce qui est au roi ? Ne pourra-t-il jamais garder un chien ? La place de chien est pourtant la seule que personne ne s'avise de solliciter."

Etourdissements

Guérison rapide par l'emploi des PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONARD.

EUGENE FIELD'S POEMS. A \$7.00 BOOK

GIVEN FREE

to each person interested in subscribing to the Eugene Field Monument Souvenir Fund. Subscriptions as low as \$1.00 will entitle donor to this daintily artistic volume "Field Flowers" (cloth bound, 3 x 11), as a certificate of subscription to fund. Book contains a selection of Field's best and most representative works and is ready for delivery.

But for the noble contribution of the world's greatest artists this book could not have been manufactured for less than \$7.00.

The Fund created is divided equally between the family of the late Eugene Field and the Fund for the building of a monument to the memory of the beloved poet of childhood. Address :
EUGENE FIELD MONUMENT SOUVENIR FUND,
(Also at Book Stores) 180 Monroe St., Chicago
If you also wish to send postage, enclose 10 cts.

Mention this Journal, as Adv. is inserted as our Contribution

Un vieux cheval de retour comparait pour la vingtième fois devant la justice de son pays.
Le président du tribunal. — Prévenu... On ne voit que vous ici !
Le prévenu. — Mais, Monsieur le président, sauf vot' respect... Et vous ?

Aux Dames
EN CAS de Gerçures, Cuissons, Rougeurs
ET POUR
Adoucir, Velouter, Blanchir
la peau du Visage et des mains
rien n'égale la
Crème Simon
Se défier des Contrefaçons et Imitations
Poudre de Riz et Savon
DE LA MÊME MAISON

Se trouve dans toutes les pharmacies de la Province.

PARIS RUE FRANÇOISE BATELIERE 13
CRÈME SIMON sans rivale pour soins de la peau

Petit modèle,	\$0.50 le flacon
Moyen "	0.75 "
Grand "	1.00 "
SAVON SIMON,	0.50
POUDRE SIMON,	0.50

Agent General pour le Canada : R. J. DEVINS, No 1896 rue Ste. Catherine, Montreal.

Dans la convalescence de toutes les maladies.

L'anémie.

Les Pâles couleurs.

La faiblesse générale.

Le manque d'appétit.

Les digestions lentes.

Les douleurs dans l'estomac après les repas.

La migraine.

Les brûlements d'estomac.

La faiblesse musculaire, qui produit si fréquemment le manque d'énergie et de volonté.

La constipation, parce que ce vin est un tonique musculaire.

Dans tous les cas de maladies qui causent l'épuisement ou la faiblesse généralisée, etc., etc.

Il est toujours bon de consulter le médecin de la famille, qui connaît exactement le tempérament de la personne et la composition du Vin des Carmes.



Ce vin médicinal est le seul au pays, sur le marché, qui soit réellement connu de MM. les docteurs.



Mis en dépôt chez tous les médecins sur tout à la campagne.

MM. les médecins qui n'ont pas encore la composition et leur dépôt du Vin des Carmes nous obligeraient en nous le faisant savoir.

Dans les paroisses où il n'y a pas de médecins, nous faisons le dépôt chez un marchand.



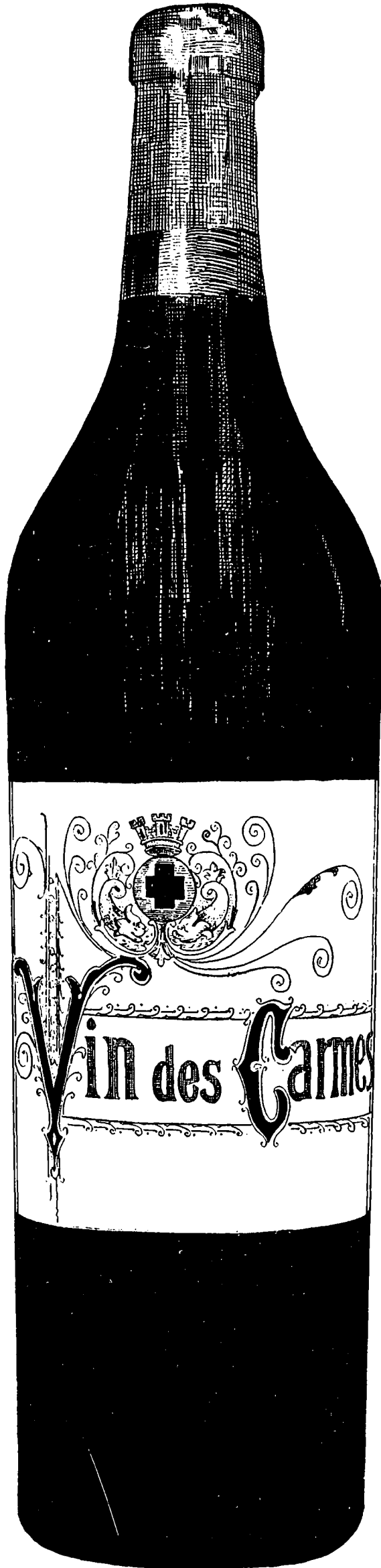
Tous les médicaments qui entrent dans le Vin des Carmes sont extraits des végétaux.



Le goût du Vin des Carmes est magnifique, par conséquent on peut facilement l'administrer aux enfants.



Avant de mettre le Vin des Carmes sur le marché du Dominion, nous commençons d'abord par consulter tous les médecins de chaque ville ou village, car nous ne pourrions rien faire sans eux. En même temps nous leur distribuons gratuitement un échantillon avec indication de la composition du Vin.



Nous avons actuellement quatre voyageurs sur la route pour faire cette distribution gratuite à tous les médecins : trois à la campagne, et un à Montréal, dans la personne de M. J. W. Courtemanche, 504 rue Cadieux.



On dit souvent : le Vin des Carmes est cher. Nous l'admettons. Faites s. v. p. cette remarque à votre médecin, lui qui en connaît la composition. Il vous aura bientôt rassuré en disant : Si vous connaissiez comme moi le prix des médicaments qui y entrent, vous ne diriez pas qu'il est cher. Les droits seuls sont de \$1.50 par gallon. Un bon article n'est jamais payé trop cher.



Nous voulons qu'il soit bien compris de tous que nous n'annonçons pas notre Vin des Carmes comme étant un spécifique guérissant toutes les maladies.



Les personnes qui ne digèrent pas le vin en général ne digéreront peut-être pas mieux le **VIN DES CARMES**. Nous avons consulté à ce sujet des médecins d'expérience. Ils nous ont fait connaître qu'une dizaine de grains de bicarbonate de soude (Soda à pâte) dans un verre à patte d'eau corrigerait le défaut de l'estomac qui empêcherait la digestion du Vin immédiatement après les repas.



A. Toussaint
& Cie 
Québec.

Dépositaires Généraux
 au Canada.

Grandeur Naturelle.

MODES PARISIENNES



JAQUETTE NANINE en drap noir, d'une forme gracieuse. Cette jaquette se compose d'un dos ajusté, de petits côtés de dos et de devant et d'un devant avec pince recouverte par une baguette piquée encadrée de sou-tache. Les devants forment revers garnis de baguettes piquées et sou-tache ; double rangée de boutons. Mat. : 2 vgs. de drap.

CAUSETTE SUR LES DICTIONNAIRES

(Compilation de Jules Bourbonnière)

Reconnaissance.—Sentiment de gratitude que rend le Mont-de-Piété à celui qui lui porte quelque chose.

Tranchées.—Coliques violentes dont on souffre devant une ville assiégée.

Blason.—L'art d'élever des sots dans l'esprit des niais, et de se faire de l'argent avec la vanité des uns et la bêtise des autres.

Héritière.—Espèce de demoiselle créée et mise au monde pour l'agrément des jeunes gens doués de goûts libéraux, à qui la nature a refusé les éléments nécessaires pour les satisfaire.

Ouverture.—Espace béant dans un opéra dans lequel les meilleurs morceaux naissent.

Pouce.—Le premier des cinq doigts de la main et le douzième du pied de roi.

Salon.—Pièce d'un appartement qui au moment de la visite des dames d'un certain monde, devient un musée de peinture.

Espérance.—Imagination des malheureux.

Opinion.—Chose respectable, même quand elle est sincère.

Langue.—L'organe du palais.

Luth.—Ancien instrument à cordes dont se servaient autrefois les poètes pour combattre corps à corps.

Gond.—Morceau de fer qui tient la porte et duquel la colère vous fait sortir.

Valeur.—Bravoure ayant cours à la Bourse.

Or.—Conjonction et métal jaune servant à lier bien des choses.

Mémoires.—Une boîte de conserves.

Réserve.—Classe militaire de laquelle il ne faut pas sortir devant les dames.

Poulet.—Billet amoureux bon à mettre à la broche lorsqu'il est tendre.

Jour.—Clarté qui dure environ douze heures, que l'on remarque sur les broderies, et que les mères donnent à leurs petits.

DE MÉDECIN A PATIENT

Le médecin.—Je suppose que vous aimeriez que je vous définisse ce qu'est scientifiquement la grippe ?

Le malade.—Non, docteur, car vous seriez peut-être obligé de... jurer.

A LA COUR DE POLICE

Le magistrat.—Crampon, vous êtes prévenu d'avoir volé deux dollars en monnaie dans le comptoir d'un boulanger.

Le prévenu.—Votre Honneur, quand on n'a pas mangé depuis trois jours...

Le magistrat.—Comment ? Vous aviez un billet de dix dollars dans votre porte-monnaie !...

Le prévenu.—Justement, en homme rangé que je suis, je ne voulais pas le faire changer. Dix dollars, ça s'envole si vite !

CE QU'IL ÉTAIT

Après avoir subtilisé une dizaine de porte-monnaie dans la foule compacte qui circule en ce moment sur les boulevards, un individu est enfin saisi au collet et mené au poste.

—Mais, s'écrie-t-il avec force gestes, je ne suis pas un voleur !

—Vraiment !

—Le soir, je donne des séances de prestidigitation et d'escamotage... Tout à l'heure je répétais !

HAUSSE

M. Gation (qui lit son journal).—Mina, les diamants viennent d'augmenter de 75 pour cent...

Madame.—Je te le disais de m'en acheter un au jour de l'an. Je suis femme de bon conseil, tu sais.

EXPÉRIENCE SUR LE VIF

—Pamphile a dû s'en donner à New York lors de son dernier voyage.

—Qu'est-ce qui te fait dire cela ?

—Depuis qu'il est revenu, il dit que New York est un trou d'iniquités et de déprévisions.

PROFESSIONNEL

—Le docteur Mahin a-t-il une clientèle payante ?

—Je te crois... Ses patients ne sont jamais hors de danger tant qu'ils ne l'ont pas payé.

LE RECORD D'UN CANDIDAT

—Comment votre candidat pour le conseil est-il arrivé ?

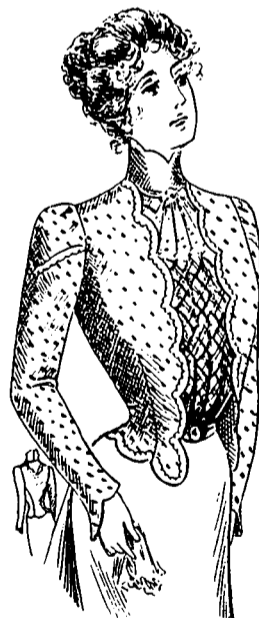
—Splendiblement. Il a eu la moitié des voix qu'il réclamait, le tiers de ce qu'on lui avait promis et le quart de ce qu'il s'attendait d'avoir.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 766.—Ceci est une variante de notre dernier patron. Il suffit d'observer les lignes du dessin pour le devant. On peut orner de volonté ; le corsage s'y prête.

No 766.—Basque pour dames. No 776.—Habit pour garçonnet.



NO. 766 LADIES' WAIST.



NO. 776 BOYS' SUIT

No 776.—C'est exactement le patron pour l'enfant qui cesse d'être traité comme un bébé et commence à porter un habit de son sexe. Il ne reste que la robe, le gilet et la "veste" étant réellement du genre garçon. En flanelle avec braid blanc : c'est le meilleur goût.

3 verges 1/4, 44 pouces de largeur, suffisent pour garçonnet de 8 ans.

COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "UP TO DATE"

Toutes les personnes désirant les patrons ci-contre n'ont qu'à remplir le coupon de la page 33 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes pour chaque patron demandé, argent ou en timbres-postes.

Ajoutons que le prix régulier de ces patrons est de 10 centimes chacun. Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les numéros des patrons demandés.

POUR LES E. E. D. DE LAVAL



Le bouclier d'émail que présenteront les amis de l'Université Laval à la faculté de cette institution.

Photo de M. J. A. Dumas, 112 Vitre, coin St-Laurent.

La Main Coupée

Revenant à l'habitude prise vers la fin de 1899 de publier à côté du grand feuilleton un autre ouvrage de moindre longueur, mais non moins intéressant, le "Samedi" est heureux d'annoncer qu'il commencera à donner dans son numéro du 3 mars, *LA MAIN COUPÉE*, récit d'un intérêt puissamment dramatique et qui vient d'être écrit. C'est un genre absolument nouveau et l'auteur y a mis toutes les ressources d'une imagination fertile servie par un style vraiment charmeur. Qu'on le dise aux amis afin que les marchands de journaux reçoivent leurs commandes à temps.

Chronique des Théâtres

SOIRÉES DE FAMILLE

Dans "Le Maître de Forges" la troupe du Monument National a, si nous ne nous abusons, atteint à l'apogée de son succès si continu et d'une progression si sûre. Cette pièce avait été l'objet d'une étude consciencieuse. Il semble que chaque interprète avait compris que le grand effort allait être tenté. Et, aussi, dès les premières scènes, le public a-t-il eu la certitude que la victoire était acquise. Les rôles de premier ordre abondent dans l'œuvre d'Ohnet. Ils ont été tenus, quelques uns supérieurement, tous vaillamment. M. A. Laramée dans le Maître de Forges et Mlle Reid (Claire) ont eu la palme. Ils sont bien entrés dans l'esprit de leurs personnages et leur jeu, dans les différentes nuances, a été servi par une admirable diction. Que les autres interprètes que l'espace trop mesuré nous force à féliciter collectivement, soient assurés que le public leur a fait la part large dans son élogieuse appréciation.

Pour entr'actes on nous a donné de la crème de la crème : M. R. Masson, M. R. Dionne nous ont ravi avec de la grande musique, respectivement accompagnés par Mlle Calder et M. A. Laliberté. Puis les gentils enfants du professeur Brault : Armand (7 ans) et Armandine (5 ans), ont littéralement créé une *furor* d'enthousiasme avec leurs danses originales. Nous ne sommes pas surpris qu'ils soient les champions des *lightest weight* dans l'art chorégraphique en Amérique.

Comme toujours l'orchestre de l'Union Ste-Cécile a apporté sa brillante collaboration.

Judi de cette semaine, un autre programme de premier ordre avec "La joie fait peur", comédie sans cesse fraîche et à succès, et "Otez votre Pille s.v.p."

* * *

PARC SOMMER

Nos lecteurs nous rendront le témoignage que nous ne les avons pas trompés en leur disant que les directeurs du Parc Sommer leur donneraient dimanche dernier un programme épatant. Les deux représentations ont

eu un succès extraordinaire. Or voici que nous apprenons que pour dimanche prochain, il y a encore mieux sur le menu. Tenons-nous le donc pour dit et, beau temps mauvais temps, prenons le chemin du Parc.

* * *

AU MONTAGNARD

L'événement de la semaine dernière dans le monde qui s'amuse et sait s'amuser dans les saines régions sportives, a été, de l'opinion générale, la mascarade au vaste Patinoir du Montagnard. Encadrée par une foule innombrable et en joyeuse humeur, la glace ferme et d'un niveau remarquable portait des centaines de patineurs et patineuses costumés de la façon la plus pittoresque et fantasmagorique. A côté des costumes les plus délurés se voyaient des mises d'une réelle richesse. La note "boer" éclatait avec avantage. Sous les effluves lumineuses lancées par deux puissants projecteurs électriques ce tourbillonnement multicolore présentait un coup d'œil égayant et saisissant. Nos félicitations aux organisateurs et aux participants.

* * *

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

La direction de cet établissement a été heureusement inspirée en quittant son local trop exigü de la rue Sainte-Catherine pour se transporter au carré Chaboillez. Il n'y a pas de comparaison entre les deux installations. Aujourd'hui le théâtre des Variétés peut être mis en parallèle avec les plus belles scènes de notre ville, rien n'y manque. Des sièges confortables, des loges spacieuses, bien agencées, une belle salle haute et claire, enfin une immense scène où l'on peut faire évoluer une nombreuse troupe. Tout y est bien compris et dans ce théâtre on peut représenter tous les principaux drames modernes. La semaine dernière on nous a convié à entendre "Jean Bart", un magnifique drame qui n'a jamais été joué ici. L'interprétation, la mise en scène et les costumes ont été de premier ordre et pendant les entr'actes, il y a eu de très bons vaudevilles.

Cette semaine on donne "Michel Strogoff" avec un grand déploiement de talent et de beautés scéniques.

* * *

ELDORADO

Un des plus beaux spectacles que Montréal a rarement vu, est celui de cette semaine à l'Eldorado. "Le Grand Bal du Grand Coq d'Argent", cette fameuse pièce à spectacle que tout le monde attendait avec impatience, a obtenu un succès colossal. Mise en scène, décors, costumes et interprétation ont été hors de pair. Nos félicitations au vaillant régisseur Harmant. Comme pièce du milieu on a repris, à la demande générale, "Brouillés depuis Wagram", le petit chef-d'œuvre de Lambert-Tiboust, qui a obtenu tant de succès la semaine précédente.

La partie concert est toujours des plus attrayantes et l'orchestre sous l'habile direction de G. Milo est toujours le meilleur de Montréal.

A l'étude : "Un Concours de Rosières" une nouvelle pièce à grand spectacle qui prendra l'affiche fin février à l'arrivée des nouveaux artistes venant de Paris.

STRAPONTIN.



M. W. THIBAUT, du "Montagnard", qui s'est distingué lors du grand concours de patinage, a remporté un prix important et établi un nouveau record.

Photo de M. J. A. Dumas, 112 rue Vitre, coin St-Laurent.

Pilules de LONGUE VIE du CHIMISTE BONARD

Rendent la Santé a Ceux qui l'ont Perdue

La bonne santé dépend presque entièrement de la richesse et de la pureté du sang, de même que la plupart des désordres de notre organisme proviennent d'un sang affaibli ou corrompu. Il arrive parfois que, sans cause apparente, vous éprouvez une sensation de tristesse et d'accablement ; l'avenir vous paraît sombre, vous sentez votre énergie vous abandonner et le découragement vous envahir. Vous vous écriez : "Mais, qu'ai-je donc?"

Ce phénomène mental que vous cherchez à vous expliquer, a une cause tout à fait physique. Votre sang, pour une cause ou pour une autre, est devenu trop épais ou trop chargé pour pouvoir circuler normalement ; alors, votre cerveau s'alourdit et toutes vos facultés s'en ressentent. Il est essentiel pour vous, dans ce cas, d'avoir recours sans délai à un remède sûr et efficace. Les PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONARD sont



Delle MARIA GORDON

reconnues être le meilleur tonique et reconstituant du sang. Lisez ce que Delle Maria Gordon de Holyoke, Mass., pense de ces pilules.

Delle Maria Gordon de Holyoke, Mass., nous écrit, en date du 18 janvier 1900 :

CHER MONSIEUR,

"Il me fait plaisir de vous dire tout le bien que m'ont fait LES PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONARD. J'étais faible, pâle, je souffrais de dyspepsie accompagnée de tous ses maux, mal de cœur, maux de tête, constipation. Une amie me fit cadeau d'une boîte de ces pilules me conseillant fortement de les essayer, ce que je fis, et graduellement tous les symptômes dont je souffrais disparurent, grâce à ce précieux tonique."

Votre reconnaissante,

MARIA GORDON.

PROLONGATION DE LA VIE
GUÉRISSENT ANÉMIE, CHLOROSE (PÂLES COULEURS) EPUISEMENTS, MALADIES NERVEUSES
RÉGÈNÈRENT LE SANG—CALMENT LES NERFS
DEPOT GÉNÉRAL POUR LE CANADA
202 RUE ST. DENIS.

Les Pilules de LONGUE VIE du CHIMISTE BONARD

Se vendent 50c la Boite, 6 Boites pour \$2.50.

Et seront envoyées franc de port à n'importe quelle adresse aux États-Unis ou au Canada, en s'adressant à

L. R. BARIDON, Pharmacien, 202 Rue St Denis, Montréal, Qué.

LE CENTENAIRE DE HULL

Hull célébrera cette année le centenaire de sa fondation. Les éditeurs Laferrière & Pagé publieront, à cette occasion, un numéro spécial du *Spectateur*, intitulé LE CENTENAIRE DE HULL. Ce sera l'histoire complète de cette ville industrielle, berceau du commerce de bois dans le district le plus productif au Canada. Ce sera une description vivace de la vie aventureuse des pionniers de la Grand'Rivière, un panorama complet des splendeurs les plus pittoresques régions du pays. Ce sera surtout une étude fidèle du grand combat qui s'est engagé vers l'an 1800, au pied de la Chaudière, entre Philemon Wright et la nature inculte, combat qui a gardé de son intérêt jusqu'au jour où Hull, toujours triomphant, dut enfin céder le pas à Bytown, désormais Ottawa.

Laferrière & Pagé n'épargneront ni le temps ni l'argent pour donner au public un volume remarquable. La partie illustrée comprendra des vues nombreuses de tout ce qui peut servir à l'histoire politique, religieuse, commerciale et sociale de Hull. La partie littéraire comprendra une foule d'articles, la plupart payés, écrits par des spécialistes.

LE CENTENAIRE DE HULL paraîtra, dans les deux langues, vers le mois de juin.

UN SOUS-ENTENDU

Le tragédien.—Mes parents ont fortement essayé de m'empêcher de devenir un acteur.

Son ami.—Je les félicite de leur succès.

A PROPOS DE MARIAGE

Elle.—Il a soixante ans et elle en a vingt-deux. Pensez donc !

Lui.—Oui. Tous deux ont mes sympathies.

C'ÉTAIT TOUT

Le père.—Vous demandez mon consentement. Quelles espérances avez-vous ?

Le prétendant.—J'espère avoir votre consentement.

LES DESSOUS

—C'est un mystère pour moi comment Taupin peut vivre.

—Aimerais-tu réellement à le savoir ?

—Oui, j'aimerais réellement cela.

—Ouvre une épicerie dans son voisinage.

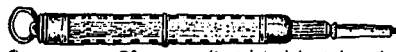
Soyez donc honnête au pouvoir ! Quoi que vous fassiez, il y aura toujours quelqu'un, dans la presse libre, pour vous traiter de crapule et de brigand.—G.-M. VALTOUR.

A la correctionnelle :

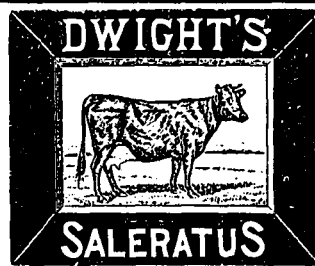
LE PRÉSIDENT.—Vous prétendez que c'est votre complice qui a tout fait ; or, cette canaille de complice a disparu... donnez-nous au moins son signalement... comment est-il ?

LE PRÉVENU (après réflexion).—C'est un type à peu près dans votre genre !

Le prévenu a attrapé le maximum.



Crayon a Charme Pour introduire notre cataplasme dans le rectum, nous en enveloppons l'extrémité par la poste, ce crayon introduit dans le rectum, fin en argent, pour dix centimes. Il fait une injection de notre remède même temps jolies et utiles, et on peut faire entrer ou sortir en vissant le tube de plombe tel que désiré. Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto, Canada.



Pour la Bonne Cuisine

Il faut un Bon Soda.

Que de fois, faute du soda, les gâteaux sont manqués. Aucun soda ne vaut le Soda à Pâte

Dwight's Cow Brand

Vendu en paquet seulement. Sa pureté, sa netteté absolue sont garanties.

Ecrivez pour notre livre de recette, nous l'envoyons franco.

JOHN DWIGHT & CIE

34 Rue Yonge, TORONTO

AMUSEMENTS

ELDORADO

Café-Concert Français

Etablissement unique en son genre à Montréal

... 222, 224, 226 RUE CADIEUX

Semaine commençant le 12 Fev. '00

A la demande générale...

BROUILLÉS DEPUIS WAGRAM

Comédie en un acte

Le Grand Bal du Grand Coq d'Argent

Pièce à spectacle en un acte

CHAQUE JOUR (Matinée... à 2 heures Soirée... à 8 heures)

Prix d'Entrée, Saison d'Hiver :

Admission, 10c ; Loges, 25c ; Loge entière, \$1.

Tel. Bell : Est 1021

MUSÉE EDEN

A part un grand nombre de tableaux en cre, il y a au delà de

1000 Curiosités à Voir

A L'ODEON...

CINÉMATOGRAPHE, GRAPHOPHONE, Etc. La Passion de Jésus en 20 tableaux représentée à Obermannberg.

Voyage Autour du Monde

50 Nouvelles Vues de Différentes Cités et Monuments de l'Univers chaque semaine.

ADMISSION : Au Musée 10c. — à l'Odéon 10c. — Autour du Monde 10c. Enfants 5c. Ouvert tous les jours de 9 a.m. à 10 p.m. 206 RUE ST-LAURENT.

50 ANS EN USAGE !
DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU D^o CODERRE

PILULES DE NOIX LONGUES
 (Composées) De **McGALE**
POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,
 Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.



Eau Radnor !

EMBELLISSEZ VOTRE TEINT

Rien de plus facile que d'avoir un teint clair et rosé. Il suffit de prendre chaque matin un verre d'eau minérale Radnor qui purge le système de ses impuretés et donne au visage ce teint qui respire la santé et la force. L'eau minérale Radnor n'est pas un remède, c'est un breuvage exquis, pétillant comme le champagne, réconfortant au possible et absolument inoffensif dans tous les cas. Avec cette boisson l'enfant grandit plein de santé, la personne bien se porte mieux, le malade se guérit et le vieillard y trouve un regain de jeunesse.

Cures Weak Men Free

L'Amour et le Bonheur Assurés

Il s'agit de la rapidité avec laquelle un homme peut guérir la faiblesse des organes sexuels, le varicocèle, la débilité, etc., et donner à ces organes leur plein développement et leur vigueur. Il suffit d'envoyer votre adresse au Dr L. W. Knapp, 2149 Edifice Hull, Detroit, Mich., et il vous transmettra, avec plaisir, la recette gratuitement avec tous les renseignements qui permettent à un homme de se soigner facilement chez lui. Voilà certes une offre généreuse, et les extraits de son courrier quotidien qui suivent sont une preuve éloquentes.

"Cher Monsieur. Veuillez accepter l'expression de ma reconnaissance pour votre récent envoi. J'ai expérimenté d'une façon sérieuse votre médicament et le résultat a été surprenant. Il m'a réellement remis sur pied. Je suis aussi vigoureux que quand j'étais garçonnet et vous ne sauriez croire comme je suis enchanté."

"Cher Monsieur. — Votre médicament a eu d'excellents effets, en un mot ceux que j'espérais avoir. La force et la vigueur me sont revenues et j'ai repris l'embouppement d'autrefois."

"Cher Monsieur. — Votre envoi a été reçu à temps et je n'ai eu aucune difficulté à me servir de votre recette ainsi que vous l'avez rédigée. Après avoir fait des applications pendant quelques jours je puis vous dire sincèrement que ce remède est un bienfait pour les hommes affaiblis. Chez moi tout s'est amélioré : dimensions, force et vitalité."

Toute la correspondance est strictement confidentielle, les enveloppes employées étant unies. La recette ne coûte rien et le docteur veut que chacun l'ait.

Maux de Tête

Les Pilules C. T. C., Headache Pill.

Elles sont infaillibles pour toutes les formes de maux de tête et migraine. Vendues partout, 25c la boîte.

PRÉPARÉES SEULEMENT PAR
ROY & BOIRE DRUG CO.

Le Vin des Carmes en Afrique

Si le Vin des Carmes n'atteint pas une supprime popularité, ce ne sera certainement pas la faute de ses entrepreneurs dépositaires au Canada, M.M. A Toussaint & Cie, de Québec, qui en font distribuer des échantillons gratuits à tous les médecins et pharmaciens du pays, à mesure qu'ils étendent leur champ d'opérations.

A l'heure qu'il est, la renommée du Vin des Carmes est en route pour l'Afrique, et voici dans quelles circonstances. Quelqu'un du second contingent canadien rencontre un jour M. Toussaint et lui dit : Votre Vin des Carmes, que je vois dans tous les journaux, qu'est-ce que c'est que ça ? — Ah ! vous ne le connaissez pas encore, répond le marchand de vins : eh bien ! vous allez le connaître. — Et le jour même il va offrir quelques caisses de Vin des Carmes au major Ogilvie, qui les accepte pour distribution à ses soldats, et dès le lendemain ce joli cadeau était expédié au contingent à Halifax.

— Dites-moi, garçon, c'est bien du canard sauvage que je mange-là ?

— Oh ! oui, monsieur, tellement sauvage qu'il a fallu lui donner la chasse près d'une demi-heure dans la basse-cour avant de l'attraper.

De tous les Toniques en existence

Le "BROMA" est incontestablement le seul qui guérisse les maladies du sang et des nerfs.

Prenez-le avec courage et donnez-le à vos jeunes enfants et à vos vieux parents.

Se vend partout et rapidement. Essayez-le et vous en serez fort satisfait.

PLAISIR
 Miroir Gouze — fait paraître malgré les gros cras et gras les yeux maigres. La nouveauté la plus amusante et la plus comique qui existe. Ce miroir nitroir, dans une belle boîte en velours, avec notre catalogue illustré, envoyé franco par la poste pour seulement 10 cents. Agents demandés.
Johnston & McFarlane,
 71 Rue Yonge, TORONTO, CAN.

HOMMES JEUNES OU VIEUX
 qui souffrez d'insomnie, de douleurs dans le dos, de débilité nerveuse, de pertes, d'impotence, de varicocèle ou de faiblesse générale, vous pouvez maintenant obtenir une guérison prompte et permanente. Nous sommes certains que le REMÈDE DE VIEUX DOCTEUR GORDON vous rendra la force, la santé et la vigueur, et afin de le prouver, nous vous enverrons **GRATIS** Une boîte de Remèdes valant \$1.00. Avec ces remèdes, nous enverrons notre livre qui traite des maladies particulières à l'homme donnant une description des organes spéciaux. Nous enverrons cette boîte de remèdes, le livre et les directions nécessaires pour vous guérir, sur réception de 12 cents pour payer les frais de port. La confiance parfaite que nous avons dans notre traitement nous encourage à faire cette offre libérale. Ne laissez pas passer cette occasion de recouvrer la santé et le bonheur.
THE QUEEN MEDICINE CO.
 Boîte A, 947, Montreal.

DIAGNOSTIC



— J'sais pas ce qu'elle a cette petite : elle pleure tout le temps.
 — P'têtre une pleurésie.

Les "Pilules Cardinales" Du Dr ED. MORIN

Sont indispensables pour les femmes pâles, maigres et incapables de travailler, AUSSI pour les personnes nerveuses, mélancoliques et sans courage.

Prenez-les avant que votre mal soit déclaré incurable, il sera trop tard alors. Se vendent partout.

Ce monde est une grande foire où chaque Polichinelle cherche à s'attirer la foule.

C'est une perfection que de n'aspirer point à être parfait.

Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bcll : Main 2818

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps, ni autre inconvénient quelconque en prenant la CURE DIXON. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphinomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celui qui ne pourrait venir et en ferait la demande, nous enverrons gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant J. B. LALIME, 572 rue Saint-Denis, Montréal.

C'est toujours un grand bonheur de mériter tout, quand même on n'obtient rien.

NOUVEAU RESTAURANT GUST. BOURASSA

Spécialité de bonnes Liqueurs et de bons Cigares à prix populaires. Invitation cordiale à tous.

32 Cote St-Lambert

Lune de miel.
 — Une fille à moi, votre femme depuis quinze jours à peine !
 — Pardonnez-moi ! Je te jure de ne pas recommencer... souvent !

Ventes extraordinaires POURQUOI ?
 Parce que le public commence à reconnaître que le **Pin Rouge** DU SUD du Dr HARVEY est le meilleur remède contre la toux qui soit en vente soit aux États-Unis ou dans le Canada.
 Bouteilles, bonne mesure, 25c. En vente partout.
CIE DE MEDECINE HARVEY
 424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

DORS, MON GAS !

*A côté de ta mère,
Fais ton petit dodo,
Sans savoir que ton père
S'est en allé sur l'eau !
La rage est en colère
Et murmure là-bas...
A côté de ta mère,
Fais dodo, mon petit gas !*

*Pour te bercer je chante,
Fais bien vite dodo,
Car dans ma voix tremblante
J'étouffe un long sanglot,
Quand la Mer est méchante,
Mon cœur somme le gas...
Mais il faut que je chante !
Fais dodo, mon petit gas !*

*Si la douleur m'agite,
Lorsque tu fais dodo,
C'est qu'un jour on se quitte !
Tu seras matelot !
Sur la Vague meurtelle,
Bien loin tu l'en iras...
Ne grandis pas trop vite !
Fais dodo, mon petit gas !*

TH. BOTREL.

TOUT POUR LUI

Pour un remède agréable à prendre, le *Baume Rhumal* en est un ; et quelle efficacité merveilleuse contre le rhume, la toux, le mal de gorge... 19

Le monde récompense plus souvent les apparences du mérite que le mérite même.

LA GRIPPE NE PEUT RESISTER

A l'action puissante du "VIN MORIN GICÉ-SOPHARÉS". Prenez-le d'après les directions indiquées sur les bouteilles. Ne pas accepter de contrefaçons.

**Mlle. OBELINE PAQUET,
ST. DONAT, P.Q.**

Dit : "Je souffrais d'une névralgie au cerveau, les douleurs que j'endurais sont sans noms, parfois, je croyais en mourir, je n'avais pas d'appétit et ma faiblesse était extrême. Le médecin qui me soignait me dit qu'il n'y avait pas de remèdes capables de me guérir. Il s'est grandement trompé, car les Pilules Rouges du Dr Coderre ont été pour moi vraiment miraculeuses. Mes forces sont revenues et je fais tout l'ouvrage de la maison comme avant ma maladie."



Nos médecins donnent des consultations gratuites, soit par lettres ou à leurs Salons de consultation, tous les jours, de 9 h. à 4 h. a. m. jusq. qu'à 6 h. p. m. Dimanches exceptés. Ecrivez pour blancs de traitements gratuits. Toute demande ou consultation par lettre devra être adressée à "Cie Chimique Franco-Américaine" Dept. Médical, Montréal.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre ne sont pas purgatives. Les femmes qui souffrent de constipation devront prendre les Tablettes Purgatives du Dr. Coderre en même temps que les Pilules Rouges.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre se vendent 50c. la boîte ou \$2.50 pour 6 boîtes, les Tablettes Purgatives, 25c. la boîte, chez tous les pharmaciens. Ou par la poste.

Vous pouvez aller consulter nos médecins soit au No. 271 rue St-Denis, Montréal, soit au No. 66 rue St-Jean, Québec ou soit au No. 241 rue Tremont, Boston, Mass.

Une Recette par Semaine

POMADE CONTRE LES RIDES

Où est l'heureux mortel qui trouvera le secret, malgré le temps, de prolonger, d'immobiliser en quelque sorte la jeunesse? — En attendant, voici une pommade qui, si elle ne résout pas absolument le problème, peut du moins créer une certaine illusion.

Faites fondre d'abord, à un feu doux : 30 grammes de cire blanche, à laquelle vous incorporerez successivement, en remuant et battant le mélange, 60 grammes de suc d'oignons de lis blancs, — extrait par expression, — et 15 grammes de miel de Narbonne ; ajoutez, pour parfumer, 12 grammes d'eau de rose.

S'emploie par légère onction, tous les soirs, sur le visage ; s'enlève seulement le matin en s'essuyant avec un linge sec avant les ablutions habituelles.

Benjamin Constant, qui devait plus tard se faire un grand nom dans la littérature française, était un très mauvais écolier et faisait le désespoir de ses précepteurs. L'un de ceux-ci trouva un moyen très ingénieux de l'intéresser aux études. Il lui proposa d'inventer une langue qui ne serait connue que d'eux seuls. Benjamin accepta avec enthousiasme. On commença par inventer un alphabet ; c'était le précepteur qui traçait les lettres ; on passa ensuite aux mots, puis à la grammaire et bientôt on arriva à constituer de toutes pièces une langue très harmonieuse, très belle, très riche. Or, cette langue à laquelle Pélève jadis rebelle croyait avoir collaboré, n'était autre chose que celle d'Homère, le grec. Et comme Benjamin Constant le disait lui-même, son précepteur était parvenu à lui apprendre le grec, en le lui faisant inventer.

A l'hôpital. Un malade blême et amaigri cause avec l'interne.

— Peut-être ferais-je bien, dit-il, d'aller là-bas, au Transvaal...

Et comme l'interne paraît vaguement interloqué, le malade d'ajouter :

— J'y trouverai peut-être une bonne mine !

Le Meilleur Coup d'Appétit

Un fait n'est peut-être pas connu, c'est que le Vin des Carmes est le meilleur des apéritifs. Au restaurant ou à l'hôtel, on peut le substituer, non seulement sans crainte, mais avec avantage, à tous les vermouths ou bitters quelconques. C'est un vin stomacal, qui contient tout ce qu'il faut pour ouvrir l'appétit le plus rebelle et, ce qui est encore mieux, pour faciliter la digestion. Les restaurateurs qui ne l'ont pas encore feront bien de l'ajouter à leur répertoire, car il leur sera demandé tous les jours par les connaisseurs.

ETES-VOUS SOURD ?

On peut de nos jours guérir toutes les déficiences de l'ouïe : il n'y a que les sourds-muets d'incubables. Méthode simple et nouvelle. Les bourdonnements cessent de suite. Décrivez votre cas, nous l'étudierons et donnerons les consultations gratuitement.

**DR. DALTON'S AURAL CLINIC,
596 Ave. LaSalle, Chicago, Ill.**

RAYONS X Notre tube de rayons X est une merveilleuse invention qui vous étend et vous amusera à la fois. En regardant dans cet appareil vous voyez les os de vos mains, la pulpe de votre main, le trait d'un manoir de pipe, etc. Envoyez-nous la poste, pour 5c. Johnston & McFarlane, Toronto.

The Jones Umbrella "Roof"



Recouvrez votre Parapluie

Ne jetez pas votre vieux parapluie ; renouvelez la couverture pour \$1.— Ceci ne prend qu'une minute. — Pas de couture. L'homme le plus maladroit y réussit aussi vite que la femme habile.

Dix Jours d'Essai Gratis. Envoyez-nous \$1. et nous vous expédierons par la poste, FRANCO, une couverture en "Sole Croisée Union", une "Couverture Ajustable", de 26 pouces (28 pcs, \$1.25 ; 30 pcs, \$1.50). Si la couverture ne vous convient pas, retournez-la A NOS FRAIS et votre argent vous sera rendu par la poste. Pas de questions.

QUOI FAIRE — Prenez la mesure en pouces de votre vieux parapluie. Comptez le nombre des baleines extérieures. Mentionnez si le manche est en bois ou en acier. Instructions complètes envoyées avec chaque couverture. Notre liste mensuelle de prix sur différents grandeurs et qualités envoyées sur demande. Demandez notre brochure : *Umbrella Economy*, expédiée gratis. Votre couverture de parapluie étant hors d'usage, vous serez content de savoir ceci.

THE JONES-MULLEN CO., 396-398 Broadway, New York.

**Madame PIERRE CHATIGNY
DE ST-ROMUALD**

Complètement Remise de Dyspepsie, Dépression nerveuse, Faiblesse générale, Perte d'appétit, manque de courage, etc.

Par le "BROMA"

Madame PIERRE CHATIGNY, de St-Romuald, nous raconte son histoire de la manière suivante : Je souffre depuis des années de Dépression nerveuse, Faiblesse générale, Dyspepsie, etc. J'ai dépensé des centaines de dollars pour remèdes Patentés, comptes de Pharmacies et soins médicaux.

Finalement, j'étais découragée. Je pris alors la résolution de mettre tous ces remèdes de côté. Un jour se présenta chez moi un voyageur de la Maison Dr Ed. MORIN & Cie, de Québec. Ce monsieur me remit un joli petit livre traitant des diverses préparations du Dr Ed. MORIN.

La conversation tomba de suite sur mon cas. Je lui racontai au long ma maladie. Ce voyageur me conseilla de prendre sans retard le "BROMA". Lui ayant dit que je ne me sentais pas disposer à faire usage de ce remède, il me répéta néanmoins le conseil qu'il venait de me donner. Ma vieille mère qui se trouvait en promenade chez moi, se joi-

gnant à ce monsieur, me sollicita, elle aussi, d'essayer le "BROMA". Je me décidai à la fin et en envoyai chercher une bouteille. Des les premiers jours que j'en fis usage je ressentis un bien extraordinaire. Je croyais rêver tant ce changement était subit et notable. Je continuai à faire usage de cette préparation avec courage, ayant foi maintenant dans l'efficacité de ce Bromo. Mes nerfs se calmèrent, redevenant plus forts ; ma digestion se faisait mieux, mon sommeil était plus réparateur. Plus de ces craintes puériles, de ces idées sombres, de ces anxiétés inexprimables.

Je pus reprendre les soins du ménage, faire ma couture au moulin et autres travaux de la maison.

En reconnaissance du bien que m'a procuré le "BROMA", je le conseille fortement à mon tour, à tous ceux et celles qui souffrent de maladies provenant du sang et des nerfs.

SE VEND PARTOUT

100 CARTES
Envoyez-nous 100 cartes en aluminium, son action automatique et son fonctionnement les cartes qui qu'acquies la dernière soit employée. Écrire grandement 25c par carte. Nous en avons soigneusement emballées avec 100 cartes de visite de la meilleure qualité pour seulement 25c. Envoyez votre nom et adresse à : Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto.

Est l'aphorisme d'un sergent faisant la leçon à des conscrits sur l'Esplanade des Invalides :

Que je vous engage à ne point oublier que l'immobilité est le plus beau mouvement de l'exercice.

Romeo et Juliette

LE ROI DES CIGARES A 5 CTS. Exigez sur Chaque Cigare l'Étiquette Rouge HADD & PELLETIER

Extra Bon :

LE "LIBERTY" La Crème des Cigares à 10c.

..Après le Feu, c'est la Foule!..

Le Feu, La Fumée et l'Eau...

..Font des..

BAS PRIX Sans Réserve.

Des foules immenses encombrant notre magasin depuis sa réouverture.—Nos "Bargains" innombrables font fureur chez tous les acheteurs économes.—On vient de partout prendre une part des marchandises que nous sacrifions à vil prix.—C'est une vogue phénoménale.—Les foules succèdent aux foules et chaque acheteur bien servi trouve

Son Article! Presque Pour Rien! On en Parle Partout!!

Stock Choisi Totalelement Sacrifié! Toutes les diverses nouveautés en articles pour Dames et Messieurs. Nos Prelarts, Fournitures de maisons, Lingerie, etc.

Tout est Sacrifié Sans Réserve!

GRANDS ETALAGES DE GRANDS "BARGAINS" à chaque comptoir.—Des milliers de Lots de Marchandises Intactes PRESQUE POUR RIEN!

Venez au Vrai Magasin des Familles

ARCAND Frères, Coin des Rues St-Laurent et Lagachetiere. . . .

GRAPHOLOGIE

Réponses aux consultations envoyées après la date fixée pour la cessation de ce département:

Linette III.—Exaltation, enthousiasme, délicatesse de cœur. Bonne et impressionnable nature, très amoureuse mais peu constante. Sens artistique.

Marichette.—Discrétion, prudence, équité. Tempérament calme, esprit pondéré. Volonté très ferme et persévérante. Une légère teinte d'égoïsme.

Le sergent d'exercice (à sa compagnie): Je vais vous ordonner de marcher vers ce mur. Quand je vous dirai *Halte*, vous vous arrêterez: non pas par rapport au mur, mais par rapport à mon commandement. La discipline, voyez-vous, c'est tout.

Un riche particulier se rend chez un marbrier pour commander son propre monument funèbre.

—Je veux, dit-il, quelque chose de beau et d'artistique... Pouvez-vous vous en charger?

—Certainement, monsieur, surtout si vous n'êtes pas trop pressé!

Durandard ne voyage jamais sans se renseigner plutôt dix fois qu'une.

L'autre jour, un peu avant le départ d'un train, il demande à un employé:

—Ce wagon va bien jusqu'à Amboise?

—Oui, monsieur.

—Le compartiment que j'occupe aussi?

Virilité

On n'est pas toujours homme: nos forces se perdent: il faut se ravitailler en prenant les PILULES DE LONGUE VIE DE CHEMISTE BONAED.

Le conflit anglo-boër:

—Ça va mal pour l'Angleterre. Cette guerre est peut-être la goutte d'eau qui fera déborder le vase.

—Commedit le proverbe: *Transvaal la cruche à l'eau*...

Taupin émet son opinion sur la guerre du Transvaal.

—Je ne suis vraiment pas fâché, dit-il, que les Anglais apprennent ceci: quand on veut *Boër*, il faut d'abord *trinquier*!...



Longueur 23 mm., hauteur 1 mm., nickelée, plaquée en argent. Contient \$500 en pièces de 10c. Le registre montre le contenu de la banque qui s'ouvre d'elle-même quand elle est pleine. Par la poste 10c. Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto.

Vieilles... Argenteries Remises à Neuf

..Par la..

Royal Silver Plate Co.

PLAQUEURS EN OR ET EN ARGENT

Spécialité: Dorure et Travaux de Bijoutiers

40 COTE St-LAMBERT
Montréal

Téléphone Bell: Main 1387



En police correctionnelle.

Le président interroge un témoin:

—Quelle est votre profession?

—Je travaille dans les cuirs, mon président.

—Alliez-vous souvent chez le prévenu?

—Ma foi non... je n'y suis-t-été que de loin z'en loin...

—Témoin, vous n'êtes point ici pour exercer votre profession.

Les enfants terribles:

La petite Lucie.—Madame, est-ce que toi aussi tu peux ôter tes dents?

La dame.—Non, ma mignonne...

La petite Lucie (avec fierté).—Maman ôte les siennes!

Deux paysans se rendent au marché, boulevard Preully, l'un conduit deux petits veaux; l'autre un seul, mais beau. Chemin faisant, le dernier dit à son compère:

—Vous avez deux veaux, je n'en ai qu'un; heureusement mon beau veau vaut vos veaux.

Deux messieurs sont seuls dans un compartiment de chemin de fer.

L'un des deux demande à son voisin, qui tire de temps en temps sa montre:

—Quelle heure est-il?

—Je ne sais.

—Mais vous venez de tirer votre montre.

—C'était pour voir si elle était toujours dans mon gousset.

Entre scieurs de long et charpentiers, à la table.

—Moi, dit l'un, je n'aime pas les menuisiers.

—Ni moi non plus, dit l'autre.

—Pourquoi ça?

—Parce qu'ils "menuisent".



IMPRIMERIE DE PETITS GARÇONS. Un bureau d'imprimerie comprenant une fonte de caractères en caoutchouc qu'on peut changer, "impregnation" d'encre, petites et support. Utiles pour plusieurs rapports—pour imprimer des cartes, marquer les vêtements, les boîtes, etc. Chaque petit garçon devrait en avoir une. Franco par la poste, 15c. Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto, Canada.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No. _____

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Non.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.

Nettoient le Sang

Les qualités alcalines des Eaux Laurentiennes sont inappréciables pour le rhumatisme. Elles neutralisent l'acide urique et délivrent littéralement le sang de ses impuretés.
Prenez votre Bain Turc aux Sources Laurentiennes et profitez pleinement de ses bienfaits et d'une guérison rapide.

OUVERT JOUR ET NUIT

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

JOURS DES DAMES. — Le lundi matin et le mercredi après-midi.

Riffardin rencontre son ami Mistouillard marchant au pas accéléré. Il le happe au passage :

— Comment va ta belle-mère qui était si malade ?

— Le médecin vient de la déclarer hors de danger.

— Et où vas-tu si vite ?

— Décommander les violons !

* *

Les définitions drôles :

Général. — Femme d'officier supérieur que l'on bat en cas d'incendie.



PIPE EN AMIANTE

On ne peut pas la distinguer d'un cigare. Contient autant de tabac qu'une pipe ordinaire. Dure six années. Vingt pipes de tabac de la Havane pour le prix d'une commune. C'est qu'il y a le plus nouveau sur le marché. Exambon Inc. J. Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto, Can.



QU'EST-CE ?

L'appareil le plus économique. Fait d'ivoire végétal. Evidé, mesuré au-delà d'un pied. Ressemble beaucoup à un reptile tacheté avec des yeux brillants et une langue rouge enflammée. L'appareil qui cause le plus d'annexion sur le monde. Envoyez-le par la poste pour loyers.

Johnston & McFarlane, Toronto, Can.

DEUX QUESTIONS

Lui. — M'aimerez-vous toujours ?

Elle. — Serez-vous toujours aimable ?



THE "BEST" LAMPES A GASOLINE

La lumière la plus économique, la plus puissante du monde

Fait et brûle son propre gas. Les lampes sont portatives. Pas besoin de tuyaux, de fils ou de machines à gaz. Une lumière parfaitement blanche, régulière, puissante, et acceptée par toutes les assurances.

100 Chandelles 20 heures pour 5 cts.

Pas de mèches à arranger, pas de fumée, pas d'odeur. Pas de cheminées à nettoyer. Eclairage supérieur à l'électricité, l'acétylène, ou l'huile de charbon.

L'économie de l'éclairage sauve le prix de lampes en trois mois.



A VENDRE PAR
The Modern Light
2116 St-Catherine,
MONTREAL.
Agents demandés.

HEMORROIDES

Le célèbre Onguent Anti-Asaphe

DU PROF. N. CODERRE, 191 rue Beaudry

Est le seul remède qui guérit les Hémorroïdes : une fois essayé toujours employé.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.

PRIX : 50 CTS ET \$1.00.



Presque tout le thé que l'on consume en Russie et dans l'Europe centrale vient de la Chine par caravanes de cinquante à cent traîneaux. Le trajet à travers la Mandchourie, la Sibirie et le pays des Ourals, dure une année, alors que par bateau à vapeur on va, d'Odessa à Shanghai, en sept semaines. Mais le thé paie dans les ports russes des droits de douane très élevés, au lieu qu'il n'en paie pas à son entrée en Sibirie.

Chaque traîneau porte cinq ballots de soixante kilos, soigneusement enveloppés de peaux de bœufs. Les traîneaux sont reliés par chaînes de cinq, et un cheval suffit pour chaque chaîne. La caravane ne s'arrête jamais. On change de chevaux toutes les huit heures, à des relais spécialement échelonnés le long de la route. Comme de juste, on va constamment au pas. Pendant la nuit, chaque cocher s'emmitouille dans ses peaux de mouton et dort sur le siège du premier de ses cinq traîneaux. On se relaie d'heure en heure pour veiller sur le cheval de la première chaîne, que les autres suivent à la queue-leu-leu, machinalement.

Tous les ans, 19 à 20,000 traîneaux à thé traversent ainsi la Russie d'Asie. Le Transsibérien remplacera avantageusement ce très archaïque moyen de transport.

* *

Dans la salle de bain, le garçon à un nouveau client :

— Monsieur désire que je lui extirpe ses cors sans douleur.

— Le baromètre de ma femme ! jamais !



BOITE DE TRUCS.

Illusion étonnante et agréable. Otez le couvercle et la boîte paraîtra remplie de bon bois. Répétez de nouveau cette opération et les boutons auront disparu, et seront remplacés, si vous le désirez par une pièce de monnaie. Attention avec chaque boîte. Par la poste de Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto, Canada.

Inconséquence de la langue française :

Et ce manchot avec qui vous étiez en affaires, est-il devenu plus traitable ?

Mais oui... Il a fini par mettre les pouces !

* *

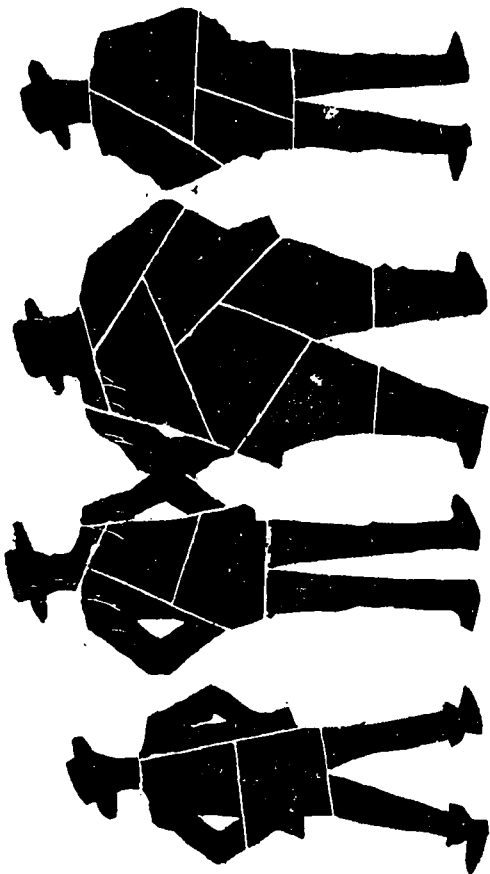
Le doux Maboulin voit son fils très occupé à découper un peloton de ficelle.

— Que fais-tu donc ? lui dit-il.

Je cherche le bout de la ficelle.

Petit sot, tu sais bien que je l'ai coupé ce matin !

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 219



AVIS. — Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : Mme W Desjardins, MM N Chayer, D Coté, P E Gronier, W Laperle, A Payette, N Villemare (Montréal); Mlle It A Darche, E Schelling (Danville); Michel Levéque (De Lorimier); MM A Lebeau, E Lefebvre, J S J Routhier (Ottawa); Mme L Robitaille (Québec); Mlle M L Fortier (Rivière du Loup, en bas); Pierre Savary (St Hyacinthe); Mlle A Cloutier, D Jolicœur, D Lessard, MM A Jolicœur, W Jolicœur, A Lessard (Augusta, Me); M J Parent (Biddeford, Me); MM E Boucher, A Plante (Fall River, Mass); M O Rivard (Leviston, Me); M J Derbès (Nouvelle-Orléans, La); Mme A Chenette (Woonsocket, R I); Mme N Mathurin, Place Inconnue.

Le tirage au sort a fait sortir les noms de : M D Coté, 37 St Christophe (Montréal); Mlle D Lessard, 66 Northern Ave (Augusta, Me); M E Boucher, 16 McDonald (Fall River, Mass); Mme A Chenette, 121 Cumberland (Woonsocket, R I); O Rivard, 383 Lisbon (Leviston, Me).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 cents en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

10c

402 Pages, 402

L'administration du SAMEDI a fait tirer une seconde édition de l'émotionnant ouvrage de Pierre Salles :

LE FILS DE L'ASSASSIN

... ce qui forme un volume de 402 pages fort bien imprimé sur beau papier.

Prix, au bureau :

10c

Par la poste : 15 cents. C'est véritablement pour rien.

LE SAMEDI,
516 rue Craig, Montréal.

VOTRE
FEMME
A-T-ELLE

Un Pupitre ?

Comment pouvez-vous vous attendre qu'elle tienne ses comptes consciencieusement et conduise bien la maison si elle n'a pas de place pour mettre ses papiers ?

Nous avons acheté justement avant Noël, quelques magnifiques pupitres en chêne solide, fluts en chêne antique superbement poli, miroir glace anglaise biseauté, modèle de fantaisie, en arrière, tout sculpté à la main; devant bombé. Pieds modèle français. Ces pupitres étaient bon marché à \$15.00 chacun, mais nous offrons la balance à écouler à

\$10.00 Chacun.

N'attendez pas qu'ils soient tous vendus.

Renaud, King & Patterson,

652 rue Craig, 2442 rue Ste-Catherine.



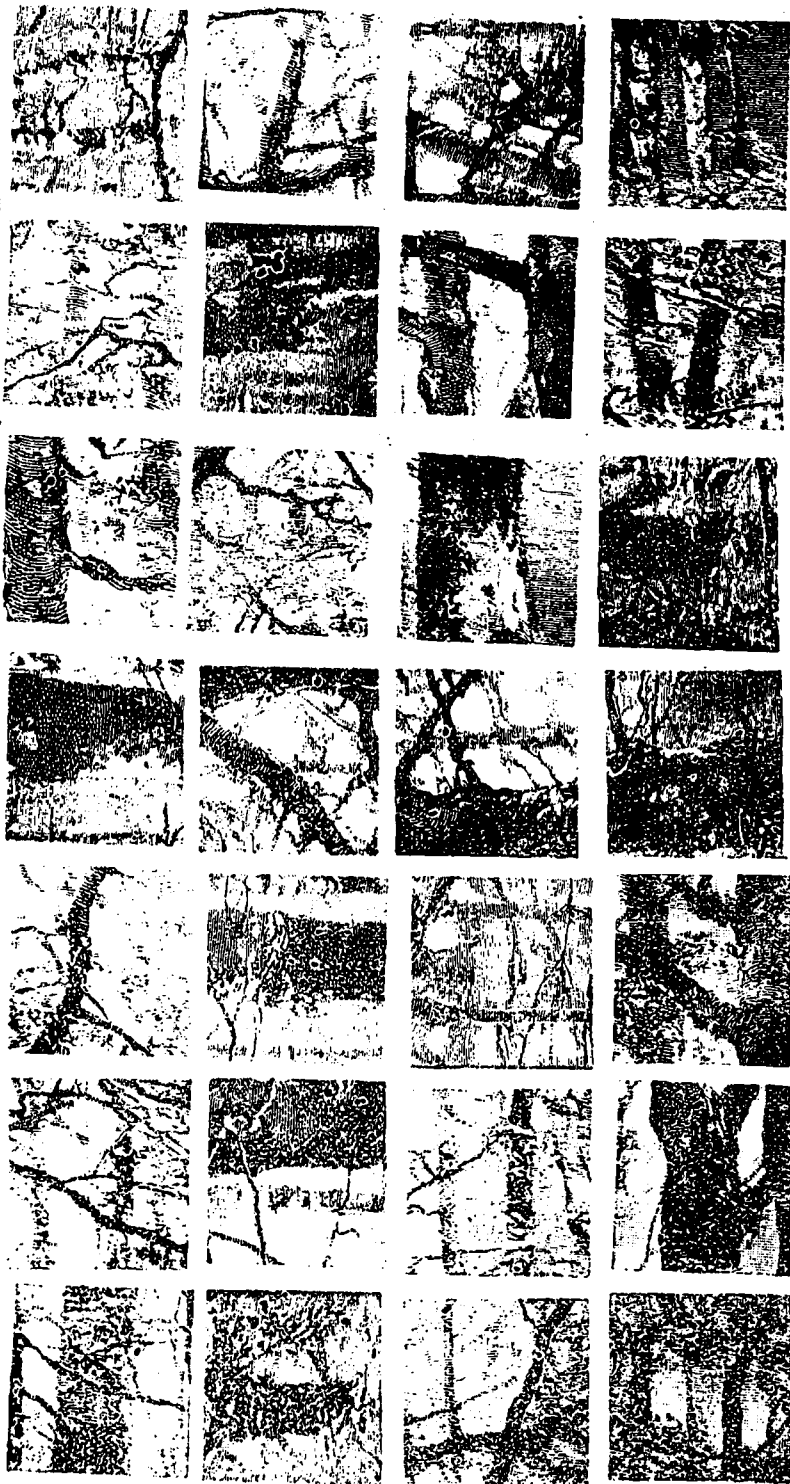
M. J. J. LEVERT
 Professeur de ... **Mandoline, Guitare et Banjo**
 ET IMPORTATEUR DE CES INSTRUMENTS

Leçons données privément à mes salles ou à domicile.
 Instruments et accessoires Fournis GRATUITEMENT pour leçons à mon étude.

2232 RUE STE-CATHERINE
 (Vis-à-vis le Queen's Théâtre) MONTREAL

Une race ne porte pas partout les mêmes fruits : l'Allemagne produit chez elle les Schopenhauer et les Wagner, et donne Henri Heine et Offenbach à Paris.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 221



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition : DANS LA COULEUR.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx", journal le SAMEDI, Montréal.

Ne participons au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi 21 février, à dix heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en : Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centins en argent.

Un Bienfait pour le Beau Sexe !



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD,

1882 rue Ste-Catherine, Montréal

Aux Etats-Unis : G.-L. de MARTIGNY, pharmacien, Manchester, N. H.

SECRETS



Nous enverrons Gratis un Livre de Secrets à toute Femme Mariée qui nous en fera la demande. Ecrivez de suite.

THE DR. WILSON MEDICAL CO.
 MONTREAL.

La...
Société Nationale de Sculpture

Au Capital Actions de \$50,000

La prochaine distribution d'ouvrages d'art se fera à Québec, au No 175 rue St-Jean,

Le 21 Février 1900

1 Lot de.....	\$10,000
1 " "	4 000
1 " "	2,000
1 " "	1,000
2 " "	600
5 " "	200
20 " "	60
66 " "	25
100 " "	40
200 " "	20
300 " "	12
500 " "	8

LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots de.....	\$ 20
100 " "	12
100 " "	8

LOTS TERMINATIFS

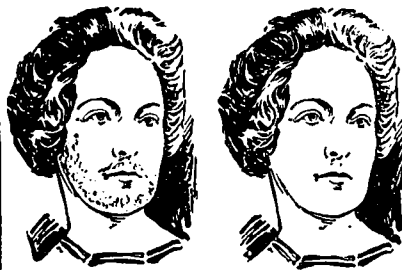
999 Lots de.....	\$ 4
999 " "	1

3,500 Lots valant . . . \$49,742

Prix du billet : 25c, 50c et \$1.00 En vente partout

Le Tirage se fait en public

ON DEMANDE DES AGENTS



AVANT L'EMPLOI. APRES L'EMPLOI.

POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le

Baume Magique de Cléopâtre

Prix \$2. la bouteille

OU PAR L'ELECTROSIS

Aussi, Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la Chevelure, Cors, Oignons, Incarnation des Ongles, soignés par

Mme GEO. TUCKER

Chiropodiste pratique et Dermatologiste de la figure

A L'INSTITUT DU BAIN ORIENTAL

437 et 443 rue Craig

Vis-à-vis Champ-de-Mars. Tel Bell Main 312.

Le bien qu'on pense sur notre compte nous oblige le plus souvent à le mériter.

LES DAMES

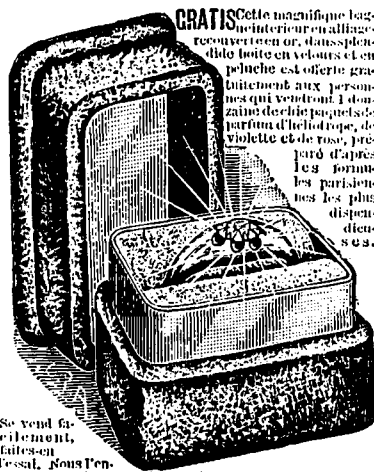
Qui désirent conserver la beauté de la figure et des formes, ou la recouvrer quand elles l'ont perdue, feraient bien de communiquer avec nous. Nous leur fournirons tous les renseignements nécessaires à la conservation de la santé, de la force et de la beauté. Toute demande doit être accompagnée d'un timbre de 2c.

THE UNIVERSAL SPECIALTY CO.,
 P. O. BOX 1142, MONTREAL.

GRATIS POUR HOMMES

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute," 756 Elektor Building, Fort Wayne, Ind., peut recevoir gratuitement un paquet échantillon du plus remarquable Traitement à la main, qui a guéri des milliers d'hommes qui, pendant des années, avaient souffert des effets de la faiblesse sexuelle, résultant de la jeunesse, de la perte prématurée de la force et de la mémoire, de la faiblesse rénale, de la varicocèle et de l'émaciation des parties. Envoyez sous enveloppe unie. Ecrivez-nous aujourd'hui

Les définitions drôles :
Pompier. — Citoyen proposé au service des incendies et que l'on sert en guise d'appétitif dans les cafés.



Cette magnifique baume recouvert en or, dans splendide boîte en velours et en perle est offerte gratuitement aux personnes qui vont dans le zaine de cette parfums de violettes et de roses, paré d'après les formules les plus délicieuses.

Se vend facilement, faites-en l'essai, sous l'en- voyons gratuitement. Venez le lire. Le paquet, renvoyez-nous \$1.25 et nous vous enverrons immédiatement la baguette, Commission libérale si on le préfère. Vous pouvez renvoyer le parfum que vous ne pouvez pas vendre. Soyez le premier à en vendre dans votre district. Home Supply Co., Toronto